BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXVI
D
105
NAPOLI

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

RÉVOLUTIONS

DU COMMERCE.

On trouve à l'adresse de cet Ouvrage, un grand assortiment de BONS LIVRES NOUVEAUX et ANCIENS, particulièrement sur la bonne Littérature, les Sciences et les Arts; l'Histoire; les Voyages; la Religion; l'Éducation, Mathématique; Architecture; Médecine, Chirurgie; Botanique, Agriculture et Economie Rurale et Domestique; les meilleurs Romans, pièces de Théâtre; recueil de Cartes géographiques, collection des Arts et Métiers, in-folio, *idem* d'histoire Naturelle de huit à neuf cents planches.

Le même Libraire enverra son Catalogue à ceux qui voudront bien lui en faire la demande; il contient tout ce qui paroît de mieux en Librairie nouvelle. Il se charge aussi d'expédier (*sans aucun frais de commission*) tous les livres, au prix le plus modéré, que l'on pourroit lui demander, mais il prie de faire suivre l'argent avec la lettre de demande.

Je place la présente édition sous la sauve-garde des lois et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai *devant les Tribunaux*, tout Contrefacteur et Distributeur de cette édition.

LAURENS, jeune.

HISTOIRE ABRÉGÉE
DES
RÉVOLUTIONS
DU COMMERCE;
OU PRÉCIS HISTORIQUE ET RAISONNÉ

DES changements que le Commerce a éprouvés à l'occasion des Transmigrations, des Conquêtes, des nouvelles Découvertes et des Révolutions politiques, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

Mobilitate viget... AENÉID. L. IV.

PAR A. M. CHAPPUS,

Membre des ci-devant Académies des Sciences et Belles-Lettres de Villefranche et de Marseille.

A PARIS,

AU DÉPÔT GÉNÉRAL DES LIVRES NOUVEAUX,

CHEZ LAURENS JE. IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE St. JACQUES, VIS-A-VIS CELLE DES MATHURINS.

AN XI - 1803.

HISTOIRE
ABRÉGÉE
DES RÉVOLUTIONS
DU
COMMERCE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

Origine, antiquité et noblesse du Commerce.

Le Commerce ayant tiré son origine des contréchanges nécessaires entre les premiers Possesseurs, son histoire est étroitement liée avec le droit de propriété, sans lequel personne ne peut, ni aliéner, ni acqué-

rir. C'est pourquoi, dans le commencement de la Société, avant qu'elle se fût multipliée, jusqu'à composer une Nation, il fallut que l'agriculteur donnât au berger ses fruits superflus, pour en recevoir le superflu de la laine et du lait des troupeaux. Ainsi l'un et l'autre jouissoient du produit du travail de tous deux ; et rien ne manquoit à tous deux, pour la vie, ni pour le vêtement.

Le même usage se pratiqua depuis la multiplication du genre humain ; les peuples, lors de la première émigration, s'y conformèrent ; et la terre n'avoit alors aucun possesseur qui ne fût Commerçant, parce que chacun avoit soin, par lui-même de ses propres affaires.

Tout échange supposoit donc des possesseurs ; tout échange étoit fondé sur le droit de propriété ; parce que personne ne peut donner, s'il ne

possède ; et que pour un échange, il faut donner, afin de recevoir.

Une autre conséquence qui est à l'avantage du Commerce, est que cette profession est de la même ancienneté que les arts les plus anciens ; de la même utilité que les arts les plus nécessaires, et de la même convenance à la nature humaine que les arts les plus convenables à la félicité des peuples. Sans le Commerce, le berger avoit, à la vérité, le lait de ses brebis et de ses vaches ; mais il n'avoit ni fruit, ni légumes ; il avoit de la laine, mais point de chanvre ; et réciproquement, le possesseur des légumes manquoit de laine pour se vêtir ; et n'avoit point de lait, quoique le lait soit la plus grande douceur de la vie champêtre.

D'ailleurs ; tous deux gagnoient doublement au contréchange ; tous

deux se débarrassoient de leurs superfluités; tous deux augmentoient le nombre et les espèces de leurs possessions; tous deux trouvoient leur plaisir, dans le plaisir d'autrui; ce qui fait le lien le plus fort de la société, et le chef-d'œuvre de toute Politique raisonnable. Le Commerce étoit donc alors, non la profession d'un certain nombre de gens, mais le métier de tout le monde; le berger, comme l'agriculteur exerçoit le Commerce; et sans le Commerce, la vie de l'un et de l'autre auroit manqué de beaucoup de commodités, et de beaucoup de douceurs.

Il est possible, néanmoins, que parmi les bergers, il s'en trouvât, qui possédant peu de troupeaux, eussent encore le tems de cultiver la terre et de recueillir des légumes; et que parmi les agriculteurs, quelques-uns fussent possesseurs de troupeaux,

Mais, outre qu'on ne manquoit ni de campagnes incultes, pour y multiplier les bestiaux, ni de champs pour les cultiver; il existoit toujours entre les possesseurs des fruits de la terre et les bergers, un Commerce établi pour l'utilité des uns et des autres.

Un tel établissement dût être accepté de tous avec grand plaisir; parce que personne alors ne craignit plus la trop grande multiplication des fruits de son industrie; mais comme, dans les premiers tems, il n'étoit pas permis de manger de la chair des animaux, soit pour les laisser multiplier, soit pour quelqu'autre raison morale, il me paroît qu'en ce genre, on ne faisoit d'autre commerce, outre le lait et la laine, que de la peau des animaux morts de vieillesse ou de maladie.

Ces objets suffisoient pour donner au Commerce une grande activité,

parce que le chanvre seul a fait inventer l'art de tisser, ainsi que les toiles fines pour l'habillement, et les toiles grossières pour les tentes. Les peaux ont donné naissance à l'art du tanneur, qui faisoit du cuir pour les chaussures, et préparoit des outres pour le vin et pour l'huile. La laine a donné lieu aux fabricans de drap; et la nécessité de conserver ou de porter certains fruits, a occasioné la construction des ouvrages d'osier. Il y eut donc bientôt des ouvriers, mais qui ne composoient pas une profession distincte. Le même homme, s'il étoit adroit, étoit aujourd'hui tisserand, et demain vannier. La laiterie paroît avoir été l'occupation des femmes; on aura imaginé de faire du fromage, à l'occasion d'une certaine quantité de lait oubliée par hasard, et reconnue encore plus utile. Mais ni pour cet ob-

jet, ni pour un autre, tel ou tel métier n'étoit point encore affecté à une profession séparée des autres.

Mes conjectures sont appuyées sur l'usage des habitations trop éloignées des villes, et de plus sur l'industrie des pauvres gens, qui sont, tour à tour, tailleurs, cordonniers et charpentiers. On peut les comparer, à cet égard, aux hommes des premiers siècles; plut-à-Dieu qu'ils en eussent aussi la simplicité ! Mais cet usage n'est pas plus étonnant que la coutume des bonnes femmes, qui n'ont besoin ni de cuisinier, ni de blanchisseur, ni de boulanger; et comme dans cette haute antiquité, dont nous parlons, on n'appeloit point marchands tous ceux qui vendoient, aussi n'appelloit-on point artisans tous ceux qui exerçoient un art.

Il est aisé de croire que, même dans ce commencement de Commerce,

tous ceux qui vouloient se débarrasser plus aisément de leur superflu, s'attachoient à l'amélioration de leurs denrées. Ainsi, ce n'étoit pas seulement pour soi, mais encore pour les autres, que chacun travailloit à avoir des objets de commerce de la meilleure qualité, d'où il arrivoit nécessairement que le contréchange étoit utile aux vendeurs, aux acheteurs, et à la société générale.

La bonne foi présidoit à tous les échanges, et outre la connoissance qu'avoient les deux parties de la nécessité de cette bonne foi, l'exercice de cette vertu ne coûtoit rien, parce que le genre humain n'étoit pas encore corrompu. D'ailleurs l'esprit des Commerçans n'étoit pas assez aveuglé, pour vouloir, en nuisant à un autre, détruire son propre commerce, parce que les négocians de

mauvaise foi, ruinent leurs propres affaires, en trompant les acheteurs.

Le Négoce avoit donc lieu dans les premiers tems ; il étoit fondé sur le droit de propriété; il étoit entretenu par l'interêt réciproque; il s'exerçoit avec bonne foi, franchise et sincérité.

CHAPITRE II.

Progrès du Commerce, dans l'habitation des premiers hommes.

Jusqu'ici, les limites du Commerce n'ont renfermé que les arts nécessaires à la vie ; mais peu-à-peu, à l'aide des nouvelles inventions, ils s'étendirent et s'élargirent pour la plus grande utilité des hommes. La ville d'Enochia, fondée par Cain, environ l'an 500 du monde, ne doit pas être supposée bâtie de pierres, parce que l'art de battre le fer ne fut inventé que par son cinquième petit-fils, et parce que sans

le fer, il auroit été trop difficile de tailler la pierre; mais néanmoins, la réunion dans une ville augmente les rapports entre les hommes, et par conséquent multiplie les arts; et par une autre conséquence, l'échange devient plus actif entre des hommes plus rapprochés, et plus soigneux de leurs commodités.

Mais, quand l'art de travailler le fer eut aiguisé ce métal; quand la musique instrumentale eut donné à la voix un secours et un appui; alors on commença à vendre des socs de charrue, des fourches, des faux, des couteaux et toute espèce de ferrements; alors on vendit aussi des ustenciles de cuivre, comme des pelles, des chaudrons, des urnes; enfin on dut trouver à acheter des timbales, des trompettes, des cors, des clairons; et de plus, on mit un plus grand prix à ceux qui étoient mieux

faits, plus justes, ou plus sonores.

A propos de prix ; je ne veux pas décider ici du temps auquel la monnoie a été inventée ; mais, en quelque temps que ce soit, on doit attribuer à l'activité du commerce l'invention d'une chose aussi utile. On ne peut estimer, combien elle servit au commerce ; encore moins doit-on le prouver, puisqu'on ne prouve point l'évidence. Le commerce dut être bien facile avec la monnoie ; cette marchandise remplaçoit avantageusement toutes les autres, parce qu'elle servoit à les acquérir. La monnoie ne pourrit point, se détruit difficilement, se garde et se porte avec facilité. On la serre plus commodément ; on la cache si l'on veut, avec plus de sûreté et moins de risque.

Peut-être que les ouvriers en fer ou en cuivre, ont donné les premiers, en échange, un morceau de

métal, par ce que c'étoit leur propriété. Cette manière d'échanger aura eu des imitateurs en peu de tems, et l'avantage en étant connu, l'usage en aura été introduit dans le négoce. Quoi qu'il en soit, les échanges en devinrent plus faciles; on eut le choix d'échanger denrées contre denrées, ou contre une telle pièce de métal; et cette liberté étoit déja un avantage; ensuite pour épargner l'opération du poids, qui, dans ce tems-là pouvoit être incommode, on prit le parti d'empreindre une figure déterminée sur le métal, avec le signe de l'ouvrier, ou de la société; et voilà une monnoie comme la nôtre.

Cependant la quantité des denrées s'étoit accrue, tant à cause de l'invention du vin, qu'à raison des progrès de l'industrie. Le commerce alloit donc toujours croissant, d'au-

tant plus qu'il n'étoit pas gêné par la diversité des langues. La multiplication des hommes multiplioit les possesseurs des immeubles, comme maisons, terres labourables, vignes, fabriques. Le nombre des bergers se multiplioit aussi ; celui des commerçans devenoit aussi plus considérable ; et quand après le déluge, il fut permis de manger de la chair des animaux, on les tuoit, on les vendoit, on alloit à la chasse des bêtes sauvages et des oiseaux.

Alors s'introduisirent les trois grandes divisions ou classes d'hommes, dont on s'est servi dans la suite, pour caractériser même les nations. A la classe des pasteurs, à celle des agriculteurs se joignit la classe des chasseurs. La profession ou classe des marchands étoit repandue au milieu des trois autres, sans former une classe séparée ; c'étoit

un quatrième élément de la vie sociale, qui servoit à la liaison des trois autres élémens. Il n'est pas douteux que dès-lors les chevaux, les chameaux et les autres bêtes de somme, n'ayent été employés à faciliter les transports. Les chariots n'ont été connus qu'après. Mais il est vrai-semblable que les radeaux et les bâteaux ont été employés de bonne heure sur l'Euphrate et sur le Tigre; soit que les hommes eussent conservé la mémoire de l'arche de Noé, soit qu'on eût remarqué que le bois, même chargé, flottoit encore sur l'eau. Ce fut sans doute un grand sujet d'étonnement et de joie pour tout le monde, quand on vit avec quelle facilité on transportoit de grands fardeaux le long des deux fleuves qui bordoient l'habitation des hommes. Ils étoient encore alors tous dans cette grande presqu'île, formée

par l'Euphrate et le Tigre, et le voyage des navigateurs pouvoit fort bien s'étendre jusqu'à cent lieues.

Ainsi prospéroit le commerce parmi les hommes, employant tout genre de moyen pour réussir ; mettant en œuvre les forces des bestiaux, et celle des élémens ; ainsi fleurissoient et se perfectionoient l'art et la facilité des échanges, avec monnoie ou sans monnoie, au choix des contractans, selon les loix naturelles, étendues ou expliquées dans la société générale, conformément à la simplicité de ces temps-là.

CHAPITRE III.

Émigration des peuples hors de la grande presqu'Ile.

LA grande presqu'Ile suffisoit encore à la population des hommes, mais la multiplication étant devenue trop grande, on chercha les moyens de sortir, et on sortit en effet. Immédiatement à l'Orient, s'étendoient ces beaux pays, depuis appelés la Perse : à l'Occident, la Syrie et l'Arabie. Les enfans de Sem passèrent le Tigre, pour aller en Orient; au contraire ceux de Japhet et de Cham, passèrent l'Euphrate, pour aller, ceux-ci vers l'Arabie, ceux-là vers la Syrie, selon leur destination. Mais comme leur intention étoit, non de voyager, mais de se fixer, la même génération qui arrivoit dans un pays

y demeuroit, et ses enfans seulement, quand ils étoient parvenus à l'âge d'homme, étant gênés par leur multitude, cherchoient une nouvelle terre où ils alloient former une nouvelle population.

On voit tous les ans, une image fidèle de semblables transmigrations dans les essaims d'abeilles. Personne, en effet, ne quitte son pays natal, sans y être contraint par une nécessité impérieuse et pressante. Telle étoit le manque de vivres dans une terre trop étroite pour le nombre de ses habitans; aussi personne ne s'en plaignoit-il; les enfans faisoient ce qu'avoient fait leurs pères. La jeunesse pourvue de force et d'industrie, cherchoit de nouvelles terres à cultiver; on habitoit un nouveau pays; on peuploit de nouvelles campagnes; et les nouveaux enfans devenus hom-

mes à leur tour, alloient selon la même loi de la nécessité, chercher à l'exemple de leurs pères, de nouvelles terres et de nouveaux climats.

Au milieu de ces transmigrations, on ne pouvoit négliger le Commerce. Si quelques immeubles appartenoient déja à ceux qui partoient, il leur étoit aisé de s'en défaire. Parmi les bestiaux, on laissoit ceux qui étoient trop gras, vieux, ou malades; on menoit avec soi ceux qui servoient aux transports; et si la monnoie étoit déja connue, on vendoit les champs, les jardins, les maisons; car, il se pouvoit aussi, que, parmi les anciens habitans, quelqu'un voulût changer de domicile. Le commerce étoit utile et souvent nécessaire, dans toutes ces suppositions, et ce nouveau lien ne cessoit de resserrer les nœuds de la société. Il est probable encore que tous ces départs donnoient une

nouvelle vivacité aux échanges, parce que le nombre des vendeurs multiplioit la concurrence, principalement, si la monnoie étoit déja connue, comme il y a apparence. Tous ceux qui partoient, de quelque côté qu'ils voulussent aller, et qui ne pouvoient voiturer commodément leurs meubles, ou qui ayant une trop grande quantité de bétail, ne pouvoient l'emmener avec eux, recevoient avec plaisir de ceux qui restoient une ou plusieurs pièces de monnoie, frappée au coin de la société, dont la valeur étoit supposée compenser ce qu'ils avoient laissé.

A tant de facilités, s'en joignoit une, rare aujourd'hui, mais commune alors, c'est-à-dire l'identité du langage. Parce que, trois peuples seuls étant sortis de la grande presqu'Ile, qui étoient nés de Sem, de Cham et de Japhet, la communauté

de langage entre les membres de la grande famille, est plus que vraisemblable. En effet, lorsque les hommes se séparèrent, parce qu'il y avait confusion de langage, chacun d'eux en s'en allant, a dû choisir la compagnie de ceux qui parloient la même langue. Rien n'auroit été plus contraire à leur dessein que d'aller avec ceux dont la langue étoit différente de la leur ; la langue est le premier lien de la société ; on recherche naturellement ceux qui parlent la même langue ; et la nécessité seule force à rechercher ceux dont le langage n'est pas le même.

Or, comme le dessein de Dieu, étoit la dispersion du genre humain, non pour le détruire, mais pour le répandre sur toute la terre ; il me paroît que trois langues étoient nécessaires et suffisoient aux trois différentes familles. Ainsi, les enfans de

Sem n'entendant point le langage des enfans de Cham, ni celui de la famille de Japhet, et réciproquement ; la dispersion devint d'un côté inévitable, et de l'autre côté nécessairement partagée en trois divisions. Qui que ce soit des trois peuples, qui ait retenu l'ancienne langue, les deux autres en avoient inventé chacun une, de sorte que chacun avoit un langage entendu d'une division entière, et ignoré de tous les individus des deux autres divisions. Que l'on croie donc, comme vrai-semblable, que la famille de Sem a conservé la langue primitive ; toujours sera-t-il vrai que les enfans de Cham et et ceux de Japhet, avoient un seul langage commun, non aux deux familles, mais aux individus de chacune des deux familles, qui n'étoit point entendu des individus de l'autre famille. Car, cela suffit pour la

confusion des langues ; et si cette différence s'étoit étendue jusqu'aux individus de la même famille, rien n'auroit été plus contraire aux desseins du Créateur sur la population du monde.

Chacun des trois peuples ayant ainsi le même langage, aucun interprête n'étoit nécessaire au milieu de chacun d'eux, ni pour les discours, ni pour les échanges. La valeur des mots étant connue de tous, ne trompoit personne ; chaque famille savoit ce qui lui était utile, nécessaire ou agréable. Le mensonge à l'égard du prix des marchandises auroit été trop honteux, parce qu'il auroit été trop évident. Ainsi le commerce alloit de mieux en mieux, chacun arrivé dans son nouveau domicile, s'emparoit des champs qui lui étoient échus ; il y plantoit des vignes et des arbres, il y semoit du bled et des

légumes, il y nourrissoit du bétail, il y devenoit agriculteur ou pasteur, et souvent l'un et l'autre ; mêlant à ces deux professions celle de commerçant, pour son avantage et pour le bien de tous.

Il est vrai que, d'une année à l'autre, il s'introduisoit quelque nouveauté dans le langage ; mais elle ne suffisoit pas pour rendre la population étrangère aux populations voisines. Il existoit peut-être déja quelque différence en ce genre, entre les premières colonies, et la mère-patrie ; et l'on ne peut douter que les éloignemens successifs n'ayent produit à la longue, toutes les différentes langues qu'on parle sur la terre. Mais il serait inutile de rechercher quel étoit alors ce langage, parce que rien n'est sûr à cet égard, et que les efforts des plus habiles gens n'ont abouti qu'à des conjectures, aliment

de curiosité, plutôt que de science. Il suffit de savoir que la langue de toutes les populations voisines étoit à-peu-près la même, et que le commerce n'étant point encore établi entre des nations éloignées, il n'était pas nécessaire d'apprendre le langage d'un peuple, avec lequel on n'avoit aucune relation, et on savoit toujours assez celui de la nation voisine.

La preuve de ces assertions se trouve dans ce qui se passe encore aujourd'hui. Les Français de la Gascogne, voisins des Pyrénées et de l'Espagne, entendent les Navarrois et les Biscayens, et en sont entendus, quoique la langue française diffère beaucoup de l'espagnole. Les habitans de la Lorraine et de l'Alsace, entendent les Allemands de la rive droite du Rhin, et sont entendus des mêmes Allemands; parce que chaque indi-

vidu de ses provinces se sert de son langage propre, qui est un mélange de celui des deux grandes Nations. Et tandis que l'habitant de Madrid, ni celui de Vienne, ne peuvent entendre l'habitant de Paris, ni être entendus de lui, sans qu'ils ayent appris ni l'un ni l'autre une langue étrangère; les provinces voisines de la France, de l'Allemagne et de l'Espagne, jouissent de l'avantage de se communiquer toutes leurs pensées, sans peine et sans travail.

CHAPITRE IV.

Commencement de l'établissement des Nations.

L'État du commerce chez les Nations qui n'étoient point encore fixées, n'offre rien de plus que ce que nous avons déja remarqué. On ne sait pas combien de tems durèrent

les transmigrations. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les terres les plus voisines de l'Euphrate et du Tigre, ont eu les premiers habitans fixes, et ainsi de proche en proche, jusqu'aux extrémités continentales de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Ce n'est pas sans raison que je mets l'Europe la dernière, parce que cette partie du monde étant séparée de l'Asie par la mer, il fallut que les peuples fissent le tour de la Mer Noire, pour arriver en Europe à travers les régions du Nord. Et quoique les détroits de Constantinople et des Dardanelles, n'ayent guères plus de mille toises de largeur, l'impétuosité des flots entre deux rives si voisines, présentoit un danger plus grand que celui qui auroit résulté d'une plus grande largeur. Aussi les détroits dont il s'agit, ne furent traversés que lorsque l'art

de la navigation fut plus perfectionné.

Les Iles ont dû être aussi plus tard habitées, pour la même raison ; et il faut mettre l'Amérique au nombre des Iles ; parce que pour y arriver, comme pour arriver aux Iles, il a fallu un art nouveau et des vaisseaux plus forts. Mais cet art et ces vaisseaux une fois trouvés, il n'a pas été plus difficile d'aller d'Asie en Amérique, que de Norwège en Islande.

Aussi y a-t-il lieu de s'étonner que des hommes, d'ailleurs de beaucoup d'esprit, ayent écrit hardiment, que l'Amérique n'avoit pas été peuplée par l'ancien continent. Enfin le tort qu'ils vouloient faire retomber sur la religion chrétienne, est retombé sur leur réputation, et leur opinion est condamnée et même méprisée par les plus grands naturalistes. Assurément, dit M. de Buffon, qui n'est d'ailleurs

pas trop soupçonné de favoriser la révélation, assurément l'Amérique a reçu sa population de l'ancien continent, ces deux parties du monde étant fort voisines, selon les dernières découvertes. De sorte que, dit-il encore, certaines îles de l'Asie sont plus éloignées de l'Asie même, que l'Amérique ne l'est de l'Asie, du côté du Nord. Cette décision d'un grand maître en ce genre, d'un homme prudent, circonspect et jaloux de sa réputation, suffiroit pour fermer la bouche aux sectateurs trop confians de M. de Voltaire ; mais d'ailleurs, il est vrai-semblable que l'Asie et l'Amérique ont été, ou sont encore jointes et unies ; parce que selon les observations de Cook, qui sont les dernières, on ne trouve point dans ces régions, ni dans ces mers, des courans qui indiquent le passage des eaux entre les terres.

Il est vrai que le froid excessif auroit pu opposer quelques difficultés à la transmigration ; mais ces difficultés n'étoient point insurmontables. D'ailleurs le climat de ces pays paroît avoir changé de température, puisqu'on a trouvé dans la Sibérie quantité d'ossemens d'animaux, qui ne peuvent vivre que dans des climats tempérés. Le même M. de Buffon, croit que ce changement de température est indubitable. Au reste, ces observations, qui au premier coup d'œil, paroissent étrangères à notre sujet, devoient être éclaircies, avant que d'aller plus avant ; et les bons esprits, quand même ils les trouveroient hors de propos, ne les mépriseront point, parce qu'elles contiennent vérité.

Nous trouvons maintenant sur notre chemin les premiers peuples, dont l'établissement est connu par les plus

anciennes histoires. Le pays même, où fut élevé la tour de Babel, eut aussi le premier roi connu, c'est-à-dire Nemrod, vers l'an du monde 1771, avant l'ère chrétienne 2233, et 14 ans après la dispersion. Il étoit juste que le seul peuple qui n'eut pas émigré, eût le premier gouvernement établi.

L'Egypte est ensuite le premier pays, dont le premier Roi nous soit connu. Ce fut Ménès, peu après Nemrod, mais dont on ne peut fixer l'époque avec la même certitude. L'Egypte ne fut pourtant pas peuplée avant la Palestine, puisque la Palestine, par sa position, avoit dû retenir une population, avant que d'en renvoyer les enfans en Egypte; mais il ne paroît rien de certain, de ce tems-là, à l'égard des Phéniciens, qui sont les habitans de la Palestine. Il est possible que les histoires en aient été perdues; il n'est pas moins possible que

ces peuples, peu soigneux de leur histoire, aient été plus occupés à vivre qu'à écrire. Aujourd'hui qu'on écrit le moindre événement; cette insouciance paroîtroit incroyable, mais il n'est pas étonnant qu'elle ait eu lieu dans ce temps-là. Au reste, quoique la Phénicie ait l'honneur, selon Lucain, d'avoir inventé les caractères de l'écriture; quoique le nom d'une de ces villes, *Cariath-Sepher*, soit interprété, *la ville des lettres*; quoique le commerce par mer, que l'on croit inventé par les Phéniciens, imposât la nécessité d'écrire, il s'en faut bien que ces prétentions des Phéniciens remontent à l'antiquité de Ménès et de Nemrod; et l'historien Phénicien Sanchoniaton mérite peu d'être cru, parce que tout le monde sait que ses prétendues histoires sont supposées.

Mais, quoi qu'il ne nous reste au-

cun monument Phénicien qui puisse être comparé pour l'antiquité aux monumens Egyptiens, il est pourtant certain que dans la grande Péninsule qui fut le berceau du genre humain, et dans les provinces voisines, ou les premières colonies se fixèrent, le commerce fut continué, tel qu'il convenoit à ces temps-là. Les professions d'agriculteur et de pasteur étoient encore distinctes, et celle de chasseurs y jouissoit d'une certaine considération, sur-tout avant le départ des colonies.

En effet, je pense qu'on envoyoit alors et d'avance des espions ou éclaireurs pour découvrir le pays où la colonie devoit se porter; pour choisir les lieux les plus fertiles et les plus propres à l'habitation du nouveau peuple; pour désigner les stations; pour chercher les fontaines, les puits, et autres choses utiles et

agréables, convenablement au nombre plus grand ou plus petit des pasteurs ou des agriculteurs. Ces espions étoient les chasseurs, habitués à passer les bois et les lieux sauvages ; qui parcouroient, d'un pas léger, les montagnes, les marais et les endroits les moins accessibles. Il ne leur falloit d'autres provisions qu'un peu de nourriture dans leur petit sac, un arc et des flêches pour percer le gibier, qu'ils tuoient aussi quelquefois d'un jet de leur bâton, comme l'on fait encore quelquefois dans des pays de plaine. Le pays étant une fois découvert, les chasseurs revenoient, souvent chargés de leur chasse, dont la chair et la peau étoient un objet de Commerce. Ils expliquoient à leur chef leur nouvelle découverte ; ils indiquoient les sites les plus commodes, et marchoient ensuite à la tête de la population, pour la con-

duire aux lieux où elle devoit camper et même s'établir. On choisissoit certainement ces éclaireurs parmi les chasseurs les plus intelligens et les plus lestes, qui devenoient quelquefois eux-mêmes, chefs de la Colonie, comme nous le voyons de Nemrod.

CHAPITRE V.

Augmentation de l'étendue du Commerce.

QUOIQUE nous ne connoissions point, par l'histoire, le temps où la Perse, l'Inde et la Chine au levant, et l'Arménie ainsi que la Tartarie au septentrion, ont commencé d'être habitées, la Géographie nous apprend assez que ces contrées ont reçu des colonies de bonne heure, par le moyen des émigrations succes-

sives. Dans cette proportion, la Perse a dû précéder l'Inde, et l'Inde la Chine ; mais, comme nous l'avons déja dit, ces peuples n'en ont rien écrit ; ou s'ils ont écrit, l'histoire en est perdue ; ou elle est cachée dans quelque recoin du monde, d'où elle sortira peut-être un jour, pour répandre une nouvelle lumière sur l'antiquité, si quelque savant peut en déchiffrer la langue.

En attendant, il est juste de parler de certaine histoire de la Chine, qui, selon quelques auteurs, remonte jusqu'au tems du déluge ; d'où ces hardis Ecrivains veulent conclurre que l'histoire de Moïse est fausse, ainsi que la narration qu'il fait de ce grand événement. Car, disent-ils, si la Chine avoit déja un gouvernement et un Roi, dans le tems que Moïse suppose la terre couverte d'eau, il faut nécessairement,

ou qu'un tel déluge soit une fable, ou que les Chinois ne soient pas enfans de Noé. Mais ce raisonnement part d'un principe faux ; et l'histoire chinoise écrite en Chinois environ deux mille ans après l'époque du déluge, démontre la fausseté des prétentions fondées sur une histoire plus ancienne, et détruit toutes les conséquences des ennemis de la narration de Moïse.

Voici la narration que nous tenons des Chinois eux-mêmes. L'an du monde 3787, c'est-à-dire, 2131 ans après le déluge, régnoit à la Chine Ho-an-ti, ennemi de la vérité, parce qu'il étoit méchant, et sur-tout cruel. Ce prince ordonna que l'on brulât tous les livres de l'histoire de la Chine, dans lesquels les évènemens de son règne étoient déja écrits. Ses ordres furent tellement exécutés, que 150 ans après, le roi qui régnoit

alors, ne put, malgré les plus grandes recherches, trouver dans tout le Royaume un seul fragment d'histoire, qui remontât au-delà de l'an 3137 du monde.

On ne peut nier ce trait d'histoire, parce que, selon les dernières relations, il est appuyé sur l'histoire nationale. Ainsi, quoique le barbare Ho-an-ti n'ait pas fait tout ce qu'il vouloit faire, il en a fait assez pour que nous ne sachions rien de certain de la Chine, avant l'an 3137 du monde. Cette époque répond à-peu-près à la fondation de Carthage, et à la législation de Licurgue, 1441 ans après le déluge. Au-delà de ce temps, on ne peut vanter l'histoire de la Chine que pour se moquer de la crédulité de quelque ignorant; et la foi, que mérite l'histoire de Moïse, ne peut en être affoiblie.

Les Chinois peuvent cependant se

vanter d'une antiquité assez considérable ; mais il me paroît que les Indiens l'emportent sur eux à cet égard ; et l'opinion profondément enracinée, chez toutes les nations de l'Asie, en faveur de l'antiquité du gouvernement indien, est un monument qui prouve beaucoup. En effet, une nation dont la philosophie, la politique et tous les arts étoient reçus par les Syriens, les Grecs et les Egyptiens même, doit avoir beaucoup de droits à la prétention d'être formée depuis long-temps en état régulier. Cette formation en Etat régulièrement gouverné, demande beaucoup de temps ; le progrès des arts n'en exige pas moins ; et de si grandes améliorations supposent encore des loix de police constamment établies. D'ailleurs, l'Inde est sur le passage de la Perse au midi de la Chine, et la beauté du pays, la fertilité des terres, la ri-

chesse des productions et la salubrité du climat, doivent avoir, depuis les premières émigrations, retenu un grand peuple dans ces heureuses contrées.

Du côté du nord, les colonies alloient à l'orient de la mer Caspienne, jusqu'aux royaumes du Tibet, de la grande Siberie, et des autres pays du milieu de l'Asie, qui passent pour les plus élevés de tout le globe. Les transmigrations n'avoient lieu que l'été, si la température en étoit aussi froide qu'aujourd'hui; mais ce dernier point est douteux, comme nous l'avons déja remarqué. Quoiqu'il en soit de cette question, les essaims avoient le tems de voyager et de s'établir, parce qu'ils pouvoient choisir à leur gré la saison la plus commode.

Entre la Mer Caspienne et la Mer Noire, étoit le chemin d'une partie des enfans de Japhet, dont l'autre

partie avoit dû s'enfoncer dans l'Asie mineure. Mais quand cette grande presqu'île fut habitée, ses nouvelles colonies n'osant passer les détroits qui la séparent de l'Europe, furent contraintes de tourner la Mer Noire, en revenant vers l'orient. Car, on ne peut douter qu'en ce temps-là, la mer étant plus dangereuse, parce qu'elle étoit peu connue, et les vaisseaux étant imparfaits, parce que l'art de la grande navigation n'étoit pas encore né, les femmes, les enfans et même plusieurs hommes auront préféré une longue route sur terre, à un petit trajet de mer. Les plus timides, ou les plus prudens de ces voyageurs, revinrent donc trouver les autres neveux de Japhet, à qui étoient échues la Georgie et la Circassie, et dont la première colonie étoit destinée, sans le savoir, à peupler les royaumes de Casan et d'Astracan.

Certainement le pays aujourd'hui désigné par ces deux noms, ne les portoient point alors ; mais je crois avoir raison de donner à tous les pays leur nom moderne, et j'espère que même les amateurs de l'antiquité me le pardonneront, parce que je veux écrire pour tout genre de lecteurs, afin d'être plus facilement utile. En effet les cartes géographiques modernes suffisent pour lire cet essai. D'ailleurs, est-il bien aisé de fixer le temps où telle région a quitté un nom pour en prendre un autre? Que dirons-nous des pays qui en ont changé plusieurs fois? Au commencement, la grande Péninsule, berceau du genre humain, s'appeloit la *plaine de Sennaar;* elle prit ensuite le nom de Babylonie, de Caldée, de Mésopotamie; et aujourd'hui nous l'appelons *Diarbek*. Au milieu de tant de dénominations, laquelle devait avoir la pré-

férence, dans un ouvrage fait pour l'usage moderne ? Sans doute le nom moderne, et nous l'avons choisi. La situation des pays est toujours la même; on peut suivre nos colonies sur les cartes de Bauche, comme sur celles de d'Anville; les mêmes grands chemins subsistent toujours pour le commerce ; savoir la terre et la mer.

Il faut avouer, à cette occasion, qu'au milieu de tant de voyages, nous avons peu de choses à dire du commerce même; cependant, celui qui ne verroit, en ces temps-là, que des voyageurs sur la terre, seroit dans l'erreur. Plusieurs colonies avoient fini leur émigration. La génération qui étoit arrivée sur les lieux, par exemple, où est aujourd'hui bâtie la ville d'Ispahan; la génération arrivée sur les lieux où se trouve la ville d'Angora, (dans l'Asie mineure) ces deux générations, dis-je, y

avoient, au temps dont nous parlons, déjà fixé leur demeure, et ne changeoient plus de domicile. Leurs enfans seulement auront quitté ce pays-là, faute de vivres et d'habitation suffisantes, comme avoient fait leurs pères. Mais, en attendant, le commerce avoit toujours lieu parmi ceux qui restoient ; ils contréchangeoient entre eux leur superflu; ils vendoient les fruits de leur champ, le lait et la laine de leurs brebis, la chair et la peau de leurs gros bétail, et quelque restrainte que fut alors l'industrie des hommes à l'égard de leurs habits et de leur mobilier, toujours est-il certain que les plus adroits vendoient leur travail aux paresseux et aux riches sans industrie.

Car le tourbillon général des affaires qui enveloppe aujourd'hui la société, l'enveloppoit alors. Et j'appelle tourbillon, ce mêlange d'intérêts,

de possession, de capacité, de projets de gain, de hazard dans le commerce, de vente, d'achats et d'industrie, qui se trouve par-tout où il y a des hommes, et qui ne peut être un moment sans activité, parce qu'il est la suite inévitable des desirs et des passions. De tels effets, quand ils sont limités et raisonnables, sont l'ouvrage de Dieu, et maintiennent la société, parce que par eux tout membre de cette société travaille pour elle, s'il souhaite que la société travaille pour lui. La compensation, à cet égard, est très-juste; mais le mouvement général existe même sans que la compensation s'y trouve; et quoiqu'un individu soit moins actif qu'un autre, l'activité universelle a toujours lieu; nouvelle preuve de la nécessité du commerce parmi les hommes.

Ses loix ne sont pas moins nécessaires que lui-même, parce que sans

loix, rien ne peut exister long-tems. Ses loix dérivent de sa nature, qui consiste dans l'utilité des deux contractans; de sorte qu'avant la promulgation des loix positives, la justice et la bonne foi devoient déja présider à tout commerce, et prohiber tous les abus, dont l'effet naturel est de finir par détruire ce qu'ils paroissent d'abord favoriser. Ces abus sont le monopole, l'usure, la fraude, le mensonge et tous les autres vices qui défigurent le commerce, et lui donnent la forme, et même la réalité du brigandage.

CHAPITRE VI.

Commerce parmi les Nations établies.

LA manière dont on se conduisoit dans l'émigration étant une fois connue, je ne veux pas entretenir plus

long-tems mon Lecteur des voyages du genre-humain, avant qu'il se fût fixé. Il suffira de savoir qu'avant l'arrivée des Colonies à l'extrémité de l'Espagne, de l'Afrique et de l'Asie, les populations déja fixes dans les pays devenus les leurs, commencèrent de bonne heure, à former avec leurs voisins, les liaisons de Commerce que le voisinage, les productions du sol, et leur situation rendoient avantageux aux uns et aux autres. On réfléchit sur sa position respective; on essaya des échanges; on alla de côté et d'autre chez les peuples d'alentour; on y répandit les marchandises dont ces peuplades manquoient, on en prit, en retour, celles dont on manquoit soi-même. La suite de tant de soins fut l'ouverture d'un Commerce plus sûr et plus étendu, et quelques navigateurs plus hardis et plus expérimentés passè-

rent les détroits qui séparent l'Europe de l'Asie et de l'Afrique.

Quant à la navigation du Danube, du Nil et des autres fleuves, on employoit l'art qu'on avoit employé sur l'Euphrate; le gouvernail, les rames, les voiles étoient inventées ; mais l'usage en étoit nécessairement plus compliqué, lorsqu'il falloit s'en servir sur mer; et les peuples qui s'appliquèrent plutôt et plus sérieusement à ce dernier genre, obtinrent, en peu de temps, la préférence sur toutes les autres Nations.

A l'appui de cette réflexion, vient la connoissance que nous avons des rives occidentales de l'Asie, où furent les premiers navigateurs sur mer, attendu la nécessité de venir en Europe; car aucune plage n'eut plutôt que celle-là un Commerce très-étendu. Là étoient situées Troye, Smyrne, Ephèse, Sidon et Tyr, villes

riches et peuplées dès les premiers temps, et fameuses par leur commerce. Et quoique Ephèse et Troye ne fussent point ports de mer, leur commerce n'en étoit pas moins grand, parce qu'elles avoient des ports voisins dans leur domaine, comme le fut dans la suite, pour Athènes, le port du Pirée.

Joignez à cela la nécessité d'exceller dans l'art de la navigation pour arriver plus facilement aux nombreuses Iles de l'Archipel qui s'étendent entre l'Europe et l'Asie ; art qui fut porté si loin dans ce pays-là, qu'on n'y craignoit pas plus de voyager sur mer que sur terre. D'où vient que les plus remarquables navigations ont eu lieu, dans ces parages asiatiques ou grecs.

La première expédition digne de mémoire en ce genre, est celle des Argonautes, environ l'an du monde

2752, et 1252 avant l'ère vulgaire. Une telle expédition ne fut ni sans mérite, ni sans danger; puisqu'il fallut aller du continent de la Grèce à l'embouchure du Phase; c'est un voyage qui n'a pas moins de 550 lieues. Il falloit d'ailleurs éviter les écueils qui abondent au milieu des Iles; serpenter, pour ainsi dire, entre plusieurs rivages opposés; se glisser du détroit des Dardanelles, jusques dans la mer de Marmora, et du détroit de Constantinople jusques dans la Mer Noire que l'on parcourut jusqu'à son bord oriental, d'où l'on revint avec l'honneur du butin, et la gloire du succès.

Il n'est donc pas surprenant que cette navigation ait eu beaucoup de célébrité; que les Argonautes aient été regardés comme des demi-dieux; et que leur navire Argo ait été placé parmi les constellations.

L'expédition contre Troye eut lieu, l'an du monde 2810, 1194 ans avant l'ère chrétienne. Elle fut très-brillante, parce que toute la Grèce y concourut. On suppose, d'après Virgile, que la flotte étoit composée de mille vaisseaux de ce temps-là. Une grande Nation en attaquoit une autre non moins puissante, puisque le royaume de Troye relevant de l'empire d'Assyrie, à ce que l'on croit, reçut des secours de la fameuse Sémiramis. Cette Reine y envoya même un de ses généraux, nommé Memnon par les historiens, et dont Virgile fait aussi mention.

Du nombre des vaisseaux grands ou petits employés à cette expédition, on doit conclure combien le commerce étoit actif dans ces contrées. En effet, dans l'état ordinaire des choses, c'est-à-dire, en temps de paix, ces vaisseaux ne servoient qu'au

commerce ; et ce commerce devoit être bien grand, puisque les Grecs seuls avoient un si grand nombre de vaisseaux. Tel étoit donc l'état de la navigation dans l'Archipel.

Quant à celle de Tyr, qui est assez éloignée de la Grèce, on ne suppose point, mais on prouve par toute l'antiquité qu'elle étoit ou qu'elle fut bientôt après extrémement florissante. Cette ville étoit riche, puissante ; elle obéissoit à un Roi, et commandoit à la Méditerranée. Les Tyriens avoient entre autres marchandises le coton dont Pline fait mention. Ils avoient leurs dattes, ils avoient du vin, chose très-rare alors en occident ; enfin ils avoient du blé et de la laine, marchandises communes, à la vérité ; mais qu'ils portoient sur leurs vaisseaux à tous les peuples qui en manquoient casuellement. Mais ce que Tyr possédoit

exclusivement, et qui formoit une branche considérable de son commerce, c'étoit la teinture en pourpre extraite d'un poisson appelé *Murex* par les Romains, et qui ne se trouvoit que sur la côte de Tyr. Le suc de ce poisson étoit si précieux qu'on le vendoit au poids de l'or ; nous ne le connoissons plus ; nous l'avons remplacé par la cochenille ; mais nous savons que la laine de cette couleur étoit réservée aux Rois et aux Empereurs. Avec tant de ressources pour le commerce, Tyr, placée comme sur les frontières des trois parties du monde, étendoit ses bras sur toutes les mers connues. Elle portoit jusqu'aux îles Britanniques les denrées de son cru, et les autres précieuses productions qui lui venoient de l'orient par les caravannes, soit du côté d'Alep, soit du côté de l'Arabie. L'or, les perles, les dia-

mans, la myrrhe, si nécessaire aux Egyptiens, l'encens, étoient l'objet de leur trafic; et dès ce temps-là même ils achetoient et vendoient des esclaves, puisque l'histoire de Joseph nous apprend que cet odieux commerce étoit déjà connu.

Toutes ces marchandises abondoient à Tyr, parce qu'on y trouvoit des négocians; et l'on ne peut douter qu'on n'eut déjà porté dans ces contrées une grande quantité d'or, puisque les Egyptiens avoient des bijoux d'or, en abondance, et que les boucles d'oreilles et les bracelets d'or étoient communs chez eux. Ce métal ne pouvoit venir que de l'Arabie ou de l'Inde; peut-être cependant venoit-il en partie de la Colchide, en partie de la Lydie, et en partie de l'Espagne; et dans toutes ces suppositions, c'étoit le commerce de Tyr qui le répandoit.

Nous aurons lieu de parler des prodigieuses mines d'or que renfermoit l'Espagne, et notre sujet dans le moment, n'a de rapport qu'à Tyr; mais nous ne pouvons oublier que les Tyriens ont donné à l'Espagne le nom qu'elle porte encore, à cause de la grande quantité de lapins que les Tyriens y trouvèrent; *span* en langage tyrien signifiant *lapin*. Preuve incontestable de l'influence de Tyr sur tous les peuples de la Méditerranée, qui recevoient d'elle jusqu'aux dénominations de leur propre pays. Calpe et Abila, ces deux montagnes qui forment le détroit de Gibraltar, sont aussi des noms tyriens ou phéniciens; car ces noms sont équivalens pour le temps dont nous parlons. Ils ont prévalu sur les noms que ces rochers et que l'Espagne avoient plus anciennement, comme le nom de St. Salvador a prévalu sur

celui de Guanani, dont nous parlerons en écrivant la découverte du nouveau monde ; et ils ont prévalu par la même cause, la raison du plus fort.

Au reste, Tyr méritoit cette puissance par l'activité de ses habitans, par leur application au négoce, par leur habileté à tirer parti de tout. Ce n'étoit pas en vain que le Liban étoit à leur voisinage ; ils y trouvoient d'excellens sapins et des cèdres pour la construction de leurs navires, ainsi que du godron pour les expalmer ; le coton de la Syrie étoit employé à faire leurs voiles ; leurs côtes fourmilloient de matelots, et toute l'antiquité a vanté leur sobriété, leur propreté, leur économie. Enfin de toutes les villes qui se sont signalées par le commerce, Tyr a été la plus puissante, parce qu'Athènes n'étoit pas seulement une ville, mais la ca-

pitale d'un grand nombre d'îles, qui formoient une grande République dont le territoire étoit fort étendu.

CHAPITRE VII.

Nouveaux progrès du Commerce.

LE voisinage de Tyr donna aux Hébreux l'idée et le moyen de faire quelque commerce, quoique leurs lois et leurs mœurs parussent les éloigner de toute relation extérieure. On voit dans l'écriture quelle fut la liaison de David Roi d'Israël, et d'Hiram roi de Tyr, et l'on y apperçoit combien les Hébreux étoient grossiers, en comparaison des Tyriens, pour les affaires du monde; quoiqu'ils fussent privilégiés en ce qui concernoit le culte du vrai Dieu. Les charpentiers de Jérusalem ne valoient pas

ceux de la Phénicie ; et le Roi d'Israël n'auroit pas osé vanter ses sculpteurs devant les sculpteurs de Tyr, tant le commerce est avantageux au progrès des arts !

Il fallut qu'Hiram envoyât de ces sortes d'ouvriers à Salomon, déjà si puissant, lorsque Salomon voulut bâtir un Temple au Dieu vivant, et un Palais pour lui-même ; c'est pourquoi, il est bien vrai-semblable que l'architecture de ces beaux édifices étoit dans le goût tyrien. Quoiqu'il en soit de cette question, comme les arts sont enchaînés l'un à l'autre, et que l'architecture de Tyr et la capacité de ses ouvriers furent reconnues dans la Judée, le goût des autres arts se glissa dans tous les esprits, et toutes les parties de l'industrie humaine germèrent dans ces contrées. Il est vrai que, malgré les liaisons de Jérusalem et de Tyr, la pein-

ture, ni la sculpture ne furent point cultivées par les Hébreux, si l'on en excepte les douze bœufs de la mer d'airain, parce que ces deux arts pouvoient rapprocher le peuple de l'idolatrie.

Mais le génie de Salomon qui étoit élevé et amateur de grandes choses, et qui lui fait tenir un rang distingué parmi les naturalistes, le génie de Salomon tourna les vues de son peuple du côté du commerce qui étoit permis. Ce Prince avoit plusieurs ports sur la Mer Rouge, parmi lesquels on distingue Asiongaber: Les vaisseaux qu'il en faisoit partir, naviguoient jusqu'à Tarsis et Ophir, quelsques soient ces pays; et ils en rapportoient dans la Judée tant de richesses que l'or y devint commun, et que l'argent y avoit peu de prix. Il n'est pas croyable qu'un si grand politique ait négligé la navigation de

l'Euphrate, pour aller aux Indes, d'où venoient, outre l'or, les perles, les pierres précieuses, le poivre, le gérofle, la noix muscade et la canelle. Ces productions de l'Orient, étoient connues et très-estimées des Juifs, qui, dans leurs écrits, les comparent aux choses du plus grand prix. Enfin, il n'est pas vrai-semblable qu'un Prince aussi sage, n'ait point eu de vaisseaux dans ses ports de la Méditerranée, par le moyen desquels il pouvoit communiquer avec toutes les Nations occidentales.

Le siècle suivant vit un évènement bien remarquable, et qui montre à quel point le commerce étoit animé dans toutes ces régions. Environ l'année 3100, 904 avant l'ère chrétienne, une flotte de Nécao, roi d'Egypte, partit des ports de la Mer Rouge, sortit par le détroit de Babel-Mandel, longea la côte de Zanguebar, celle

de la Cafrerie et de la Nigritie, entra dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, et rentra dans les ports septentrionaux de l'Egypte. On peut voir dans l'histoire de l'Amérique par M. Robertson, les motifs qui déterminent à ne pas douter de ce voyage autour de l'Afrique entière, pour lequel, néanmoins, M. Robertson croit que Nécao employa des équipages Phéniciens. Cette conjecture à part, le voyage est indubitable; et cependant, cette expédition le chef-d'œuvre de la navigation des anciens, n'est mentionnée que comme un roman, dans les écrits des Grecs et des Latins; parce que les philosophes Egyptiens eux-mêmes avoient refusé d'y croire, attendu qu'une telle navigation surpassoit leurs lumières, et contredisoit peut-être leur système.

Et ce qui mérite encore plus d'être

observé, la narration des navigateurs qui assuroient avoir passé sous le soleil et au-delà du soleil, fut pour les philosophes de ce temps, un motif de nier le voyage même; quoique l'observation fût juste, et le passage au-delà du soleil absolument nécessaire; tant il faut se méfier des systêmes et du penchant qu'ont les philosophes à s'y tenir attachés!

De tels efforts de navigation animoient, sans doute, tous les peuples à tenter la communication avec d'autres peuples. Toutes les marchandises de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et du Diarbek, qui sont apportées aujourd'hui en Europe, par les caravannes, l'étoient alors de la même manière, et au lieu de passer par les mains des Turcs, elles passoient par les mains des Phéniciens, des Egyptiens et des Hébreux. On ne sait pourquoi le café n'est point mentionné

parm i ces marchandises, ni pourquoi l'Arabie, qui certainement avoit alors des arbres qui portoient du café, ne vendoit point du café, comme elle vendoit de l'encens. Sans doute que l'on ne connoissoit poin talors l'usage ni l'utilité de cette fève. Quoiqu'il en soit, Pline, qui écrivoit mille ans après le temps dont nous parlons, fait mention de l'encens et du sucre de l'Arabie, et ne dit rien du café.

Ce qu'il dit du sucre, prouve qu'il étoit connu de son temps ; il y en avoit aussi en Sicile et en Afrique ; et si ces pays n'en fournissent plus, c'est que le suc des cannes y est moins bon que celui des cannes d'Amérique, dont il ne peut soutenir la concurrence ; et il est fort douteux, qu'au temps dont nous parlons, il y en eut assez en Sicile, pour être un objet de commerce.

Mais certainement les olives, les

figues, ainsi que les arbres qui portent ces fruits, passoient d'un pays à l'autre par les mains des négocians; les raisins secs, le vin, les vignes étoient une richesse que les pays méridionaux faisoient bien valoir; on les envoyoit dans des climats bien chauds, où, par la suite on a planté les arbres mêmes qui s'y sont trouvés comme dans leur terre natale. Le commerce rendoit communes à toutes les régions, toutes les productions de la région la plus favorisée, et les bords de la Méditerranée étoient déjà un jardin.

Ce n'est pas que la côte d'Italie où Rome venoit d'être fondée, ne fût encore agreste; les armes ou la grosse agriculture occupoient alors tous les Romains; mais du temps de Tarquin leur cinquième Roi, une colonie de Phocéens qui fuyoit le joug de Cyrus, roi de Perse, vint apporter jusque

dans la Gaule, la liberté, les arts et les agréments de la Grèce. Marseille fut fondée, et devint bientôt florissante. Ses habitans accoutumés à commercer dans l'Ionie, n'en perdirent pas l'habitude, sur une côte qui avoit, pour ainsi dire, besoin de leur industrie, et dont la position les favorisoit. Ces nouveaux commerçans furent d'une utilité incroyable à l'occident comme au levant. Originaires de ce dernier pays, et nés dans le premier, ils commerçoient, pour ainsi dire, avec leur famille, quand ils commerçoient avec les Grecs. Ils lièrent les deux extrémités de la Méditerranée ; ils savoient le grec ; ils apprirent les langues usitées alors en Espagne, en Afrique, en Italie et dans les Gaules ; leur entremise, pour le commerce leur fut utile et nécessaire à toute l'Europe, à l'Egypte, à l'Asie mineure et à toutes les nations qui commerçoient.

Dans toutes les provinces voisines de la Méditerranée, la même nécsesité d'échanger excitoit tous les peuples au commerce. Ceux du grand continent de l'Asie, qui possédoient des pays plus chauds et plus agréables, devenoient chaque jour plus nombreux que ceux qui habitoient les régions vers la Tartarie. Dans celle-ci, au contraire, la population, étant moins considérable, ne se mit point en peine d'occuper tant de terrain, ni en qualité de pasteurs, ni en qualité d'agriculteurs; et la portion destinée aux chasseurs n'en resta que plus grande. D'où il arriva que les animaux sauvages se multiplièrent prodigieusement dans une terre qui manquoit d'habitans, et aussi à raison du froid naturel à ces climats, qui repoussoient, pour ainsi dire, les peuplades d'hommes. Par la même raison, les animaux de ce pays-

là étoient pourvus d'une fourrure plus serrée et plus précieuse.

Cette dernière circonstance attira encor plus les chasseurs. Les Sybériens, les Kamchat-kamiens manquant de plusieurs choses utiles que leur terre leur refusoit, commencèrent à échanger leurs fourrures contre les denrées de la Perse, de l'Inde et de la Chine. Cependant, les peuples de ces trois dernières contrées, n'oubliant pas leur intérêts, transportoient par-tout les productions du nord, et celles de leur propre pays. Les plages de la Mer Asiatique étoient fréquentées par les Japonois, Bornésiens, Sumatriens et autres insulaires dont les vaisseaux plats abordoient par-tout; tandis que les provinces intérieures se servoient de Chameaux et d'Eléphans, pour voiturer leurs marchandises superflues. On ne peut estimer l'importance de ce com-

merce; il devoit être de grande conséquence, parce que les marchandises de l'Orient sont de grand prix.

Sur mer, d'un port à l'autre, il y avoit une station; sur terre, d'une grande ville à l'autre, il y avoit un entrepôt; l'ivoire, les aromates, les épiceries, le riz et semblables denrées alimentoient un trafic immense. Les rois de Perse, depuis le grand Cyrus, avoient établis leurs couriers de poste, que les Grecs nommoient *Angaroi*, pour faciliter les communications; et l'on ne peut douter que les négocians perses et mogoliens n'en aient profité pour la commodité de leurs échanges. Les deux grandes parties de l'Asie se donnoient la main, par la voye de Samarkand et de Kabul, dont les foires sont connues de toute l'antiquité, et par les villes des Massagètes, quelles qu'elles fussent. L'Euphrate

et le Tygre enrichissoient Babylone et Ninive ; l'Araxe et le Phase lioient la Mer Caspienne et la Mer Noire ; et certainement parmi les objets de commerce qui étoient transportés de là jusqu'à Babylone, jusqu'à Suze, jusqu'à Ecbatane, on comptoit déjà les belles esclaves de Géorgie et de Circassie ; parce que l'avarice et le libertinage de mœurs sont de tous les tems.

Aucune histoire, peut-être, n'a fait mention des conjectures dont je parle ici. Cependant elles contiennent vérité, parce qu'elles dérivent de la nature des sociétés, telles qu'elles étoient alors formées. Car il est impossible que les hommes aient vécu dans une société grande ou petite, sans faire des échanges, sans se communiquer réciproquement les fruits de leur terre et de leur industrie, sans se secourir mutuellement, pour les besoins et les plaisirs de la

vie. Et quand même on ne liroit dans aucune histoire, que les habitans de tel ou tel pays vivoient en société, contractoient des mariages légitimes, jouoient, faisoient des festins, etc ; on ne pourroit douter que ces évènements de la vie humaine n'eussent lieu dans ce pays-là. L'histoire de ces peuples nous manquant, nous ne pouvons parler ni de leurs rois, ni de leurs révolutions, ni de leurs coutumes particulières. Aussi n'en parlerai-je point, parce que tous ces faits sont contingens ; mais tout ce que j'ai dit du commerce est inévitable ; et j'ai raison d'en affirmer la vérité.

Le compte que j'en ai rendu seroit pourtant bien plus agréable, si des historiens nous en avoit transmis quelque détail ; nous connoîtrions un plus grand nombre d'objets commerçables parmi les anciens ; nous saurions le nom de plusieurs

de leurs villes aujourd'hui ruinées, ou renouvelées, et sur-tout nous aurions une idée de leurs voyages dans ce grand continent de l'Asie, qui nous est presqu'inconnu. Mais il faut nous consoler de ce qui nous manque, par la considération de ce qui nous est resté. Il est moins étonnant que plusieurs livres aient péri, qu'il n'est étonnant que nous en ayons un si grand nombre. Et, si l'on faisoit réflexion que nous devons la conservation de tous les trésors de l'antiquité aux religieux dispersés dans les solitudes, et transcrivant les manuscrits dans leurs monastères; on ne liroit jamais aucune histoire grecque ou latine, aucun poëte du siècle d'Homère, d'Alexandre ou d'Auguste, aucun auteur, aucun écrivain, sans être pénétré de reconnoissance pour ceux dont le travail et l'assiduité nous ont conservé des choses si précieuses.

CHAPITRE VIII.

Grandes révolutions en Orient.

A mesure qu'on s'éloigne de l'antiquité, les historiens se multiplient, les histoires sont plus détaillées, et conservées avec plus de soin ; les conjectures font place à la certitude, et les obscurités se dissipent peu à peu. Lors qu'Alexandre, depuis appelé le Grand, monta sur le trône de la Macédoine, l'éclat surabondant dont avoit brillé toute la Grèce, s'étoit répandu comme un torrent de lumière, sur toutes les nations voisines. A côté des Héros vainqueurs, s'étoient élevés les Héros de la philosophie, de l'histoire, de la poésie, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, et de toutes les scien-

ces utiles et agréables. Les Athéniens n'avoient point oublié que, sous Thémistocle, leurs flottes avoient sauvé la Grèce. Dès ce temps-là, leurs vaisseaux avoient protégé toute île et toute plage grecque ; et leur Etat s'améliorant toujours, ils conquirent les îles et les plages voisines ; ils étendirent leur commerce sur toute la Méditerranée, et l'emportèrent même sur Tyr, qui ne vouloit point conquérir. L'Asie mineure, pleine de colonies grecques, envoyoit les rayons de cette lumière jusqu'à l'Euphrate ; l'Egypte déja riche par elle même, en étoit devenue encore plus savante ; dans notre Europe, l'Italie possédoit l'école de Pythagore, né à Samos ; et la Scythie même avoit son philosophe Anacharsis.

Dans ces circonstances, comme il n'y avoit jamais eu de paix stable entre les Perses et les Grecs, depuis

l'invasion de Darius premier, Alexandre roi de Macédoine, fut choisi, par toute la Grèce, général de l'armée contre les Perses. Ce Prince, Héros dès le berceau, passa le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie. Il commandoit une petite armée, mais il étoit accoutumé à vaincre. Encouragé par ses victoires sur les Triballiens, sur les Thraces et sur la Grèce entière, il avoit l'ambition de subjuguer l'Asie, et de venger sa patrie souvent ravagée et toujours menacée.

Après avoir passé l'Hellespont, il vainquit l'armée de Perse au passage du Granique; il soumit rapidement l'Asie mineure, et remporta, dans la Cilicie, une seconde victoire plus glorieuse encore que la première. De-là il conduisit ses troupes devant Tyr, cette fameuse cité, qu'il prit après un siége de trois ans, et qu'il ruina entièrement.

Mais il éleva bientôt une autre capitale du commerce du monde, qui surpassa Tyr en richesse, en gloire, et en tout genre de grandeur. Je parle d'Alexandrie, fondée par ce conquérant, peu après qu'il eut soumis l'Egypte. Alexandrie honorée du nom de son fondateur, fut bâtie sur l'embouchure occidentale du Nil, dans le pays peut-être le plus fertile du monde, qui par le Nil communiquoit à Memphis, jusqu'alors capitale. Alexandre étoit digne de conquérir, parce qu'il étoit plus fondateur que destructeur; parce qu'il réunissoit le peuple vainqueur avec le peuple vaincu; parce que, non moins aimable que redoutable, il rendoit son joug agréable et sa gloire chère à ses nouveaux sujets.

La troisième victoire d'Alexandre renversa le trône du grand Cyrus. Le roi de Perse Darius III, fut vaincu

en personne à Arbelle ; et ce malheureux monarque ayant été tué par un traître, et vengé par un ennemi généreux, la grande presqu'île, berceau du genre humain, la Perse, et toutes les autres provinces du royaume de Darius, tombèrent dans les mains d'Alexandre.

Alors depuis les bords occidentaux de l'Epire, où se trouve aujourd'hui la ville de Durazzo, jusqu'aux confins du Mogol moderne ; et depuis le Danube jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Egypte, on ne connut qu'un seul Empire, et qu'une seule domination. Les murs de séparation qui divisoient tant de peuples furent renversés ; les fleuves et les mers qui les bornoient, servirent à leur réunion ; et le commerce entre eux, débarrassé de tout obstacle, acquit une merveilleuse activité. Tyr, elle-même, ruinée sur terre, ressuscita,

comme le Phénix, de ses propres cendres, dans une île voisine; et les peuples d'alentour s'apperçurent à peine de sa destruction.

Ainsi, tandis qu'Alexandrie s'élevoit pour être le marché général de l'Inde par la Mer Rouge, de l'Ethiopie par le Nil, et de l'Europe par la Méditerranée, Tyr se relevoit; Carthage, Marseille et Cadix florissoient. On bâtissoit Nice, Hières, Agde et Antibes, colonies de Marseille; et peu après on vit paroître Carthagène, Barcelonne et Port-Mahon, colonies des Carthaginois. Athènes, quoique subjuguée, ne négligeoit pas le commerce; Smyrne, Sidon, Alexandrette et toutes les îles de l'Archipel abondoient en vaisseaux; elles vendoient leurs denrées aux peuples du Nord; elles en retiroient le cuivre, l'étain, le fer, le bois pour la construction des vaisseaux; enfin tout ce que ces

ports du levant recevoient d'Asie, par la mer et par les caravannes, étoient par eux renvoyé en Occident, avec de grands profits.

Syracuse, Messine et Tarente, étoient aussi des villes fameuses par leur industrie, et par la navigation de leurs habitans. La Méditerranée fourmilloit des vaisseaux qui se croisoient en tout sens, et qui transportoient tout genre de marchandise; l'intérieur de l'Europe et de l'Asie prenoit part à ce grand commerce, selon le besoin des Nations, l'activité des peuples, et la commodité des fleuves et des grands chemins.

D'ailleurs, Alexandre, non content d'avoir conquis la Perse, s'enfonça dans les Indes et dans le milieu de l'Asie, où l'on croit qu'il bâtit Samarcand. Nouvelle communication pour l'intérieur de l'Asie; nouveaux liens entre les Nations les plus

éloignées; nouvelles correspondances oujours plus étendues. La mer de Perse fut encore un chemin pour Alexandre ; après avoir conquis, il aspira à la gloire des découvertes. Ce Héros, généreux vainqueur de Porus, tenta de nouvelles routes sur tous les éléniens; il reconnut avec soin l'embouchure des fleuves, et les rivages des régions maritimes ; et quand il retourna à Babylone, où il mourut, toutes les Nations, qui l'avoient connu, le révérèrent comme leur bienfaiteur. En conséquence de sa politique, le commerce fut favorisé par tout ; et dans l'étendue d'une domination, qui n'a été surpassée que par la domination romaine, la liberté de passer d'une province à l'autre, sans changer de loix ni de maître, rendoit toute communication agréable et facile, entre toutes les nations alors connues.

C'étoit encore une grande facilité pour le commerce, que l'identité, ou la presqu'identité de langage. La langue grecque, si belle, si douce, si énergique, étoit déjà la langue universelle, sur la Méditerranée; mais depuis les conquêtes d'Alexandre, elle se répandit jusqu'aux Indes. Il est vrai qu'elle éprouva des changemens, et que le nombre de ses dialectes en fut augmenté; mais enfin on parloit ou le grec pur, ou le grec un peu altéré, par tout où les Grecs dominoient.

Tous les avantages que les conquêtes des Macédoniens avoient procurés au commerce, se conservèrent et même s'accrurent sous les successeurs d'Alexandre; quoique la domination grecque fût ensuite restrainte par la révolte des Parthes. La langue grecque étoit déja enracinée dans ces vastes contrées; le changement de maître

ne changea guère le langage des peuples, et la manière accoutumée de traiter le commerce ne fut pas abandonnée. L'Egypte, et une partie de l'Arabie et de la Palestine, obéissoient aux Ptolémées qui étoient Macédoniens ; et la Grèce Européenne avoit des Rois grecs qui la maintenoient dans l'Etat où l'avoit laissée Alexandre.

CHAPITRE IX.

Carthage et Rome.

PENDANT que le commerce devenoit ainsi toujours plus actif dans l'Orient, les Carthaginois dominoient sur la Méditerranée. Ils étoient maîtres des côtes d'Afrique et de celles d'Espagne ; ils possédoient la Sardaigne et la Corse, et non seulement

ils se montroient dignes fils de Tyr, par leur habileté dans le commerce, mais encore ils disputoient aux Romains la gloire des conquêtes. Alors, commençoit à sortir de l'Italie, cette République Romaine, qui étoit destinée à étendre son empire sur tout le monde connu. Je n'ai pas besoin de parler ici de Romulus, ni de Brutus, ni de Camille; ni de la bravoure, ni de la discipline, ni de la constance de ce peuple Roi; ce sont des choses connues de tous mes lecteurs. Il me suffira d'expliquer l'occasion de la première guerre punique, qui donna lieu à toutes les autres.

La Sicile fut la pomme de discorde, entre ces deux puissantes Nations. Rome pauvre lutta contre Carthage opulente, et Rome vainquit, parce que, comme dit Montesquieu, les trésors s'épuisent à la longue, au lieu que la patience et l'intrépidité ne s'épuisent jamais. 4...

La protection donnée par Rome au roi de Syracuse Hiéron, fut le prétexte de la guerre, et l'occasion pour les Romains de mettre le pied en Sicile; mais l'ambition des Romains et leur jalousie contre Carthage furent la véritable cause de leur armement. Les Romains furent vaincus dans le premier combat naval, aussi ne s'attendoient-ils pas sitôt à la victoire; mais leur Consul Duilius vainquit, peu de temps après, les Carthaginois sur leur élément favori. La joie qu'en eurent les Romains nous est manifestée par la fameuse colonne *Rostrata*, qu'on voit encore à Rome, avec le nom de Duilius. Plusieurs combats sur terre et sur mer, eurent lieu après ce succès des Romains; il nous suffira de dire que le Consul Lutatius finit cette première guerre par une grande victoire.

Les Carthaginois furent bornés par

la paix qui suivit ; mais ni cet échec, ni deux batailles perdues contre les Marseillois, ne purent leur ôter leur commerce. On ne prive pas si facilement de ses communications, une république riche et puissante ; mais il suffisoit à Rome d'en avoir resserré la domination. Les Romains commencèrent aussi de leur côté, à faire quelque commerce, à l'aide des Siciliens. Les vaisseaux ou galères, construites pour la guerre, furent les premiers instrumens de leur communication avec l'Afrique, avec les Génois, les Sardes, et les Corses ; et bientôt un certain luxe inconnu à Rome, s'y glissa, et mérita les reproches de Caton le censeur. La sévérité des anciennes mœurs ne s'allioit point avec cette nouveauté ; c'est pourquoi le sénat fit cette fameuse loi contre le luxe ; mais l'accroissement des marchandises étrangères,

la rendit bientôt presqu'inutile, par ce que les plus puissans et même les plus sages citoyens voyoient qu'elle devait être modifiée par une douce interprétation. En effet, réduire les Romains du temps des Scipions, aux mœurs, aux vêtemens, aux repas de Numa Pompilius, c'étoit une chose impossible; outre cela, ce que Caton appeloit *luxe*, n'étoit alors que l'usage modéré des choses nécessaires aux plaisirs honnêtes de la vie. Ah! combien s'éloignèrent de cette modération les siècles de Lucullus et de Néron!

Voila donc, à Rome, le premier signe du commerce maritime, le luxe, quoique modéré. Au lieu de la laine du pays, les sénateurs et leurs femmes employèrent la laine d'Espagne; les vins de la Grèce, les figues de Marseille et d'Athènes, et sur tout, ce qui est nécessaire à une grande

ville, les bleds de l'Afrique et de toutes les plages occidentales, furent portés à Rome, pour suppléer aux bleds d'Italie, quand ils manquoient.

Les Romains jouirent de cette abondance et de ces délices, tant que dura la paix entre eux et les Carthaginois. Mais aussitôt que le contrat entre les deux républiques fut rompu par Annibal, le commerce fut interrompu, quoique les efforts des deux puissances ne se fissent point sur mer. Tout le monde sait, comment Annibal, ayant pris Sagonte, et traversé la Gaule malgré ses ennemis, et les Alpes malgré les neiges, battit le vieux Scipion au Tesin, Sempronius à la Trébie, Flaminius à Pérouse, Emile et Varron à Cannes. Rome trembla; mais la force de sa constitution, la prudence de Fabius, l'épée de Marcellus, la valeur intrépide et sage du jeune Scipion; et la jalousie de la

faction opposée à Annibal, dans le sénat de Carthage, conservèrent Rome, et abbatirent sa rivale. La paix, qui suivit, chassa Annibal de sa patrie, qu'il avoit si généreusement défendue, et réduisit Carthage à une espèce de dépendance. Jusqu'alors, les Romains avoient soutenu de grandes guerres, et remporté de petites victoires; mais depuis la défaite des Carthaginois, ils n'eurent plus à soutenir que des guerres peu dangéreuses, et ils remportèrent de grandes victoires.

La troisième guerre punique détruisit la ville de Carthage, dont la seconde avoit affoibli la puissance. Rome triomphante eut les vaisseaux et le commerce de sa rivale; ainsi que celui de la Sardaigne, de l'Espagne, de la Corse et de l'occident tout entier. Les négocians espagnols et africains, devenus ses sujets, naviguoient

sous le pavillon de la Métropole, et concouroient à la richesse et à la splendeur de la ville dominante. Ainsi la ruine de Carthage mit presque le comble au commerce universel de Rome, qui étoit déjà extrêmement étendu. La conquête de la Macédoine avoit depuis quelques années soumis aux Romains tout le trafic de ce royaume, et celui de l'Adriatique étoit devenu leur proie, depuis la défaite de Gentius Roi d'Illirie; tandis que sous l'apparence de la liberté, la Grèce, depuis la prise de Corinthe, servoit à la grandeur et à la puissance de la marine romaine.

Dans ces circonstances, le commerce d'Alexandrie florissoit, surtout, après l'affoiblissement des Séleucides, rivaux des Ptoléméées. Carthage n'existant plus, il falloit qu'il y eût, sur la côte d'Afrique, une grande ville marchande qui répondit aux

ports septentrionaux de la Méditerranée ; et cette ville étoit précisément Alexandrie. C'est pourquoi ni les désastres extérieurs, ni les guerres civiles, ni la domination tyrannique de plusieurs Ptolémées n'empêchoient les effets de la situation admirable de cette capitale de l'Egypte. Ainsi s'animoit de toutes parts le commerce, entre toutes les parties du monde connu.

Cette félicité fut néanmoins troublée pour quelque temps. Pendant que les Romains dominoient absolument sur terre, une multitude de pirates, qui jusqu'alors avoient infesté la Méditerranée, chacun pour son compte, réunirent leurs vaisseaux, et en composèrent une flotte innombrable, sous le commandement d'un seul chef. Ils se rendirent bientôt les maîtres de tout le commerce maritime. Toutes les provinces de

l'Occident, poussèrent les hauts cris et demandèrent du secours aux Romains. Rome même éprouva des privations, qui la forcèrent à mettre fin à cette désolation presqu'universelle.

Pompée, déja triomphateur de l'Espagne et de l'Afrique, fut choisi par le peuple romain, et reçut un pouvoir illimité, pour étouffer un mal qui ne connoissoit aucunes bornes. L'expédition de Pompée fut prompte et glorieuse; et la Méditerranée fut délivrée en moins de six mois. Les vaisseaux des pirates qui ne furent point brûlés, servirent au commerce qu'ils avoient troublé; Rome déjà peuplée de plusieurs millions d'habitans, eut comme auparavant les bleds de Sicile et d'Espagne; et depuis l'Archipel, jusqu'au détroit de Gibraltar, les vaisseaux romains parcoururent de nouveau la Méditerranée, sans avoir d'autres ennemis à

craindre que les vents et les tempêtes.

C'étoit pourtant d'assez dangereux ennemis, pour les vaisseaux de ce temps-là. On ne pouvoit alors arriver facilement dans un port, s'il n'étoit voisin, et presqu'en vue, à moins que la mer ne fût tranquille, ou qu'elle ne fût point agitée en sens contraire par les vents. Les navigateurs n'avoient pour guide que le soleil pendant le jour, et l'étoile polaire pendant la nuit. Nous verrons que la boussole ne fut inventée que vers l'an 1300 de l'ère chrétienne, et les anciens ne connoissoient, dans l'aimant, d'autre vertu que celle d'attirer le fer. Il falloit donc naviguer terre à terre, le long de la même côte, et jamais pendant les nuits couvertes de nuages, qui déroboient la vue de l'étoile du Nord.

Les vaisseaux pouvoient bien aborder facilement les côtes des îles de

l'Archipel, qui sont si voisines les unes des autres, et les côtes de l'Asie et de l'Europe, qui touche presque l'Archipel; le seul point de vue suffisoit pour diriger leur course, et les abris y étoient assez multipliés, pour que les vents y fussent peu dangereux; mais, quant aux îles éloignées, comme l'Islande, par exemple, il faut avouer que le navigateur qui y aborda le premier, dût son arrivée à une tempête, et sa découverte au hazard; peu différent en cela de tous ceux qui ont découvert de nouvelles terres.

Au reste, les grands voyages sur mer, qui ont fait honneur à l'antiquité, n'ont eu lieu que le long des côtes. Telle fut la navigation des Argonautes; celle de la flotte de Salomon; celle d'Hannon carthaginois, connue sous le nom de *Periple*, et enfin celle de la flotte de Nécao roi d'Egypte.

Ainsi toute grande navigation étoit exposée aux mêmes dangers, et réglée par l'étoile polaire; tout était égal, sous ce rapport, soit dans la mer des Indes, où l'on a raison de supposer qu'il se faisoit un grand commerce; soit dans la Mer Noire, dont la navigation nous est plus connue. Mitridate VII, roi de Pont, dominoit sur cette mer, dans le temps dont nous parlons. Ce Prince est connu dans l'histoire pour avoir soutenu pendant 40 ans la guerre contre toute la puissance romaine. Sylla, Lucullus et Pompée le vainquirent à peine. L'Asie mineure devint une de ses provinces, et la seule rebellion de son fils renversa les projets de son génie et de son intrépidité. Le royaume de Pont embrassoit la rive méridionale et la rive orientale de la Mer Noire. Sinope, dont le port est encore renommé, en étoit la capitale;

et l'on peut croire que les rades où sont aujourd'hui Siédon, Amasie et Trébisonde, ne manquoient pas de vaisseaux.

Enfin le royaume de Pont, s'étendit du détroit de Constantinople, jusqu'à la Crimée, et toutes les plages de cette vaste mer, concoururent, pendant quelques années, à l'enrichissement des villes de Pont. De-là vinrent les ressources de Mitridate, pour une guerre aussi coûteuse. L'Araxe et l'Euphrate servoient de canaux au commerce des sujets de ce Souverain, que Cicéron appelle le plus grand des Rois, après Alexandre. Cruel, mais grand politique, terrible à ses courtisans, mais occupé du bien général de ses sujets, tel fut l'effet de sa vigilance et de sa capacité, qu'après sa mort, et l'extinction de son Royaume, ces mêmes côtes de la Mer Noire, demeurèrent

toujours, à l'égard du commerce, les plus renommées de toutes les côtes qui les avoisinoient.

Alors les Romains avoient déjà conquis tous les autres royaumes de l'Asie mineure, et même celui de Syrie; et lorsque peu de tems après, l'Egypte fut subjuguée par le dictateur César, le domaine entier de la Méditerranée fut le partage des Romains. Il est vrai que ce destructeur de la République parut faire un présent de l'Egypte à la fameuse Cléopatre; mais l'influence de Rome sur ce royaume étoit si grande, qu'on pouvoit dire dès-lors, que la navigation et la puissance en appartenoient à la seule nation victorieuse.

La Providence divine avoit employé l'ambition, d'ailleurs immodérée, des Romains, par faciliter la prédication de l'Évangile à toute créature; parce que les mêmes moyens

qui rendoient le commerce libre et facile par-tout, applanissoient, devant les apôtres, une multitude d'obstacles. Mais pour consommer ce grand ouvrage, il falloit non-seulement, qu'il n'y eut qu'un Empire, mais aussi que cet Empire n'eut qu'un chef. Ce qui ne tarda point d'arriver.

Après l'assassinat de Jules-César, et la défaite de Brutus et de Cassius, les Triumvirs Antoine, Octave et Lépidus gouvernèrent ce qu'on appeloit encore la République Romaine. Mais l'avillissement de Lépidus, et la victoire remportée près d'Actium sur Antoine par Octave, rendirent bientôt ce dernier Triumvir maître absolu de cet empire sans bornes. Le nombre des vaisseaux qui combattirent à la bataille d'Actium, montre quel étoit l'étendue prodigieuse du commerce romain, parce que, comme nous l'avons déja remarqué, les

vaisseaux qui servoient à la guerre, ne pouvoient être que ceux qui étoient employés au commerce avant la guerre.

Octave, ou César Octavien, étant donc resté l'unique maître de la domination romaine, prit ou reçut de la flatterie, le surnom d'Auguste; et après avoir souillé sa réputation par ses cruautés dans le Triumvirat, commença avec le titre d'Empereur, un regne de quarante ans, qui fut glorieux pour lui, et très-heureux pour ses peuples. L'an vingt-cinquième de son empire, naquit en Judée, Jésus-Christ le Sauveur du monde.

SECONDE PARTIE,

Depuis l'Ere Chrétienne, jusqu'à l'année 1790.

CHAPITRE Ier.

Depuis l'Ere Chrétienne jusqu'à l'Empereur Gallien ; espace de 260 *ans.*

Quoique la naissance de Jésus-Christ soit principalement l'époque la plus célèbre pour la religion, et le fait le plus remarquable pour l'intérêt spirituel des hommes, cet événement n'en est pas étranger aux choses temporelles de ce monde, et doit encore être regardé comme la base de la chronologie moderne. En

effet, presque toutes les nations chrétiennes datent leurs années de cette époque extraordinaire ; et comme notre sujet a l'histoire pour canevas; comme notre plan est assujetti à la succession des Empires, des Royaumes, des Républiques et de tous les genres de gouvernement, il n'y a pas lieu de s'étonner que nous suivions la grande division usitée, qui fait deux grandes parts de l'histoire du monde.

Comme l'évangile n'exclut aucune profession honnête, il y eut, dès le commencement du christianisme, des négocians chrétiens à Jérusalem, à Antioche, à Césarée de Palestine, qui étoit le port le plus fréquenté de la province ; il y eut des marchands chrétiens, sans doute, comme il y eut des docteurs, tels que Gamaliel ; des médecins, tels que St. Luc; des militaires distingués, tels que Cor-

neille ; des femmes de qualité, telles que Prisque et Damaris ; des femmes du peuple, telles que Dorcas ; des artisans tels que Simon le corroyeur : il y eut donc aussi des marchands, et jamais peut-être le commerce ne fut plus noblement exercé ; car la vertu chrétienne étant encore alors dans toute sa force, et les mœurs des premiers disciples ayant encore toute leur pureté, on ne se fioit plus volontiers à personne qu'à un chrétien qui montroit dans toutes ses actions la doctrine de son divin Maître.

Le commerce gagna donc beaucoup dans le christianisme qui fut répandu, par les apôtres, avec une très-grande célérité, dans toutes les provinces de l'Empire romain, et bien au-delà. Tout favorisoit alors les négocians sur terre et sur mer. Tout trafic, toute communication, tout échange étoit facilité par l'uni-

formité des lois ; la Méditerranée absolument toute romaine, étoit couverte des vaisseaux de l'Egypte, de la Syrie, de la Grèce, de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne et de l'Afrique, tous vaisseaux romains sous différentes dénominations ; tous travaillant pour des sujets de Rome ; tous chargés de marchandises utiles aux sujets de l'Empire, parce que tous ces grands royaumes, toutes ces grandes républiques d'aujourd'hui, n'étoient alors que des provinces romaines. Après l'heureux règne d'Auguste, Rome fut la proie de quatre monstres, dans lesquels les plus grands vices sembloient se disputer à qui déshonoreroit le plus la nature humaine ; mais jusqu'à la mort de Néron, la paix de l'Empire ne fut point troublée, ni le commerce interrompu, par cette succession d'abominations et de tyrans. La Gaule

et les autres parties de l'Empire se fournissoient librement et réciproquement les denrées dont elles abondent encore, et de plus, l'Espagne fournissoit les métaux si commodes pour la facilité des ventes et des achats.

Cette grande province avoit des mines d'or et d'argent, qui étoient connues dès le temps de la domination carthaginoise, et qui ne furent pas négligées par les Romains. On trouvoit de l'or dans les Pyrénées, mais sur-tout dans les Asturies et dans la Galice, dont Pline rapporte des choses qui lui paroissent extraordinaires, et qui le sont en effet. Selon quelques-uns, écrit ce grand naturaliste, les mines de la Galice et des Asturies, ont rendu par an, jusqu'à vingt mille livres d'or ; la livre romaine étoit dedouze onces. Aussi Pline ajoute-t-il, en aucune partie du

monde, on n'en a trouvé une aussi grande abondance. Ainsi, ni l'or du Rhône, ni celui du Phase, ni celui du Pactole si renommé, ni même celui des Indes, ne peuvent être comparés à celui qui venoit d'Espagne; et je doute si celui du Mexique peut lui être égalé.

Les minières de la Hongrie ni celles de Saxe n'étoient point encore connues, et celles de Saxe ne donnent que de l'argent; l'or de l'occident venoit donc presque tout de l'Espagne; aussi les minières de ce Royaume sont-elles épuisées depuis long-temps. Au reste, toutes les provinces romaines étoient riches; c'étoient les pays les plus fertiles; aussi Rome avoit-elle tout genre de richesses; car celles de l'Inde y arrivoient par la mer Rouge ou par la Syrie. Ainsi les métaux précieux n'abondoient pas moins à Rome que

les marchandises nécessaires et agréables.

Les triomphes des Scipions sur l'Asie et l'Afrique, celui de Paul-Emile sur la Macédoine, celui de Pompée sur Mitridate et sur Tigrane, celui d'Auguste sur l'Egypte, et l'immensité des tributs dans un aussi grand Empire, avoient rempli Rome d'une quantité d'argent et d'or, qui attiroit dans cette capitale le commerce du monde entier. Titus, Trajan, Sévère et les autres Empereurs conquérans, avoient ajouté de nouveaux trésors aux anciennes richesses; de sorte que les Romains embarrassés, pour ainsi dire, de leur opulence, ayant de quoi acheter à grand prix, il falloit que le commerce de la Méditerranée fût alors au plus haut degré de prospérité.

Les grandes villes des provinces s'élevoient presqu'au niveau de

Rome, comme on voit aujourd'hui, que le luxe et la mode descendent de la capitale d'un Empire, aux capitales du second ordre. Alexandrie, Antioche, Carthage bientôt rebâtie et bientôt florissante, Marseille, Cadix, Lyon, Milan, Trèves et d'autres moins peuplées, animoient, par leur penchant à la magnificence, le luxe des bâtimens, des habits, de la parure et des festins. Les productions du pays coûtoient à proportion de la richesse des acheteurs ; et le prix des marchandises étrangères se mesuroit sur la difficulté des voyages, sur l'éloignement des contrées qui les fournissoient, et sur les dangers de la navigation. Enfin, on ne peut estimer ni l'activité du commerce de ce tems-là, ni la richesse de tous ceux qui avoient quelque part au gouvernement de l'Etat, quoique la succession à l'Empire fut très-souvent entretenue par les séditions.

CHAPITRE II.

De Gallien, jnsqu'à Constantin le Grand; espace de 45 ans.

JUSQU'ICI ce grand commerce n'avoit point été troublé; il circuloit du centre à la circonférence, de la circonférence au centre, et de chaque point de l'Empire à d'autres points convenables. Les chemins en étoient connus, accoutumés, commodes; son cours étoit ordinaire et réglé comme le cours des eaux d'un grand fleuve qui se répandent, ou dans son lit naturel, ou dans des canaux distribués avec art, avec habileté, avec intelligence. Mais tel fut, sous l'empereur Gallien, le changement intro-

duit dans l'Empire, que le commerce interrompit son cours, et ignora souvent par quels chemins il devoit passer.

Depuis la défaite et la prison de l'Empereur Valérien, Gallien son fils ingrat, peu soucieux de venger son père et de défendre l'Empire, bien loin de reprendre les provinces conquises par le roi de Perse, perdit par sa négligence, tout le reste de ses États, à l'exception de l'Italie. Postumius fut proclamé Empereur dans les Gaules, dont le sort entraînoit toujours l'Espagne et la Grande-Bretagne. D'autres généraux, sous le nom d'Empereur, dominoient en Afrique et en Pannonie, aujourd'hui la Hongrie; d'autres régnoient en Egypte et en Grèce; et le nombre de ces Empereurs fut si grand, sous Gallien et ses premiers successeurs, que les historiens qui n'ont pas voulu

les regarder comme légitimes, les ont appelés les trente Tyrans. Parmi ceux-là, on doit compter, non pour tyran, mais pour très-grand prince, Odenat, roi de Palmire, ville autrefois fondée par Salomon, dans des sables entre la Syrie et l'Euphrate, qui devint bientôt une des plus belles villes du monde.

Odenat ami et allié des Romains, étoit d'abord seulement prince de Palmire, et souverain d'une petite souveraineté; brave, prudent, fort contre la mauvaise fortune, et capable de se prévaloir de la bonne, ce héros vainquit, Sapor, roi de Perse, recouvra tout l'Orient par ses victoires, et contraignit le vainqueur de Valérien, à se renfermer dans ses anciennes limites. L'Empire Romain étoit donc assuré, de ce côté-là, contre les Perses; mais il obéissoit à Odenat, et quoique ce prince, ayant

reçu de Gallien la pourpre des Césars, portât le nom d'Empereur romain, il n'en retenoit pas moins, pour son compte, la domination qu'il avoit acquise, et le nom de roi de l'Orient, qu'il avoit pris de lui-même.

Ainsi Rome ne commandoit véritablement qu'à la seule Italie ; et l'Empereur endormi sur le trône, étoit réduit à cette seule province. Alexandrie, Trèves et d'autres grandes villes devinrent de nouveau capitales de Royaumes, sous le nom de provinces romaines ; mais Palmire sur-tout, acquit une magnificence dans ses édifices, qui frappe encore d'admiration les voyageurs qui ont vu Rome même.

Alors les tributs, qui étoient portées à Rome, de toutes les provinces, se divisèrent en autant de rameaux, qu'il y avoit de villes capitales. Les

sources des trésors n'étoient pas taries, mais elles enrichissoient d'autres pays. L'Egypte couroit à Alexandrie, l'Asie romaine à Palmire, la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne, à Trèves ou à Lyon; les Africains moissonoient pour Carthage, l'Italie seule reconnoissoit l'empire de Rome, et y portoit ses tributs.

Il falloit bien que le commerce prît la même route; les richesses sont attachées au commerce, et le commerce aux richesses; où réside le gouvernement, là, court la population; là, se trouvent en abondance les marchandises; là, fourmillent les négocians. Toute capitale se remplit de trafiquans, de banquiers; toute ville royale devient un marché continuel, ouvert à toutes les nations. Là, se trouve l'abondance des denrées, de l'or et de l'argent; là, sont

étalées avec profusion les étoffes superbes ; la magnificence, le luxe, la mode y établissent leur empire, et en font prospérer le commerce en tout genre. Comment les trafiquans n'accourroient-ils point à de telles villes ? La terre et la mer sont les grands chemins qui y conduisent ; les profits y sont grands, les échanges avantageux, le débit y est facile et même prodigieux.

Le règne de Gallien fut donc l'époque d'une grande révolution dans le commerce ; peu s'en fallut que le trône des Césars ne fût renversé, et sa conservation fut due à quatre grands Empereurs qui suivirent Gallien. Mais le commerce détourné de sa route, put difficilement la reprendre ; les négocians accoutumés à leurs correspondans, et craignant que le rétablissement ne fût pas de durée, contents d'ailleurs du succès

de leur trafic, n'osoient reprendre le chemin de Rome, et trouvoient plus commode le trafic qu'ils avoient établi dans les capitales particulières. Ce fut une perte pour Rome seule; car, d'ailleurs la liaison entre les peuples n'en fut point interrompue; les profits n'en furent point diminués; on échangeoit, on commerçoit, on employoit avec un succès égal, les marchandises et la monnaie dans les contre-échangos. La même quantité de vaisseaux, couvroit les mers; les bleds de la Sicile, de la Sardaigne alors fertile et peuplée, de l'Afrique et de l'Espagne étoient transportés par-tout avec la même sécurité qu'auparavant; la Scythie, aujourd'hui Russie, donnoit ses fourrures par la Mer Noire; la Grande-Bretagne donnoit son étain; la Grèce, ses vins et ses fruits secs; et les autres provinces distribuoient,

comme à l'ordinaire et très-librement, leurs denrées à qui en avoit besoin. L'Empire jouissoit de la paix nécessaire au commerce.

Mais Rome manquoit souvent de beaucoup de productions étrangères, et de là, tant de plaintes des Romains, contre l'insouciance de Gallien. Les cris de Rome étoient d'autant plus grands et d'autant mieux fondés, que cette ville étoit parvenue alors à sa plus grande étendue, et à sa plus grande population. En effet, l'historien Vopiscus nous apprend, que lors qu'Aurélien, cinq ans après la mort de Gallien, entoura Rome de murailles, cette ville contenoit quarante-six mille six cents et deux maisons, et mille sept cents quatre-vingt-dix palais, et qu'elle avoit de tour cinquante milles d'Italie, c'est-à-dire, plus de seize grandes lieues de France, sur une figure presque ronde; ce

qui surpasse trois fois en grandeur, les plus grandes villes de l'Europe moderne.

Ce grand ouvrage fut entrepris et achevé par le vainqueur de Zénobie reine de Palmire ; alors l'Empire recouvra son étendue, et se soutint avec la même gloire, pendant plus de vingt ans; mais le commerce n'eut pas le temps de retourner à Rome, avec le même concours qu'auparavant. On doit attribuer aux changemens introduits par Dioclétien, les difficultés toujours plus grandes, qui s'opposèrent à l'entier rétablissement du commerce de la capitale.

Dioclétien devenu le maître de l'empire par la mort de Carin, jeta les yeux sur l'étendue immense de la domination romaine. Il réfléchit, en homme sage, sur l'expérience du passé, et crut ne pouvoir gouverner seul, sans craindre les ennemis ex-

térieurs et les guerres civiles. Ainsi, il se choisit d'abord un collègue, qu'il déclara Auguste, et égal à lui-même; ne conservant pour lui, d'autre avantage que celui de son âge plus avancé, et de sa qualité de bienfaiteur. Ce collègue fut Maximien Hercule, à qui il imposa le devoir de nommer un César, qui fut Constance-Chlore, comme lui-même en nomma un autre, qui fut Galère-Maxime. La succession future au titre et au pouvoir d'Auguste, appartenoit aux deux Césars; en attendant, ils commandoient aux armées, et aux provinces, comme lieutenans des Empereurs. L'Empire ne fut pourtant point divisé, mais il paroissoit obéir à deux maîtres; et en effet, il y avoit quatre cours ou palais, ce qui causa l'augmentation des tributs, et la surcharge des provinces. Il y avoit donc alors quatre capitales ou cités, où sé-

journoient les quatre princes, lesquelles s'attiroient les tributs, les trésors, le luxe, le commerce, et tout ce qui suit naturellement la Cour.

Encore, si Rome eût été une de ces quatre capitales; mais elle fut privée de cet avantage, et l'on soupçonne que l'orgueil de Dioclétien fut choqué de la liberté, presque républicaine, qui respiroit dans les discours de Romains. Quoiqu'il en soit, Dioclétien vit Rome une fois, et la quitta pour toujours. Il alla à Nicomédie, où, s'étant fixé, il recevoit les adorations de ses sujets, à la manière des Perses. Maximien demeuroit tantôt à Milan, tantôt à Syrmich; Constance-Chlore d'abord à Trèves, et ensuite dans la Grande-Bretagne; Galère vivoit dans les provinces les plus reculées de l'orient, qu'il défendoit contre les Perses.

Le commerce fut contraint de suivre les arrangemens politiques, et de conduire les denrées de nécessité, de luxe et de délicatesse, par-tout où demeuroient les riches qui achetoient cher, les hommes somptueux qui s'habilloient d'étoffes précieuses, les hommes magnifiques dont la table étoit couverte de mets exquis et recherchés. Il fallut que l'avidité des marchands se fît une étude des changemens arrivés dans l'empire, pour envoyer et diriger leurs vaisseaux, leurs chars et leurs chameaux où abondoient l'or et l'argent.

Rome n'étoit pourtant pas tout-à-fait abandonnée. Là, demeuroient les sénateurs, les familles les plus puissantes de l'empire, les héritiers de ces gouverneurs de provinces qui les avoient pillées; là, siégeoient les chefs de la religion payenne; les prêtres de tous les dieux de l'anti-

quité, adoptés par les Romains, les administrateurs des richesses des temples; les dispensateurs des trésors publics, trésors immenses, répandus çà et là, pour les plaisirs et l'occupation d'un peuple innombrable. Rome partageoit donc avec les quatre *Dominans*, les richesses, le luxe et aussi le commerce de tout l'Empire; et cet état de choses continua jusqu'à Constantin.

CHAPITRE III.

De Constantin le Grand, jusqu'à la division de l'Empire; espace de près d'un siècle.

Quoique le système de Dioclétien ne se fût pas entièrement conservé, quant aux deux Augustes et aux deux Césars, les effets en étoient pourtant

les mêmes quant aux dépenses, et encore plus dangereux, quant à la confusion des guerres intérieures. De sorte que le trône des Césars chanceloit de nouveau, et sembloit attendre avec impatience un réparateur, lorsque Constantin, fils de l'empereur Constance-Chlore, se fit proclamer Auguste par ses troupes à York, et s'assujettit la Gaule. Encouragé par l'apparition d'une croix qui lui promettoit la victoire, et de plus excité par l'amour de la gloire et par l'ambition, il ne borna pas là ses conquêtes; il subjugua l'Italie, prit Rome, et soumit tout l'occident après avoir vaincu Maxence, qui périt dans le combat. Alors, s'étant déclaré chrétien et protecteur de la religion chrétienne, il partagea l'empire avec Licinius qui fut maître de l'Orient.

A ce changement déjà si remar-

quable, il en succéda bientôt un autre encore plus avantageux ; c'est-à-dire, la domination du seul Constantin, vainqueur de Licinius. On peut voir, dans les historiens, les dates précises de toutes ces révolutions si promptes, et si variées ; mais on peut être persuadé que nous avons suivi, et que nous suivons toujours l'ordre de la succession. Constantin avoit succédé à Maxence dans l'empire d'occident; et en orient, où il succéda à Licinius, ce héros reçut les mêmes applaudissemens, parce que le civil, le politique et le militaire lui dûrent par-tout leur rétablissement. Toutes les parties de la domination romaine revinrent à l'unité; tant de peuples eurent encore une fois un seul maître; toutes les villes reconnurent encore une fois une seule capitale, qui l'étoit aussi de la moitié du monde.

Il est aisé de conjecturer quelle heureuse révolution éprouva le commerce à cette occasion. Toute liberté pour les voyages, pour les transports, pour les échanges ; la paix régnoit de l'Euphrate au détroit de Gibraltar, et du Danube aux frontières de l'Ethiopie, et comme on savoit qu'une si vaste domination ne pouvoit être gouvernée par plusieurs chefs, tout sujet de Rome se félicitoit d'obéir à un seul homme qui étoit en même temps plein de sagesse et couvert de gloire.

Cet état des choses politiques dura peu pour la ville de Rome. Constantin voulut, on ne sait pour quelle raison, fonder une nouvelle ville qui fût la seconde capitale de l'Empire. Il choisit la plus belle situation du monde, la situation de Bisance, sur le détroit qui unit la mer de Marmora à la Mer Noire, et y fonda

la ville de Constantinople, qui commande à l'Asie et à l'Europe, et dont l'entrée et le port sont un objet d'admiration, et offrent au commerce une incroyable facilité. Cette ville fut commencée l'an 328, et sa grandeur, qui est toujours restée la même, surpassoit alors celle de toutes les villes connues, excepté Rome. Paris, Londres et les autres moindres capitales de l'Europe, se sont accrues depuis; et si l'on veut connoître l'étendue de Constantinople, il faut la comparer à celle de Paris, telle qu'elle étoit sous la régence.

Voilà donc une véritable rivale de Rome, d'après l'intention expresse de l'Empereur, qui accorda à cette *nouvelle Rome*, des spectacles, des cirques, des privilèges, et même les libéralités, comme on les faisoit au peuple de Rome. Constantinople

jouissoit, outre cela, de plusieurs avantages; pourvue d'un port, auquel peut-être on ne peut en comparer aucun, placée sur deux mers, florissante comme la jeunesse, elle attiroit dans ses murs toutes les richesses du pays, et toutes les richesses étrangères, ainsi que toute marchandise nécessaire, rare et précieuse. Ainsi, elle partagea bientôt avec Rome l'empire de l'opulence; et bientôt après, on vit le commerce, qui flottoit et balançoit entre ces deux grandes cités, courir en hâte à Constantinople, et négliger le chemin de Rome.

Constantin vécut et mourut en Orient, mais les suites du changement qu'il avoit fait, ne périrent pas avec lui. Il avoit donné un tel mouvement à la machine, que la révolution continua, et produisit d'autres révolutions d'où la ruine de

l'Empire fut accélérée. Les trois fils de Constantin se partagèrent la domination romaine. Constant eut la Gaule, la Grande-Bretagne et l'Espagne; l'Asie avec la Thrace et l'Égypte échut à Constance, et Constantin fut maître des provinces situées entre le Rhin et les Alpes d'un côté, et la Mer Noire de l'autre. Voilà donc de nouveau, trois différentes Cours. Constantinople, Aquilée, Trèves, Arles, eurent le concours des courtisans et des marchands qui suivoient les Empereurs; mais Alexandrie, Antioche, Milan et Carthage florissoient aussi : sous trois Empereurs, il n'y avoit pourtant qu'un Empire. La Méditerranée étoit commune à tous les Romains; elle portoit, elle distribuoit à toutes les provinces, la laine, le coton, les toiles, le bled, les vins, les draps, et toutes les marchandises de luxe et

de nécessité. Chacune des provinces devenues depuis de grands royaumes, ou de grandes républiques, étoit dans l'abondance que produit la paix ; et par le moyen de la liberté du commerce, les productions de l'une devenoient communes à toutes les autres.

La guerre, qui s'éleva entre les frères, dura très-peu ; les peuples changèrent de maître, non de domination. Constance resté seul, demeura presque toujours à Milan ; ce fut un grand bien pour l'Italie, où les trésors refluèrent ; un nouvel encouragement pour les ports de la Ligurie, pour les chemins d'Allemagne en Italie, pour l'industrie et l'avidité des marchands qui abordoient à Gènes. Les historiens nous ont appris quel étoit le luxe de Constance, quelle magnificence éclatoit chez ses courtisans ; et de la corruption des mœurs

qu'ils leur reprochent, on peut conclure quelle étoit, à Milan, l'abondance des richesses, dont la corruption des mœurs est le principal abus. Constance eut bientôt des affaires plus sérieuses que les intrigues et les plaisirs de sa cour.

Les Francs, peuple d'Allemagne, qui, le siècle suivant, fera la conquête de la Gaule, infestoient alors la rive droite du Rhin. Vaincus, mais non détruits, par l'empereur Probus, vers l'an 279, ils avoient aussi vaincu quelquefois d'autres généraux, et quelquefois aussi ils leur avoient cédé la victoire; mais le dessein qu'ils avoient formé de passer le Rhin, subsistoit toujours, et leur courage n'étoit pas diminué. Constance, partant pour l'Orient, envoya contre eux le César Julien, son neveu. Julien qui, parmi plusieurs mauvaises qualités, en avoit aussi de bonnes,

rétablit par sa fermeté, la discipline dans son armée, et par sa valeur, donna plusieurs grands échecs à l'ennemi. Les succès du jeune César donnèrent de la jalousie à l'Empereur qui le rappela ; mais il fut proclamé Empereur par son armée, et tandis qu'il marchoit contre son oncle, son oncle mourut. Julien resté seul auguste, alla à Constantinople, à Antioche, et enfin sur les bords de l'Euphrate, où il mourut d'un coup de flèche, en combattant contre les Perses. Il n'appartient pas à mon sujet de rappeler comment ce prince philosophe et superstitieux, fut assez aveugle pour préférer l'absurde idolâtrie à l'unité de Dieu, et à la religion chrétienne ; et assez cruel pour tourmenter, à raison de leur croyance, les hommes les plus généreux. Il me suffira de remarquer, que l'union de la philosophie et de l'intolérance est plus monstrueuse qu'elle n'est rare.

Le commerce ne reçut aucunes secousses de tant de révolutions. Le chemin de l'Orient étoit toujours libre par la Mer Rouge et par l'Arabie ; sur la Méditerranée, les vaisseaux faisoient communiquer l'Asie et l'Europe, tandis que la Syrie servoit de liaison à l'Afrique et à l'Asie. Il est vrai que les armées du roi de Perse pénétrèrent une fois jusqu'à Antioche ; mais elles n'y prirent point racine, et la communication, entre les provinces romaines, ne fut point interrompue.

Quant à la navigation et au commerce de l'Inde, de la Perse et de la Chine, nous n'en connoissons aucune particularité; et jusqu'aux conquêtes des Portugais, il seroit inutile d'en faire mention: Nous toucherons, dans le treizième siècle, quelques circonstances du commerce des Tartares ; mais pour le moment, notre

attention doit se tourner vers des pays plus voisins du lecteur, et plus connus de tous.

Après la mort de Julien, le christianisme remonta pour toujours sur le trône impérial; le règne de Jovien passa comme un éclair; Valentinien et Valens frères, et la famille de Valentinien régnèrent à-peu-près vingt ans, avec les variations ordinaires de guerre et de paix. Théodose le Grand, vengea Gratien qui l'avoit nommé Auguste, et tantôt il recouvra l'Empire, et tantôt il le défendit. Doué de grandes vertus, mais non sans défauts, il fut le dernier seul Empereur de cette vaste domination, et rendit son règne illustre par ses victoires, et par des loix d'une sagesse et d'une piété peu communes. Ses deux fils eurent peu de ressemblance avec un tel père, aussi leur gouvernement fut-il bien différent du sien.

CHAPITRE IV.

De la division de l'Empire, au rétablissement de l'Empire d'Occident; espace d'environ 400 ans.

Des grands politiques ont reproché à Théodose la division de l'Empire entre ses deux fils; parce que de cette division suivit, selon les apparences, la ruine de l'empire d'Occident, ainsi que la foiblesse de celui d'Orient. Cependant, Théodose, qui connoissoit bien le génie borné d'Arcadius et d'Honorius, ne pouvoit charger ni l'un ni l'autre, du fardeau de tout l'Empire; et il me paroît avoir usé plus sagement de sa puissance en divisant ce même fardeau, que s'il

avoit laissé à un seul le gouvernement d'une domination aussi étendue.

Déjà depuis plusieurs années, les nations du Nord avoient tenté de ravager et même d'envahir les provinces de l'Empire qui les avoisinoient, poussées à cela par l'amour des conquêtes, et peut-être aussi par le desir de passer dans des contrées moins froides et plus agréables. Quoiqu'il en soit, les Francs, les Alains, les Goths, les Vandales et d'autres peuples leurs voisins, infestoient les frontières romaines ; et l'empereur Valens, défait par les Goths sur les bords du Danube, avoit été brûlé vif par ces barbares.

Un grand péril menaçoit donc l'Empire de ce côté-là, lorsque mourut Théodose, dont l'expérience et la valeur avoient contenu les ennemis du nom Romain. Arcadius sous la

tutele de Rufin, gouverna l'Orient; Honorius, sous la régence de Stilicon, fut empereur d'Occident. L'Orient contenoit, avec l'Égypte, tous les pays du Danube jusqu'à l'Euphrate; et l'Occident renfermoit tout le reste de l'Empire. Rome commandoit à l'Occident, et Constantinople étoit la capitale de l'empire d'Orient; mais les deux Empires ne conservèrent pas long-temps leur étendue toute entière. Aussitôt après la mort de Stilicon, l'Italie et Rome même furent la proie des Goths; ensuite l'Espagne fut conquise par les Alains et par les Suèves, auxquels succédèrent les Visigoths; et la Gaule étant nécessairement le grand chemin de la plupart de ces barbares, se défendoit à peine contre eux, avec le reste des armées romaines. Pharamond, que l'on croit avoir été le premier roi des Francs, ne pénétra point dans

la Gaule ; mais Clodion son successeur, fut plus heureux, du temps de l'empereur Valentinien III, neveu d'Honorius.

L'Orient, quoique mal gouverné par Rufin, opposa à l'inondation une digue plus puissante. Le Danube protégé par les armées, renvoya les barbares, qui refluèrent vers l'occident, comme nous l'avons vû. Honorius s'étoit renfermé à Ravenne, pendant que les troupes des Goths alloient à Rome, et revenoient au nord de l'Italie; et telle fut la fin de cette guerre longue et cruelle, qu'Honorius, quoique vaincu, resta le maître de l'Italie, et reçut des chefs et rois Goths, toutes sortes de témoignages de respect. Tant le nom d'Empereur Romain étoit encore vénérable. Au reste, la Gaule, quoique souvent attaquée, étoit aussi soumise à Honorius.

On peut juger de l'état du commerce, au milieu de ces révolutions politiques. Tantôt libre, mais plus souvent interrompu, il conservoit à peine assez d'activité, pour qu'on pût dire qu'il n'étoit pas éteint. Les peuples, à la vérité, jouissoient des fruits de l'agriculture, dans les intervalles des trèves ; mais, souvent pillés par les soldats, ils avoient à peine le nécessaire, bien loin qu'ils eussent du superflu à vendre ou à échanger. Les habitans d'une province d'ailleurs bien policée, devenoient insensiblement rustiques, faute de communication au dehors. L'esprit de la société se rétrécissoit, et déjà s'approchoit le règne de cette barbarie, qui, peu de temps après, couvrit l'Europe de ténèbres épaisses et durables. Déjà le style de la langue latine étoit corrompu, et le sens de ses expressions altéré ; et Claudien, homme de beau-

coup d'esprit, Claudien le dernier héritier de Virgile, annonçoit, par ses écrits mêmes, la décadence du bon goût prêt à s'anéantir.

Le commerce éprouva le sort des choses nécessaires ; il fut limité, mais non détruit. Quand on ne pouvoit faire mieux, on échangeoit d'une ville à l'autre, d'une maison à l'autre. L'agriculture étoit peu encouragée, parce qu'on avoit peu de débit des denrées ; mais elle suffisoit pour donner encore un peu de vigueur à ce qui restoit de manufactures. L'Italie et la Gaule encore romaines, étoient sans ennemis dans l'intérieur ; mais elles étoient inquiétées par la crainte que l'ennemi voisin leur inspiroit; et les Empereurs ne pouvoient les rassurer. Ainsi tout effort de l'industrie étoit presque enchaîné; ainsi s'en alloit croissant la barbarie, dont tout l'Occident éprouvoit l'influence.

L'Orient, comme nous l'avons observé, eut moins à souffrir des ennemis extérieurs, et les peuples y exerçoient paisiblement l'agriculture et le commerce. Malgré la négligence du gouvernement, Constantinople étoit si heureusement située, les îles de l'Archipel avoient une telle liaison avec les continens d'Asie et d'Afrique, et la navigation étoit si facile sur toutes les côtes voisines, que ces vastes provinces continuoient de s'enrichir par le commerce. On y jouissoit de toutes les commodités de la vie; les délices de tout genre y abondoient, le luxe y étoit répandu, et toutes les douceurs de la paix y étoient connues sous des Empereurs foibles, mais permanens. Etat bien différent, sans doute, de celui de l'Occident, où dans l'espace de vingt ans, neuf personnages prirent et perdirent le nom d'Empereur. Romulus

Augustule, le dernier de ces rois de théâtre, vit finir avec sa vie, jusqu'au titre d'Empereur d'Occident.

Odoacre roi des Hérules, peuple de Scithie, donna ce dernier coup à la grandeur d'un corps politique, dont la moitié du monde recevoit les loix depuis cinq cents ans. Rome elle-même, déjà prise et saccagée plusieurs fois, mais toujours évacuée par ses conquérans, fut soumise à un maître étranger qui la conserva. C'est pourquoi, Rome ayant cessé de commander, quoique l'empire de Constantinople conservât, par vanité, le nom d'Empire romain, il n'est appelé, par les meilleurs historiens, que l'empire des Grecs. Cependant cet empire subsistoit tout entier, tandis que la Gaule, qui conservoit encore quelques restes du gouvernement romain, fut entièrement assujettie, en partie par les Rois Français

successeurs de Pharamond, et en partie par les Rois Visigoths, qui dominoient aussi dans quelques provinces de l'Espagne.

Deux grands rois vivoient en ce temps-là ; l'un étoit Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, et le second étoit Clovis, roi des Francs ou Français, le vrai fondateur du royaume de France. Ils ne dûrent pas tous leurs succès à la force des armes ; la politique, dont ils usèrent envers les peuples, leur réussit, parce que le bonheur des provinces conquises devoit en être la suite. Ils ne détruisoient point les villes, ils ne dévastoient point les campagnes ; ils donnoient aux peuples un nouveau maître qui les soumettoit sans violence et sans tyrannie ; et les peuples abandonnés de leur souverain, se jettoient dans les bras de celui qui pouvoit protéger leurs personnes et leurs

propriétés. Ce qui donne lieu de penser qu'entre ces rois et les peuples conquis, il fut passé un contrat, que l'on ne connoît point à la vérité, mais dont on a lieu de soupçonner l'existence; parce qu'elle explique plus facilement la conquête de ces vastes régions, par une poignée d'hommes.

Rien ne fut donc changé ni dérangé par les conquérans; rien ne fut changé que le nom du maître. Personne ne disputant la domination de ces contrées, le vainqueur devint roi légitime, chrétien, favorable à la sûreté des possessions, à l'extension du commerce, et à la félicité commune. Cet état des choses ne dura pas dans toutes ses parties, mais il subsista quant à l'essentiel; et quoiqu'après la mort de Théodoric et de Clovis, leurs successeurs eussent des guerres à soutenir, ou entreprissent

de nouvelles conquêtes, néanmoins le gouvernement demeuroit un, et ne flottoit point entre deux nations rivales; et les peuples jouissoient des fruits de la terre et des profits de leur industrie.

Mais comme le royaume des Goths penchoit vers sa ruine, et que celui des Français devenoit tous les jours plus puissant, les révolutions du çommerce ne furent pas les mêmes dans les deux royaumes. Toute l'Italie se disposoit à secouer le joug des Ostrogoths, et plusieurs mouvemens qui s'y étoient glissés, annonçoient la décadence de cet empire. Les Grecs attaquoient les parties méridionales de l'Italie, les Français ne laissoient pas tranquilles les provinces voisines des Alpes; et les habitans balançant entre leur maître actuel, et le maître qui devoit venir, soignoient difficilement leurs intérêts. Le commerce

languissoit dans cette incertitude, et ces belles plages de Naples, d'Ancône, de Brindes et de Tarente n'étoient fréquentées que par des négociants inquiets sur leur sort à venir.

Venise existoit déjà, cité libre et maîtresse d'elle-même, mais il lui suffisoit alors de dominer sur ses lagunes. Le temps viendra qu'elle régnera sur la Méditerranée, et qu'elle sera maîtresse du commerce le plus étendu. Gênes étoit un port du temps des Romains, mais encore plus importante par sa situation sur terre, qui la faisoit nommer la porte de l'Italie, *Janua*. Le cours du Pô obéissoit encore aux Ostrogoths, ainsi que le royaume de Naples et l'Etrurie; mais la domination en étoit presque partagée entre le roi et les comtes ou ducs, dont les titres ont commencé dans ce temps-là, et dont les divisions ne rassuroient pas les peuples épouvantés de l'arrivée de Bélisaire.

Ce général de Justinien empereur grec, conquit l'Italie, prit Vitigès roi des Goths, et l'envoya prisonnier à Constantinople ; mais les intrigues de l'impératrice Théodora, rendirent imparfaite cette conquête importante. Bélisaire étant rappelé, les Goths reprirent des forces, élurent trois nouveaux rois, et prirent même la ville de Rome. Mais l'eunuque Narsès, général de Justin second, vainquit Téïas dernier roi et dernière espérance de cette nation, et soumit l'Italie entière.

Le lecteur voit aisément combien ces vicissitudes nuisoient aux peuples, combien l'agriculture en étoit inquiétée, l'industrie troublée, le commerce interrompu ; et combien étoient à plaindre ces provinces, les plus belles, peut-être, de toute l'Europe. Une conquête fait peu de mal, en comparaison de ces conquêtes dis-

putées avec un acharnement réciproque ; la première ravit le tout, sans le déchirer ; les secondes mettent tout en lambeaux, et font durer la désolation et le ravage.

C'est pour cette raison que le royaume de France souffrit beaucoup moins que l'Italie. La domination de Clovis fut partagée à ses quatre fils ; mais la même monarchie subsista, les peuples de la Gaule changèrent de nom, et n'en furent pas plus mal que sous les Romains. Les héritiers de Clovis, le furent aussi de sa valeur ; ils conquirent la Turinge, les trois Bourgognes et la Gascogne, mais leurs guerres ne furent point funestes à l'intérieur de la France. Les Français commerçoient librement entre eux, dans la vaste étendue de leurs provinces ; ils trafiquoient avec l'Espagne, avec les peuples d'outre-mer, tels que les

Africains, les Sardes, les Corses, qui abordoient à Marseille et dans les autres ports des provinces du Midi. Les quatre beaux fleuves qui arrosent cette belle contrée, étoient autant de grands canaux qui portoient et répandoient çà et là les denrées réciproquement superflues, les fruits de la terre, et les ouvrages de l'art, tel qu'il étoit alors.

On imagine aisément que les Français commerçoient aussi avec l'Italie, soit dans le temps que cette province obéissoit aux Goths, et aux empereurs de Constantinople, soit après que les Lombards l'eurent conquise. Cet évènement qui suivit de près le rappel de Narsès, fit certainement repentir Justin second de cette démarche imprudente; mais le mal étoit fait. Alboin roi des Lombards, peuple septentrional, déja établi en Bavière, entra par le Tyrol dans l'I-

talie, et répandit comme un torrent, son armée dans la vallée du Pô ; il prit toutes les villes par la force des armes, ou par la terreur qu'il inspiroit, et fonda un nouveau royaume barbare, qui s'étendoit de Turin, jusqu'à Bénévent. Cette monarchie dura deux cents ans entiers, pendant lesquels elle éteignit l'exarchat de Ravenne, et donna aux papes des loix souvent insuportables. Nous verrons comment les successeurs de St. Pierre furent vengés par les Français.

On ne sait rien de particulier du commerce d'Italie sous les rois Lombards. On conjecture seulement qu'à raison des guerres avec les Grecs, il fut restraint et troublé, et l'on ne voit point que la soie, apportée sous Justinien, de Constantinople en Occident, soit nommée parmi les marchandises connues.

Mais un homme étoit né en Ara-

bie, qui devoit changer la face d'une grande partie du monde. Mahomet, ce faux prophête, qui sut tirer parti des vices mêmes de son tempérament, Mahomet s'étoit élevé du sein de la pauvreté, à la domination de l'Arabie entière. Après avoir subjugué les esprits par le délire de son imagination, et par la force, il menaçoit l'Empire Grec, quand il mourut. Mais ses erreurs étoient si fort enracinées, et ses successeurs se trouvèrent si habiles, qu'Abubècre conquit la Syrie, et Omar la Perse et l'Égypte. Constantinople en trembla, et le christianisme cessa d'être dominant par-tout où marchèrent ces enthousiastes. La voie du commerce fut donc coupée entre l'Asie mineure et l'Egypte, entre la capitale de l'Empire et l'Egypte; parce que l'intolérance politique formoit le caractère des Arabes. Toute com-

munication, entre les sujets des deux dominations, fut défendue par les Califes ; les peuples conquis étoient redoutés de leurs conquérans qui les opprimoient ; et la crainte d'une rébellion excitoit les mahométans, à concentrer leurs nouveaux sujets dans les limites de leur nouvel Empire.

On ne peut évaluer le dommage qu'une si grande révolution apporta au commerce, parce qu'avant qu'on eût rendu la liberté de vendre et d'acheter au dehors, ni l'Occident ni l'Asie mineure ni l'Archipel, ne purent échanger leurs marchandises avec la plus grande partie de l'Orient. Et quand on eut rendu aux Syriens et aux Egyptiens le droit de disposer à leur gré de leurs denrées, les chemins du commerce se trouvèrent si changés, que, pendant long-temps, les échanges ne furent ni sûrs ni avantageux.

Par la raison des contraires, la Perse dut échanger plus facilement ses marchandises avec la Syrie, sous les mêmes maîtres. Bientôt après, les Califes établirent leur siége à Bagdad. Alors cette ville située sur le Tigre, non loin de l'Euphrate, dans les campagnes les plus fertiles du monde, attira toutes les marchandises de l'extrémité de l'Asie, par le moyen de ces deux grands fleuves, et de leur embouchure dans le Golfe Persique. Ainsi, l'or, les épiceries, les diamans, les magnifiques toiles de coton, les étoffes de soie précieuses par leur finesse et par leurs couleurs, abondoient à Bagdad. Nous n'avons de ces temps-là, aucune connoissance du commerce du Tonquin, de la Cochinchine, de la Chine et du Japon. Mais on doit présumer qu'ils venoient tous dans l'Inde, puisqu'ils ne pouvoient avoir d'ailleurs les épi-

ceries, ni vendre ailleurs leur porcelaine et leur thé. Par la même raison, on peut conjecturer que certaines marchandises de ces quatre royaumes, venoient par l'Inde jusqu'à Bagdad.

Dans la Méditerranée, les liaisons de l'Espagne avec l'Afrique donnèrent lieu à de nouvelles relations de commerce. Nous avons vu que l'Egypte avoit été conquise par les Califes successeurs de Mahomet; de proche en proche, ils s'étendirent sur toute la côte d'Afrique, aujourd'hui appelée Barbarie; et de la Barbarie, ils abordèrent en Espagne. Une seule victoire sur Rodrigue dernier roi des Visigoths, les rendit maîtres de cette vaste presqu'île. C'étoit ce même peuple appelé Sarrasin par nos historiens; mais nous appelons Mores, ceux qui passèrent en Espagne. Tout le monde sait que les

restes des Chrétiens Goths, qui ne voulurent pas se soumettre, cherchèrent et trouvèrent un asyle dans le nord de l'Espagne, où ils élurent roi Pelage, prince du sang royal, et donnèrent commencement à la principauté des Asturies, et au royaume de Léon. On voit, par l'histoire d'Espagne, que les Mahométans et leur religion dominèrent près de huit siècles dans cette grande étendue de pays, et que leurs princes la divisèrent entre eux, en plusieurs Royaumes, d'où sont venus tant de titres au roi d'Espagne.

Cette conquête des Mores occasiona l'interruption presque totale de la communication entre la France et l'Espagne; et quoique les habitans catholiques de la Catalogne et de l'Arragon, souhaitassent de trafiquer avec les Français, pour leur avantage réciproque, un tel commerce

ne leur étoit pas permis, à cause de la jalousie et des soupçons de la nation dominante. Les peuples du milieu de l'Europe étoient donc réduits à trafiquer entre eux, et avec les Hongrois, les Polonois et les Grecs de Constantinople.

Néanmoins, comme la Mer Noire étoit entièrement libre, parce qu'elle appartenoit presque toute à l'Empire Grec, le commerce se ranima sur ces mêmes côtes, où, du tems de Mitridate, il avoit été si florissant. L'activité de l'Asie mineure se tourna de ce côté-là, à proportion qu'elle se trouvoit gênée au midi, et les villes de Sinope, de Trébisonde, etc., devinrent des ports très-fréquentés. Les Arméniens, qui furent toujours habiles dans le commerce, donnoient la main à toutes ces villes, tandis qu'eux-mêmes s'étendoient vers la Mer Caspienne, et attiroient les four-

rures de la Russie, et les productions du pays de Samarcande. Le nord de la Mer Noire fut animé du même esprit d'industrie; et dans ce même royaume de Tauride, ou petite Tartarie, d'où étoient sorties tant de hordes barbares, on fonda la ville de Théodosie, colonie grecque, qui, sous le gouvernement des Génois, s'appela Caffa, et qui vient de reprendre son premier nom. Ainsi Constantinople étoit pourvue des marchandises du Nord et de l'Orient. Tel fut l'état du commerce jusques vers l'an 800.

CHAPITRE V.

Du Rétablissement de l'Empire d'Occident, jusqu'à la première croisade ; espace d'environ trois cents ans.

Mes lecteurs intelligens auront, sans doute, fait plusieurs réflexions sur tant de changemens arrivés dans les Empires. Ils auront plus d'une fois joint des gémissemens aux réflexions, en trouvant, dans le cours de tant de siècles, une infinité de guerres, et de si courts espaces de repos pour les peuples et pour les rois. En effet, il n'y a point de spectacle plus affligeant, pour un cœur sensible, que celui que nous présente

l'histoire. Mais comme les gens sages savent tirer avantage même de leurs maux, un habile homme trouve, jusques dans les malheurs du genre humain, un fond de réflexions très-utiles. Aussi rien n'enseigne-t-il mieux que l'histoire, les moyens d'éviter les évènemens fâcheux, et de parvenir avec plus de facilité, au but que l'on se propose. Certainement les fautes des ancêtres seroient d'excellentes leçons pour les enfans, si les enfans savoient en profiter; parce que les mêmes circonstances se retrouvant, à-peu-près, tous les jours, les gens précautionnés et instruits par l'histoire, savent régler leurs actions sur le succès des actions rapportées par les historiens.

A cette réflexion générale, s'en joint une autre qui regarde particulièrement le commerce, et qui lui fait le plus grand honneur. C'est que,

parmi tant de maux, de guerres, de séditions; au milieu de la rage des peuples barbares, et de l'ambition raisonnée des nations policées; enfin par le concours de tant de vices et des suites qui les accompagnent, le genre humain auroit dû périr mille fois, ou être tellement diminué, qu'une population de quelques milliers d'hommes, dans un coin du monde, devroit être regardée comme un prodige.

Et pourtant, combien trouve-t-on encore de royaumes puissans, de républiques peuplées et florissantes, de cités opulentes, grandes et bien bâties? L'industrie et le commerce qui animent l'agriculture et les arts, bien loin d'être étouffés par tant de désastres, se répandent, avec plus d'avantage, de jour en jour, et pourvoyant avec succès à toutes les commodités de la vie humaine, rendent

moins infortunés les courts momens de notre existence. Un tel prodige, il faut le répéter, est dû à l'industrie et au commerce, parce que sans le commerce, l'agriculture qui nourrit les nations, tomberoit dans la langueur. Ces princes sont par conséquent les bienfaiteurs du genre humain, qui favorisent le commerce, d'où nait le meilleur état des peuples, et le remède à tant de maux.

Parmi ces princes, on doit certainement compter le roi de France, Charles premier, vulgairement nommé Charlemagne. Ce monarque étoit déjà souverain d'un grand royaume, quand les différens survenus entre les Papes et les Rois Lombards, lui fournirent la belle occasion de passer les Alpes : Pépin, son père, lui avoit ouvert cette route. Charles plus grand que Pépin, en sut encore mieux profiter. Il descendit en Italie, vengea les

Papes, vainquit Didier roi des Lombards, mit fin à ce royaume, et soumit l'Italie jusqu'à Bénévent. Maître de l'Espagne jusqu'à l'Èbre, de la France entière, de l'Allemagne jusqu'à la Hongrie et jusqu'à l'Elbe, il fut couronné à Rome par le pape Léon III, nouvel Empereur d'un nouvel Empire, qu'on appela l'Empire Romain, mais qui, véritablement, étoit l'Empire Français. A ce prince, grand en tout genre, les Papes dûrent plusieurs provinces d'Italie; et les peuples reçurent le bienfait inestimable de la paix pendant trente ans.

Le vainqueur des Saxons, des Bavarois, des Lombards et des Sarasins, sembla n'avoir remporté tant de victoires, que pour rendre les peuples heureux. Il favorisa le commerce; les lettres, les arts et les sciences lui dûrent tout l'éclat

qu'elles pouvoient avoir dans ce temps-là, où l'esprit humain étoit enseveli dans d'épaisses ténèbres. Parmi les grands desseins de Charles pour l'augmentation du commerce, on remarque la résolution qu'il avoit prise de faire construire différens canaux. L'un devoit unir le Danube et le Rhin par le moyen des rivières qui s'y jettent ; l'autre devoit faire communiquer l'Elbe et le Mein ; et le troisième devoit joindre la Loire et la Seine : ce dernier a été construit dans la suite. C'est le canal de Briare.

En cet Empereur, dit Montesquieu, le prince étoit grand, l'homme l'étoit davantage. En effet, tout ce que Charles avoit de plus grand, appartenoit à sa personne ; tout ce qu'il faisoit de grand, venoit de Charles plutôt que de l'Empereur ; il s'opposoit lui seul, par ses loix, par ses

établissemens, par son génie, à la barbarie de son siècle. Aussi, ne fut-il pas plutôt mort, que l'ignorance reprit des forces ; la perte d'un seul homme fut une grande perte pour le genre humain.

Du vivant de Charles, la Grande-Bretagne, sous le roi Egbert qui étoit son ami, faisoit avec la Flandre, qui étoit toute française, le même commerce dont les Anglais sont encore aujourd'hui si jaloux, et qu'ils ont continué sous les comtes de Flandre, sous les ducs de Bourgogne, sous les Rois d'Espagne et sous les Empereurs. La plus grande partie de l'Allemagne, étant française, commerçoit avec la France jusqu'aux Pyrénées, et avec l'Italie, jusqu'à Bénévent ; et recevoit avec liberté et facilité, les marchandises de Naples, de Rome, de Ravenne, de Milan, de Gènes et de l'Adriatique.

Mais cet heureux état des choses ne fut pas durable. Louis le Débonnaire, fils de Charles, succéda à sa domination; mais non à sa puissance, parce que la plus grande puissance de Charles étoit dans sa tête. Les Sarrasins commencèrent à infester les côtes méridionales; ils interrompirent la navigation et le commerce de l'Occident et du Levant; avec l'Afrique et l'Espagne, ils inquiétoient facilement la France et l'Italie, dont le souverain avoit bien de la peine à calmer les mouvemens intérieurs.

On sait que trois fils de Louis se révoltèrent contre leur Père; que cet infortuné monarque fut déposé et renfermé dans un cloître; et que, l'autorité du père, même rétabli sur son trône, ne fut jamais aussi grande ni aussi entière qu'avant la révolte des enfans.

L'Espagne plus heureuse, trafiquoit avec elle-même et avec l'Afrique. Alors furent bâties ces grandes villes de Tolède, de Séville et de Grenade ; alors s'élevèrent ces belles mosquées, qui sont aujourd'hui les plus belles églises d'Espagne. Les arts florissoient sous les rois Mores ; l'arithmétique et les autres parties des mathématiques y avoient été portées par les Arabes ; la médecine y jouissoit de la plus grande faveur, et l'Université de Montpellier fut fondée par les disciples d'Averroës. Les vins d'Alicante, de Xérès, de Malaga, de Sétuval, étoient échangés contre les dattes, les bleds, et le coton d'Afrique et de Syrie ; les grenades, les oranges et les citrons furent apportés en Espagne, avec les arbres qui les portent ; l'huile de l'Andalousie alloit dans les parties septentrionales de l'Espagne, et peut-

être, par les ports de la Galice, jusques dans le nord de l'Europe.

Le royaume de Léon commençoit à s'étendre, royaume chrétien comme celui de Navarre, dont les premiers rois sont à-peu-près du temps dont nous parlons. Les Asturies et la Biscaye pouvoient donc avoir une communication libre avec la côte de Gascogne, avec le royaume de Léon, et avec la France, par la Navarre et par la mer; mais cette mer avoit aussi des pirates, comme elle avoit des navigateurs commerçans. Des Danois, que nous avons appelés Normans, c'est-à-dire, hommes du Nord, infestoient tout l'Océan occidental; ils conquirent même l'Angleterre, et forcèrent le Roi de France, Charles III, à leur céder la belle province de Neustrie, qui fut appelée Normandie, du nom de ses nouveaux maîtres.

L'intérieur de l'Europe souffroit de grands maux. Les deux branches de la maison Carlienne se disputoient presque toutes les provinces de l'Empire ; aucune succession n'étoit ouverte sans guerre et sans dévastation ; aucune paix ne donnoit du repos au peuple, parce que les traités de paix étoient anéantis par l'ambition des rois, et par les séditions de ceux qui prétendoient le devenir. Le titre d'Empereur s'achetoit par des complaisances excessives envers les Papes, et par la foiblesse envers des sujets trop puissans. Tel fut vers l'an 900, l'état de l'Empire Français, qu'à raison de la jeunesse ou de la foiblesse des rois, et de la licence des premiers feudataires, la succession héréditaire fut changée en élection ; et qu'en France une maison s'éleva au niveau de la maison régnante.

Cette révolution ne pouvoit arriver sans une guerre civile ; aussi le désordre fut-il bientôt à son comble. Quelle devoit donc être en ce temps-là, la condition du peuple ? Quelle liberté pour le commerce ? Quelle sûreté dans les contrats ? Quelle facilité pour les échanges ? Dans un tems où toute petite province avoit un maître nouveau et différent, dans un temps où tout seigneur jaloux, armé, séditieux, donnoit toute licence aux gens armés, et ne laissoit aucune liberté aux possesseurs ?

Le siècle de *fer* commençoit alors; ce siècle où les arts, les sciences et toute connoissance utile, qui avoient repris un peu de vie sous Charlemagne, furent entièrement éteints. Les rois d'Allemagne, de nation allemande, avoient succédé aux Rois Français; les enfans de Robert-le-Fort occupoient en France le trône

des princes Carliens ; mais ni la France ni l'Allemagne ni l'Italie, n'étoient tranquilles. Leur repos devoit être la suite d'une longue paix ; mais comment espérer une paix durable, au milieu de tant de troubles? L'ambition aveugle des rois foibles, et des feudataires trop puissans, allumoit chaque jour de nouvelles guerres, qui ne décidoient rien. Aucun Empereur n'exerçoit son autorité ; aucun Roi ne régnoit véritablement dans l'Europe entière, quoique plusieurs régions y portassent le nom de Royaume. Peut-être que les rois Mores d'Espagne étoient plus maîtres chez eux, parce qu'ils ne connoissoient pas le régime féodal ; mais les royaumes de Navarre et de Léon contenoient plusieurs sujets trop grands, dont la grandeur finit par devenir un titre de dignité, sous le nom de *Grandesse*, comme nous le voyons encore aujourd'hui.

Les rois de France n'étoient alors véritablement maîtres que de quatre provinces ; le reste de ce grand royaume obéissoit aux princes feudataires, dont les plus puissans s'appeloient *Pairs*, qui devoient l'hommage au Roi, comme les autres feudataires, mais qui n'en étoient pas moins souverains chez eux. Il s'en suit de-là, que sous un nom unique, la France étoit en effet divisée en plusieurs souverainetés, qui embarrassoient le commerce, par des douanes sans nombre, des gabelles et des péages. Nous avons vu encore les restes de ces embarras.

Il n'y avoit pas moins de difficultés opposées à la liberté du commerce, en Allemagne, où cette multiplicité de souverains existe encore. En Italie, outre les ducs de Frioul et de Bénévent, qui obtinrent le titre d'Empereur, il y avoit tant de petits princes, et de villes appelées libres,

que l'on ne pouvoit faire trois lieues sans changer de souverain. Les Papes retenoient ce qu'ils avoient reçu de la libéralité des Empereurs Carliens; mais bien souvent, les princes allemands qui descendoient en Italie avec le nom d'Empereur, se saisissoient du patrimoine de St.-Pierre, comme de tout autre patrimoine.

Il est vrai qu'à l'exception des trois Othons, aucun des Empereurs Allemands, n'a eu d'autre avantage que celui d'être couronné par le Pape, pour s'en retourner en hâte dans ses États. Ainsi les changements furent plus fréquens et plus à charge que jamais; sans que les victoires aient donné aucun soulagement aux peuples, qui auroient au moins joui de quelques momens de tranquillité, s'ils avoient été entièrement conquis. Quelques Papes furent déposés par les Empereurs; quelques Empereurs

descendirent du trône excommuniés ou vaincus ; aucun ordre ne naissoit du désordre, quoique ce soit là, assez souvent, la fin des discordes civiles.

Tout lecteur devinera quel devoit être l'état du commerce dans toutes ces régions ; combien d'empêchemens sur les chemins, combien de précautions à prendre, de défiances à surmonter, combien de vexations, sous prétexte de sûreté, combien d'embûches et de dangers de la part des voleurs ; sans parler de l'incertitude des loix, dont le changement étoit aussi fréquent que celui des souverainetés. Tout nuisoit donc aux négocians sur terre, et quoique la Méditerranée fût alors assez tranquille, le gain des villes maritimes étoit très-limité, parce qu'elles ne pouvoient vendre dans l'intérieur des terres, les denrées qu'elles pou-

voient recevoir par mer. Eh! qu'importeroit, en effet, à Londres ou à Marseille, d'avoir des ports ouverts à toutes les nations, si elles n'avoient derrière elles des pays contigus, en état d'acheter et de consumer les marchandises qu'elles reçoivent de l'étranger? Les belles plages de la France et de l'Italie tomboient donc insensiblement dans un état de langueur; et quoique celles d'Espagne et d'Afrique, possédées par les Mores, éprouvassent une plus grande activité, cependant leur commerce étant borné à leur continent, ressentoit le contre-coup de la confusion où leurs voisins se trouvoient plongés.

CHAPITRE VI.

Depuis la première Croisade, jusqu'à la découverte du nouveau Monde; espace d'environ 400 ans.

Dans ces circonstances, la ville de Jérusalem fut prise par les Corasmins, peuple de Perse. Plusieurs peuples barbares s'étoient déjà, plus d'une fois, emparés de cette sainte cité, mais leur conquête n'avoit occasionné aucun mouvement en Europe. Un hermite, appelé Pierre, tourna cette fois vers l'Asie, les yeux, les esprits et le courage de tous les princes chrétiens. Il parcourut, en prêchant, la plus grande

partie de l'Europe ; il peignoit vivement la cruauté des Corasmins, et les souffrances des chrétiens de la Palestine, habitans ou pélerins. Cet hermite donna une secousse violente à toute l'Europe. Les princes devinrent comme indifférens à leurs propres intérêts, en comparaison de la part qu'ils prirent aux malheurs de Jérusalem. Urbain II, souverain pontife, chassé de son siège par les troubles de l'Italie, et qui se trouvoit en France, tint un concile à Clermont, et y prêcha pour exciter les guerriers à se porter en Palestine, à dessein d'y venger les injures faites au sépulcre de Jésus-Christ. Tandis que les autres peuples faisoient des réflexions sur ce projet, les Français l'exécutèrent. Philippe, roi de France, n'y prit point de part, soit parce qu'il étoit excommunié, soit par une raison de politique su-

périeure à son siècle. Mais, ses premiers feudataires, et même son frère Hugues, mirent sur leurs épaules une croix rouge, qui étoit le signe et comme l'étendart de l'expédition; d'où elle fut appelée *croisade*, et les guerriers, *croisés*.

L'enthousiasme se répandit comme un torrent; on vendoit la seigneurie des villes et les fiefs les plus précieux, pour payer des soldats, pour acheter des chevaux et des armes. Plusieurs armées sortirent de France; soixante mille guerriers traversèrent l'Allemagne, la Hongrie, la Thrace; mais un grand nombre d'entr'eux se détruisit de lui-même, à raison du désordre qui régnoit parmi eux, ou fut détruit par les habitans des pays qu'ils traversèrent. Une seule armée commandée par le comte de Toulouse, par le duc de Normandie, et par Godefroi de Bouillon, parvint

jusqu'en Asie, prit Nicée, Antioche, Edesse; défit plusieurs fois les Mahométans, et enfin s'empara de Jérusalem après un siège opiniâtre, aussi ruineux pour les vainqueurs que pour les vaincus.

Ainsi furent jettés les fondemens d'un nouveau royaume, du foible et petit royaume de Jérusalem, dont Godefroi de Bouillon fut le premier roi, l'an 1099. Les princes couverts de gloire, mais fatigués, retournèrent dans leurs provinces, laissant au nouveau roi une armée si médiocre, qu'elle suffisoit à peine pour provoquer l'ennemi, et non pour l'éloigner. Cependant Godefroi régna avec beaucoup de gloire, et Baudoin son successeur, se montra presqu'égal à son frère; mais les infidèles étoient si voisins et si nombreux, que le royaume de Jérusalem perdoit tous les jours de son étendue.

Les princes d'Occident s'occupoient des moyens de remédier à ces maux pressans ; il partoit tantôt mille guerriers, tantôt six cents pélerins armés, et le port d'Acre recevoit tous les jours de nouveaux secours pour l'intérieur du pays. L'indulgence accordée par les Papes incitoit les ames pieuses ; l'amour de la gloire enflammoit les ambitieux, le desir de voir de nouveaux pays amenoit en Palestine les oisifs et les curieux ; enfin l'espérance du gain attiroit les négocians. Car, à l'occasion de la nouvelle conquête, le génie des Vénitiens, des Pisans et des Génois prit un nouvel essor ; les vaisseaux qui transportoient les pélerins n'étoient jamais sans commerçans, ni sans marchandises ; et comme en revenant ils rapportoient les dévots, les guerriers et les curieux, ils ne manquoient pas non

plus d'apporter les marchandises de l'Orient.

Le concours des pélerins armés étoit donc considérable, indépendamment même des grandes expéditions ; mais cinquante ans après la première croisade, comme le danger pour Jérusalem, croissoit tous les jours, il se fit une seconde croisade royale, dont Conrad III, empereur d'Allemagne, et Louis VII, roi de France, furent les chefs. Cette expédition fut très-malheureuse ; les armées qui avoient épuisé l'Allemagne et la France furent détruites sans avoir rien fait ; et les deux souverains revinrent en Occident avec la réputation de pieux pélerins, et de généraux infortunés ou mal-habiles.

Enfin Jérusalem fut prise par Saladin, issu d'une race turque, dont la nation devoit un jour être encore plus funeste à la chrétienté. Au bruit

de cette nouvelle affreuse, Philippe roi de France, et Richard roi d'Angleterre partirent avec une grande armée, le bourdon de pélerin dans une main, et l'épée dans l'autre, pour reconquérir les lieux saints. Ils acquirent très-peu de gloire, et ne purent recouvrer aucune partie du petit royaume, dont pourtant trois rois de l'Europe ont encore le titre.

Telle étoit la situation des affaires entre l'Asie et l'Occident ; les royaumes du Continent donnoient passage aux armées de terre ; mais comme le trajet étoit plus court par mer, on voit bien que la Méditerranée étoit le grand chemin des rois et des armées. La Méditerranée étoit donc fréquentée par les pélerins pacifiques, par les pélerins armés et par les négocians ; mais qui leur fournissoit des vaisseaux ?

L'Espagne méridionale étoit sou-

mise aux Mores mahométans, dont aucun ne pouvoit être ennemi des Sarrasins de l'Asie. Le Languedoc, cette province immense et riche, n'a jamais eu ni bons ports, ni vaisseaux ; car le port d'Aiguemortes, où s'embarqua St.-Louis, n'est connu que par-là dans l'histoire. La Provence avoit encore ses comtes particuliers, comme elle les a eu longtemps encore, et ses côtes ne manquent point de bons ports ; mais Toulon n'étoit, pour ainsi dire, pas encore fait ; et Marseille presque république, ou sujette à un vicomte peu puissant, étoit plus occupée des divisions qui l'affoiblissoient, que de l'entretenement d'un grand nombre de vaisseaux. Les côtes septentrionales d'Espagne fournissoient peu de matelots, parce que la guerre presque continuelle avec les Mores, appeloit les hommes à la milice de terre. L'Aqui-

taine n'avoit aucun port de conséquence que celui de Bordeaux, que son éloignement de la mer rendoit alors peu propre à soutenir une marine, et l'Aunis n'avoit que la Rochelle. Le Poitou n'a sur ses côtes aucun asyle pour les vaisseaux, et quand ces deux grandes provinces appartinrent à l'Angleterre, leur état maritime ne changea pas sitôt. Des ducs particuliers étoient souverains de la Bretagne, grands seigneurs, sans doute, mais princes médiocrement puissans, à qui les bois manquoient pour la construction des grands vaisseaux. Enfin la Normandie, quoique devenue possession française, étoit tellement gênée par le voisinage des Anglais, qu'elle ne pouvoit rien entreprendre sur mer, avec quelque succès. En effet, les Anglais, à raison de leur situation qui leur rendoit la navigation né-

cessaire, avoient dès-lors une marine assez puissante pour le temps, et qui se fortifioit tous les jours. On ne parloit alors en Europe, ni de l'Ecosse, ni d'aucun royaume du Nord; et à peine y connoissoit-on leur existence.

Il nous reste à dire qu'elle étoit l'état des deux côtes d'Italie, baignées par la Mer de Toscane et par la Mer Adriatique, et c'est là que nous trouverons de nombreux vaisseaux, et le commerce florissant. Gènes et Pise avoient une puissante marine; Venise ne leur cédoit en rien; tantôt alliée de ces deux villes, tantôt liée avec l'une et ennemie de l'autre; toutes trois rivales pour le commerce, toutes trois utiles à la chrétienté, et même nécessaires aux rois et aux pélerins. Les croisades furent, pour ces trois républiques, l'occasion d'un profit immense, et d'un agrandissement considérable;

mais les politiques ne conviennent pas tous de l'utilité générale des croisades, pour la chrétienté.

Selon quelques-uns, rien ne fut plus nuisible à l'Europe chrétienne, que ces expéditions lointaines. Les hommes victimes de la guerre ou des maladies; l'argent sorti des royaumes d'Occident ; la puissance des nations affoiblie ; voilà, disent ces écrivains, les funestes et indisputables effets des guerres d'outre-mer ; quoi qu'il n'y avoit aucune justice à faire la guerre à des nations éloignées, dont les intérêts n'étant point en opposition avec les nôtres, ne devoient nous fournir aucun sujet raisonnable de les traiter en ennemis.

D'autres auteurs ne pensent pas si défavorablement des expéditions contre l'Asie Mahométane. Et pour commencer par la justice, ils croyent que la conquête de cette partie de

la chrétienté devoit être vengée par les chrétiens d'Occident, puisque les chrétiens d'Orient n'y suffisoient pas; que la religion et la politique exigeoient le renvoi des Mahométans dans leur ancienne demeure, et que le renversement de l'Empire de Constantinople ne prouve que trop cette vérité. Quant aux effets des croisades, en convenant qu'elles ont coûté à l'Europe des hommes et de l'argent, et qu'elles nous ont communiqué des maladies, dont l'une nous afflige encore; néanmoins il est certain que les croisades ont diminué les inconvéniens du régime féodal, en augmentant le pouvoir des Rois et la force des Communes, et que d'ailleurs elles ont donné un accroissement et une vivacité incroyable au commerce, dans les trois parties du monde alors connu.

En effet, le mouvement imprimé

à tous les esprits, dans la Méditerranée, enfanta des prodiges dans la navigation. Ce que ne pouvoient ou ne vouloient pas faire les plus grands rois ; ce qui n'étoit ni exécuté, ni même imaginé par les plus grands ministres de France et d'Angleterre, ce qui n'avoit d'exemple que chez les Grecs, dans les plus beaux temps de la Grèce, fut entrepris et conduit avec une grande habileté par les villes de Gènes, Pise, Venise et Ancône, dans un siècle encore à demi barbare. Ces industrieuses républiques eurent l'honneur et le profit de la plus grande communication qui eût existé dans ces mers, depuis Athènes, Tyr et Carthage ; elles établirent et soutinrent le plus grand trafic entre les Indes, l'Egypte et l'Europe entière ; et quoique très-peu puissantes sur terre, elles s'élevèrent au plus haut degré de puis-

sance sur l'autreé lément, et acquirent par leur commerce et par leurs forces maritimes, une considération incroyable.

Les Vénitiens trouvoient des bois de construction dans la Dalmatie; Pise dans la Corse, qui lui appartenoit alors, et Gènes dans ses montagnes; mais il y en avoit pour tous dans l'Apennin. La situation de l'Italie servoit prodigieusement à ce commerce, puisque l'Italie touchoit à la Grèce et à la France, qu'elle étoit au milieu de la Méditerranée, à portée de l'Afrique au midi, et de l'Allemagne du côté du nord.

Ces républiques devenoient ainsi le centre du commerce et de toute communication entre les habitans de l'Europe, du Nord de l'Afrique et de l'Asie Occidentale. Les épiceries, les aromates, l'or, les drogues médicinales, les perles, les pierres pré-

cieuses se vendoient plus chers en Europe à cause de leur rareté ; c'est pourquoi elles y étoient attirées du fond de l'Inde, et venoient par les caravannes. L'intérêt réciproque d'un gain considérable surmontoit jusqu'à l'inimitié des guerres ; et, lors même que la communication légale étoit interdite, elle s'entretenoit cependant par le moyen de la contrebande, et des vaisseaux interlopes.

Des flottes nombreuses se formèrent des vaisseaux construits pour le commerce. Les Rois croisés, excepté celui d'Angleterre, alloient à la Terre-Sainte sur les galères, ou vaisseaux de Pise et de Gènes ; ils en revenoient sur les vaisseaux de Venise ou d'Ancône, selon que ces vaisseaux se trouvoient à portée des côtes de Syrie, de France ou d'Espagne. Les soies de Constantinople et de la Morée ; les belles broderies

de la Grèce, et les beaux tapis de Perse, devinrent plus communs en Occident qu'ils ne l'avoient jamais été. Par-là étoient venus en Europe, certains diamans de la plus grande beauté, tel que le fameux diamant de Charles le Hardi, duc de Bourgogne, certainement bien connu avant que les Portugais eussent pénétré jusqu'aux Indes.

Pendant que le commerce florissoit ainsi dans la Méditerranée, depuis les croisades, régnoit dans la grande Tartarie un des plus fameux conquérans; Gengiskan, qui s'assujettit presque toute l'Asie. Ses victoires ne faisant qu'un Empire de plusieurs Empires, facilitèrent la communication entre la Perse et la Chine, entre le Thibet et le royaume de Siam. Ainsi se rapprochoient plus que jamais le midi et le nord de cette grande partie du monde. Le com-

merce entre la Perse et l'Arabie, entre la Syrie et l'Egypte, se continuoit aussi par les caravannes, ou par mer; de sorte que les Pisans et les Vénitiens ayant par-là une connoissance un peu plus assurée du milieu de l'Asie, les Papes et Saint-Louis, Roi de France, résolurent d'envoyer en Tartarie des missionnaires zélés, pour y prêcher la foi de Jésus-Christ.

Nous avons encore les relations de Frère Guillaume de Rubruquis, et de Frère Jean de Plancarpin, tous deux religieux de St.-François, qui parlent d'un prince puissant dont les mœurs étrangères furent pour eux un sujet de surprise, mais qui les reçut avec bonté. Nous retrouvons la description qu'Hérodote nous a laissée des Scythes et des Massagètes; nous la retrouvons, dis-je, dans la narration des deux religieux, dont

l'ambassade fut d'ailleurs de peu d'utilité à la religion et à la politique. Les chrétiens d'Occident souhaitoient de faire avec le prêtre Jean (c'est ainsi qu'ils appeloient l'Empereur Tartare), une ligue offensive et défensive, afin que ce prince attaquât du côté de la Mer Caspienne, les Rois Mahométans qui avoient pris Jérusalem. Ils espéroient aussi que ces peuples se convertiroient; mais la rudesse des mœurs de ces nations et la différence des langues, opposèrent à ce projet des obstacles invincibles.

Pour n'avoir pas réussi de ce côté-là, l'Europe n'en voyoit pas moins florir le commerce chez elle, et même on trouva dans ce temps-là, un nouveau moyen d'échange et de trafic. Un grand cri s'étoit élevé en Europe contre tous les Juifs; ce peuple étoit accusé de grands crimes,

comme d'avoir empoisonné les puits. Coupables ou calomniés, ils furent chassés par les souverains ; et l'on a raison de croire que leurs grandes richesses furent leur plus grand crime. Etant donc sortis des royaumes en grande hâte, sans avoir pu emporter qu'une partie de leurs richesses, ils imaginèrent de donner à des papiers de crédit la valeur de la monnaie ; ils inventèrent ainsi les lettres de change, et cet échange fondé sur la bonne foi et sur la réputation des négocians, eut le succès que nous voyons aujourd'hui. Les Juifs furent depuis rappelés dans certains pays ; ils ont été souvent chassés et souvent rappelés, selon la volonté des princes ou la prévention; mais leur invention s'est perpétuée parce qu'elle est utile.

On peut joindre à l'avantage qui en résulta pour le commerce, celui

qui fut produit tout-à-coup par un changement dans les esprits, vers la fin du treizième siècle. Le genre humain sembla faire un effort pour sortir de sa léthargie ; un rayon de lumière perça les ténèbres ; les études commencèrent à se renouveler ; plus de communication parmi les hommes aiguisa les esprits, et les disposa aux changemens encore plus grands que nous verrons dans la suite. Le voyage des deux Franciscains en Tartarie, servit beaucoup à ce reveil de l'esprit humain, parce que les voyages donnent de la curiosité, la satisfont et l'entretiennent. Or, rien ne conduit plus sûrement à la science, que la curiosité. L'Europe eut donc alors quelques notions des coutumes des peuples du milieu de l'Asie ; elle commença à tirer quelques marchandises de leur pays, et sur-tout l'excellente rhubarbe ; elle

soupçonna que l'on pouvoit aller par-là, jusqu'à la Mer Orientale de l'Asie; et de fait, un vénitien appelé Marc-Paul, entreprit ce long et périlleux voyage, et le premier de tous les Européens arriva par terre jusqu'à la Chine.

Une nouvelle preuve du réveil de l'esprit humain, fut l'invention de la boussole, dans le temps dont nous parlons, c'est-à-dire, vers l'an 1300. On croit que Flavio-Gioia d'Amalphi, dans le royaume de Naples, a découvert le premier, la propriété attachée à l'aiguille aimantée, de se tourner vers le Nord. Gioia voulut attacher une fleur de lys à son aiguille ainsi mise en équilibre, pour faire honneur aux princes de la maison de France, qui régnoient à Naples de son temps. Au reste, l'antiquité connoissoit bien la propriété qu'a l'aimant d'attirer, mais

nous ne voyons point qu'elle ait seulement soupçonné la vertu qui nous rend aujourd'hui l'aimant si précieux et si nécessaire ; et dans le tems même de Gioia, on s'en servit peu. Il sembloit alors qu'il n'y eut sur le Globe d'autre mer que la Méditerranée ; les esprits ne s'étoient pas encore étendus au-delà de ce grand Golfe ; et ce que l'on connoissoit de l'Océan n'allant guère au-delà des côtes, on voyoit presque toujours la terre, si on cessoit d'y toucher ; et on avoit peu besoin d'un moyen de faire des voyages lointains dont on n'avoit pas même la première idée. Il y a toute apparence que la première épreuve se fit pourtant dans la Méditerranée, qui, vis-à-vis Gènes et Marseille, ne laisse pas d'avoir quelque largeur ; et ce premier essai de la boussole, eut les plus grandes suites.

En attendant qu'elles eussent lieu dans leur plus grande étendue, on conçoit que la navigation en devint plus sûre et plus prompte ; que le commerce en devint plus facile, et le danger d'être jetté sur la côte, bien moins menaçant. On se débarrassa de l'obscurité des brouillards ; on continua la nuit la navigation commencée le jour, sans craindre que l'étoile du nord fût cachée par les nuages. Quelques grands génies entrevirent peut-être les grandes découvertes que la boussole occasionneroit ; mais le moment n'en étoit pas venu, et les Génois n'avoient point encore vu naître celui qui devoit trouver un nouveau monde.

Ils ne pensoient alors qu'à propager leur commerce avec l'Asie et le Nord de l'Europe ; et ils y réussissoient. Ils prirent la ville de Théo-

dosia ou Caffa, dans la petite Tartarie, et dont nous avons déjà fait mention. De-là ils s'étendoient sur toute la Mer Noire vers l'embouchure du Danube; leurs vaisseaux entroient dans le Boristène, dans le Phase, et les faisoient communiquer avec les Tartares, les Polonais, les Circassiens; enfin rien n'étoit si facile pour eux, que de faire un grand commerce avec Sinope et Trébisonde.

Les Vénitiens et les Pisans rivaux des Gènois, et rivaux entre eux; les Ancônitains, possesseurs d'un port excellent; les Amalphitains fiers d'avoir donné naissance à Flavio-Gioia, commerçoient à l'envi les uns des autres, avec une industrie encouragée par le succès. Mais, peu après, Pise fut saccagée et dépeuplée par les Milanais et par les Florentins qui la subjuguèrent; et Gènes, qui jusqu'à

la fatale journée de Chioggia, disputoit aux Vénitiens l'Empire de la mer, fut alors obligée de mettre un frein à son ambition.

Les royaumes de l'Europe se balançoient les uns les autres de telle manière, que l'Angleterre commençoit à faire ce grand commerce auquel sa situation et son industrie la destinoient; que la France ayant acquis la Provence, ouvroit ses ports à tout le Levant, et envoyoit ses marchandises dans toute la Méditerranée; que l'Espagne, presque toute catholique, florissoit par son commerce intérieur et extérieur, et que les républiques d'Italie, ainsi que celle de Raguse, remplissoient de leurs vaisseaux, tous les ports connus.

Alors Mahomet II, Empereur Ottoman, suivant les traces de ses ancêtres, et même obscurcissant leur gloire, prit la ville de Constanti-

nople, et mit ainsi fin à l'Empire Grec, l'an 1453. A la prise de Constantinople par les Croisés, l'an 1204, les Vénitiens avoient obtenu une partie de la Morée, en vertu d'un pacte fait avec l'empereur Baudoin; et dans le temps de Mahomet II, cette importante possession leur fut conservée. Mais le commerce de Caffa ne fut plus libre aux Génois, et le conquérant mit de si grands impôts sur les marchandises des Vénitiens, qu'indépendamment de la diminution de leurs profits, ils perdirent l'espérance de les soutenir sur un pied médiocre.

Il est vrai qu'après les premières précautions qu'exigeoit leur nouvelle conquête, les sultans, pour favoriser le commerce de leurs sujets, favorisèrent aussi les puissances maritimes de ce temps-là, c'est-à-dire, les républiques d'Italie. Ainsi l'art

de la navigation n'étant point encore perfectionné chez les autres peuples, les Vénitiens et les Génois obtenoient encore beaucoup de préférence.

D'ailleurs, les chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, étoient aussi d'un très-grand secours pour toutes les nations chrétiennes. Ils possédoient alors l'île de Rhodès; leurs galères fortes et bien armées accompagnoient les vaisseaux marchands, et faisoient elles-mêmes le commerce. Mais ce qui augmenta prodigieusement les forces des Vénitiens, fut l'acquisition de l'île de Chypre, qui pouvoit alors être comptée parmi les îles les plus riches du monde. Peu de temps après, Venise acquit aussi l'île de Candie, de sorte qu'elle se vit maîtresse des deux plus grandes îles du Levant.

Cette république surpassoit alors tout royaume de l'Europe en ri-

chesses, en luxe, en commodités de la vie. Devenue nécessaire à toutes les nations chrétiennes et aux Ottomans, par son industrie et par l'abondance où elle étoit des choses les plus précieuses, ses négocians envoyoient par-tout et demandoient de toutes parts, tout genre de marchandise, pour les renvoyer à d'autres peuples. Le nom Vénitien étoit connu et recommandable dans les marchés d'Alep, du Caire et de Bassora, comme dans ceux de Lisbonne, de Cadix et de Marseille. Les Vénitiens jouissoient par-tout d'un crédit sans bornes; mais le terme d'une aussi grande prospérité n'étoit pas bien éloigné.

CHAPITRE VII.

Depuis la découverte du nouveau Monde, jusqu'à la paix de Vervins ; espace de 106 *ans.*

TANDIS que les grandes nations de l'Europe étoient occupées à se faire la guerre, un petit Royaume donna au genre humain, l'exemple de la plus grande habileté et du plus grand courage, et fraya le chemin à la découverte de la moitié du monde.

Henri Infant de Portugal, frère du Roi Alphonse V, joignoit à la noblesse du sang, un génie et des sentimens encore plus nobles. Ses

vues étoient étendues, élevées et profondes; elles embrassoient tout genre possible de gloire, de grandeur et de félicité pour les Portugais, dont la situation lui paroissoit une faveur de la nature, pour le succès des navigations les plus extraordinaires. Il entreprit, comme auroit pu le faire un particulier, d'envoyer à ses dépens des vaisseaux sur les côtes d'Afrique, jusqu'à l'embouchure du Niger, ou Sénégal. Les commandans de cette escadre étant retournés avec un profit inattendu, remplirent Lisbonne de joie, et y furent reçus comme en triomphe.

Le roi Jean II, déterminé par le succès, s'occupa de ce grand objet; et peu de temps après, ses vaisseaux découvrirent les côtes de Guinée, d'Angola et de Loando, y descendirent et firent avec les habitans du pays, des échanges très-avantageux.

Ainsi, au plaisir de voir de nouveaux pays, se joignirent l'espoir et la certitude du gain ; mais d'un gain si considérable, que les Portugais eux-mêmes ne pouvoient en croire leurs yeux. On sent bien que je ne parle pas ici des perroquets, qui furent apportés de cette côte d'Afrique en Europe ; mais je dois avertir que la vue de ces magnifiques oiseaux ne laissa pas de faire aussi quelqu'impression sur l'esprit de quelque portugais. Tous les jeunes gens vouloient prendre parti sur la flotte ; et le gouvernement fut obligé d'en faire le choix.

On ne parloit en Europe que de ces découvertes ; mais tandis que les autres peuples se bornoient à l'admiration, les Portugais, s'étendant un peu plus vers l'occident, découvrirent la belle île de Madère, et s'en emparèrent. Alors l'enthousiasme de

la nation ne connut plus de bornes; tous les efforts du gouvernement, toutes les forces de la nation, tous les trésors nouvellement acquis, concoururent à l'envi, à l'entreprise d'une navigation plus importante. On doubla le Cap de Bonne Espérance malgré les vents, malgré la mer, malgré les tempêtes; et la moitié du tour de l'Afrique étant faite, les plus grandes difficultés, pour le voyage aux Indes, se trouvèrent surmontées. Heureux les Portugais, si dans leurs colonies futures, ils n'avoient pas excédé les limites de la population de leur royaume!

Tandis que ce nouvel événement occupoit plus que jamais tous les esprits, et forçoit l'admiration des Européens les plus insensibles, un génois, appelé Christophe Colomb, ne se contentoit point d'admirer l'Infant Don Henri et Vasco de Gama.

Persuadé, comme beaucoup d'autres, que la terre étoit un globe, mais n'en connoissant point la circonférence, il crut qu'allant toujours à l'occident, il devoit rencontrer les Indes ; et son raisonnement étoit excellent jusques-là. Mais il se flattoit d'aborder aux Indes plutôt qu'il n'étoit possible d'y aborder, vû leur distance ; et en cela il se trompoit. Malgré cette erreur, il lui restoit une vérité incontestable, qui consistoit en ce qu'il devoit nécessairement rencontrer les Indes, pourvu qu'il allât toujours à l'occident, sans changer de route et sans être arrêté par d'autres terres plus voisines de l'Europe.

Convaincu de la justesse de son plan, ce grand homme se porta dans plusieurs cours de l'Europe, et notamment dans celle d'Henri VII, Roi d'Angleterre. Mais aucun prince

ne voulut confier des vaisseaux ni des hommes à la merci d'une mer inconnue, et dont on supposoit confusément que l'étendue n'avoit point de bornes. Enfin Isabelle, reine de Castille, peut-être malgré le roi Ferdinand d'Arragon son époux, donna à ce hardi navigateur, trois petits vaisseaux avec un équipage de gens de bonne volonté, et le titre de gouverneur des pays qu'il auroit découverts.

On sait combien la navigation fut longue et périlleuse, et à quel excès de rage monta la mauvaise humeur des compagnons de Colomb, qui vouloient le jetter à la mer, comme un imposteur, et un charlatan aventurier. Colomb échappa au danger; sa petite escadre aborda à l'île de Guanani, qu'il nomma Saint-Sauveur, parce qu'il y avoit trouvé son salut. Le 12 d'octobre 1492 fut le

jour de son arrivée; jour, peut-être heureux pour l'Europe; mais certainement malheureux pour l'Amérique.

En effet, ce voyage eut les plus grandes conséquences, tant pour les Espagnols que pour les habitans de l'île et du continent voisin; et l'inventeur de la boussole n'a certainement aucun droit à la reconnoissance des Américains. Ces peuples n'ont pas non plus à se louer de l'inventeur de la poudre à canon; il semble que tous les arts de l'Europe aient servi à l'assujétissement de ces vastes pays, où la cruauté et le faux zèle firent bientôt les plus grands ravages.

Colomb n'eut aucune part à ces horreurs. Après être heureusement parvenu à son but, et pris possession de l'île au nom des Rois d'Espagne, il retourna dans ce royaume, où il fut reçu des souverains comme un

homme extraordinaire, à l'entreprise duquel on ne pouvoit rien comparer. Les Rois le firent asseoir et couvrir comme grand d'Espagne, et joignirent à ce titre des terres convenables, devenues le patrimoine de sa postérité.

Il produisit aisément les preuves de ses succès, de l'or, des fruits excellens, des oiseaux du plus riche plumage; le journal de sa navigation, le témoignage de ses compagnons et même des plus mal-intentionnés pour lui; enfin quelques habitans de l'île, d'une couleur inconnue en Europe, et qui venoient, au nom de leurs compatriotes, prêter hommage à leurs nouveaux souverains.

Lorsque cette grande nouvelle fut répandue en Europe, les philosophes admirèrent cet évènement comme une preuve de la vérité de leurs con-

jectures, mais qui devoit, à raison des difficultés, être placé parmi les faits les plus étonnans; le peuple prit cette découverte pour un vrai prodige qui avoit agrandi la terre et doublé le monde; et les souverains qui avoient refusé l'offre de Colomb, en laissèrent voir leur repentir. Ils prévirent aisément quels avantages en retireroit l'Espagne. En effet, ce royaume réuni sous un seul gouvernement depuis la prise de Grenade, et qui comptoit la Sicile et la Sardaigne parmi ses provinces, reçut de la découverte de l'Amérique, un nouvel accroissement de puissance qui la rendit formidable à toute l'Europe. Tous les gouvernemens de cette partie du monde le sentirent vivement, mais plus que tous les autres, celui de la république de Vénise, qui comprit aisément combien son commerce alloit diminues,

tant par les succès de Colomb, que par les conquêtes des Portugais, dans les Indes Orientales.

Car ces heureux navigateurs voloient dans tout l'Orient ; ils avoient abordé à la presqu'île, au-delà du fleuve qui donne son nom à toutes les Indes ; ils étoient arrivés à la côte de Malabar et à celle de Coromandel, ils avoient pris Cananor, soumis Calicut à un tribut, et occupé l'importante ville de Goa, dont ils firent le plus grand marché de l'Inde, et la capitale de tous leurs établissemens dans ce pays. Les nouvelles en vinrent en Europe par la Mer Rouge et par les caravannes ; et quand les Portugais retournèrent chez eux, ils vendirent les épiceries, l'or, les perles, les diamans, les toiles et toutes les autres marchandises Asiatiques, à un prix plus modéré que n'étoit celui des Vénitiens.

Le commerce de Venise fut donc sensiblement diminué, quant aux productions de l'Inde ; mais les vins de Tenédos, de Chypre, etc., passoient toujours par leurs mains, pour venir à nous. Il en étoit de même de la soie de Candie, du coton d'Acre et d'Alep, des dattes, du ris et des bleds de l'Egypte ; ces articles suffisoient bien pour entretenir les richesses des Vénitiens ; mais la fameuse ligue de Cambrai leur porta un coup terrible. En effet, bien que Venise conservât encore les îles de Chypre et de Candie, et presque tous ses domaines sur terre, sa puissance diminua, depuis lors, avec une incroyable vîtesse, et fut réduite à l'état de médiocrité, où nous l'avons vue. Une plus grande révolution étoit réservée à d'autres temps.

Du côté de l'Amérique, rien n'arrêtoit les conquérans Espagnols.

Tout capitaine étoit devenu un héros; tout soldat animé de l'enthousiasme des chefs, visoit à la gloire et aux richesses. Saint-Domingue, Cuba, Portorico, furent le butin de trois cents hommes; six cents guerriers s'emparèrent du Mexique, royaume immense, dont les trésors auroient acheté la moitié de l'Europe. Ferdinand Cortez, qui en fit la conquête, y employa tant de valeur, tant de prudence et tant d'habileté, que chacune de ces vertus peut être comparée au succès tout entier; mais on ne peut nier qu'il n'y ait aussi employé la trahison et la fourberie. Tant il est rare que la gloire des conquérans soit sans tache et sans défaut!

Il n'appartient point à mon sujet de dire combien de cruautés souillèrent tant de victoires. Tel est le malheur attaché au succès des

hommes, qu'ils sont, comme nous l'avons déjà dit, rarement exempts de blâme; et de toutes les passions qui dominent dans le cœur de l'homme, l'avarice fut toujours la plus inexorable. Or, tous ces conquérans étoient conduits par l'avarice, encore plus que par l'ambition; et plusieurs milliers d'hommes de toute couleur en furent les victimes. On peut lire, pour s'en former une juste idée, l'histoire de l'Amérique par Robertson, qui a pesé avec beaucoup de justesse et de critique, les plaintes de Las Casas, et la prétendue justification des conquérans.

Ainsi les Portugais à l'Orient, et les Espagnols à l'Occident rendoient leur commerce plus florissant, et multiplioient comme à l'envi, les moyens de communication parmi les hommes. La conquête du Mexique

avoit déjà augmenté la quantité de l'or et de l'argent; mais, lorsque François Pizarre eut conquis le Pérou, alors l'Espagne conçut les plus grandes espérances de tirer de ces minières, des trésors immenses.

Au bruit de tant de conquêtes, François premier, roi de France, se réveilla comme d'un profond sommeil; et sous ses auspices, le Canada fut découvert et soumis en partie. Henri VIII, roi d'Angleterre, envoya aussi une flotte en Amérique, et prit possession de quelques îles. Les Hollandais n'existoient pas encore; les Danois et les Suédois ne connoissoient pas encore leurs vrais intérêts; les Italiens étoient contens du commerce de la Méditerranée.

Les Portugais et les Espagnols restoient donc les maîtres des grandes mers et du commerce en grand; et de-là vinrent quelques démêlés entre

eux, qui ne furent qu'assoupis par la bulle d'Alexandre VI. Cependant les Indes Asiatiques sembloient être le domaine des Portugais, et les Indes Occidentales (c'est ainsi qu'on nommoit alors le nouveau monde), étoient la possession des Espagnols. La découverte de ce dernier pays appartenoit, sans doute, à Christophe Colomb; c'est pourquoi il devoit donner son nom au nouveau monde; mais parce qu'Américic Vespuce florentin paroît être allé le premier dans le Continent, ou parce qu'il écrivit une histoire de ses découvertes, qui se répandit en Europe, le nom d'Amérique fut donné aux Indes Occidentales. Ainsi va la gloire du monde; elle est plus souvent donnée au hasard qu'au mérite.

Tandis que l'Espagne et le Portugal se partageoient tant de richesses,

il naissoit une nation nouvelle dans des marais entre le Rhin, la Meuse et la mer. Les peuples de la Hollande, de la Zélande et des provinces voisines, vexés par Philippe II, roi d'Espagne, leur souverain, ou sous prétexte de vexation de la part de ses lieutenans, se révoltèrent avec un tel succès, qu'après quatre-vingts ans de guerre, ils furent reconnus puissance indépendante. Pendant cette guerre, qui fut si longue, les Portugais devinrent sujets de Philippe II, à qui les Hollandais refusoient d'être soumis. Ainsi les flottes hollandaises ne faisoient pas moins de mal aux Portugais qu'aux Espagnols. La plus grande partie de l'Inde fut prise sur les Portugais; les établissemens de Java, de Ceylan, des Moluques; les plus beaux marchés pour les épiceries; les terres qui portent le meilleur poivre, la

noix muscade, la canelle et le gingembre, tombèrent dans les mains des Hollandais ; de sorte que sous le gouvernement espagnol, les Portugais ne perdirent pas moins leurs richesses que leur liberté. Philippe II n'eut pas le temps de voir tant de malheurs ; mais il ne put jamais venir à bout de soumettre les rebelles ; et tandis qu'il vouloit par ses intrigues, procurer à sa fille le royaume de France, il perdit ses propres domaines, et n'acquit pas un pouce de terre chez ses voisins, à l'exception du Portugal dont nous avons parlé.

Les rois fils et successeurs de Henri II, roi de France, étoient alors assez embarrassés à contenir leurs sujets. La politique, couverte du manteau de la religion, agitoit également les Catholiques et les Huguenots ; et plusieurs batailles données

entre les deux partis, remplissoient de sang un royaume destiné par la nature à être un des plus heureux du monde. Ainsi Charles IX ayant besoin d'observer les mouvemens de la guerre civile, et de pourvoir à l'affermissement de son trône et à sa propre sûreté, ne pouvoit étendre ses soins jusqu'aux colonies américaines. Ces colonies furent donc négligées; et le nom Français étoit presqu'inconnu, là où tant d'autres nations se couvroient de gloire, et faisoient des profits immenses. Quant au successeur de Charles IX, Henri III, ce prince infortuné fut assassiné, après beaucoup de troubles; laissant à Henri IV de la branche de Bourbon, un héritage sanglant et déchiré, qu'il lui fallut conquérir, comme si ce n'eût pas été son légitime patrimoine.

La valeur, le bon sens et la clé-

mence de Henri IV vainquirent et pacifièrent la France; mais il n'étoit pas temps encore qu'elle tournât ses regards vers les objets éloignés. Les ports de la Provence et de la Bretagne languissoient; tandis que Gènes, Venise, Livourne, Naples, Messine et Ancône remplissoient de leurs vaisseaux toute la Méditerranée. Au reste, le commerce espagnol étoit troublé par les Hollandais; celui des Hollandais ne l'étoit guère moins par l'Espagne; car le commerce demande une communication libre et facile, que la tranquillité générale peut seule procurer; et qui ne fut rétablie que par la paix de Vervins, l'an 1598.

CHAPITRE VIII.

Depuis la paix de Vervins, jusqu'à la mort de Charles II, roi d'Espagne; espace de 102 *ans.*

TANDIS que les républiques d'Italie s'efforçoient de remédier au dommage qu'elles recevoient du commerce des Portugais dans l'Inde, une puissance maritime commençoit à se former sur l'Océan. Après avoir lutté quelque temps avec les autres nations, elle finit par les surpasser toutes; et donna à son commerce et à ses expéditions maritimes, un éclat jusqu'alors inconnu. On voit bien que je veux parler de l'Angleterre, qui comprit, sous le règne d'Éliza-

bet, quel avantage elle pouvoit retirer de ses ports excellents et nombreux. Le génie de la nation étant une fois tourné de ce côté-là, créa un nouvel art de naviguer, et après avoir détruit la flotte espagnole, appelée l'*armée invincible*, domina sur toutes les mers, et sur toutes les côtes de l'univers. Les vaisseaux anglais abordèrent dans l'Amérique septentrionale, y fondèrent des colonies dans le continent, y prirent plusieurs villes, abbatirent la marine espagnole et portugaise, et reduisirent la Hollande à ses justes limites. Et, lorsque l'Ecosse fut unie aux deux autres royaumes, les terres de la Grande-Bretagne se virent hors d'insulte, et leurs flottes pouvoient attaquer les côtes des autres nations.

La France, comme nous l'avons dit, étoit alors peu occupée de sa marine ; ses ports sur l'Océan ne ser-

voient presqu'à rien qu'à la pêche, ou à faciliter quelques petits voyages de Dièpe à Bordeaux, ou de Nantes à Bayonne, ou à quelquos ports du nord de l'Espagne. Mais bientôt Henri IV, après la paix de Vervins et l'ordre remis dans les finances, tourna ses regards vers le commerce, qui pouvoit seul donner une nouvelle vie à l'agriculture. Marseille fut favorisée de ce grand prince, il fortifia Toulon ; et soutenu de l'immortel Sully, il auroit rendu à la France son ancienne gloire, comme il lui avoit rendu la paix et le repos ; mais la scélératesse et le fanatisme ôtèrent, comme on sait, la vie à ce héros, digne de vivre plusieurs siècles.

La minorité de son fils, la foiblesse de la régente, et les intrigues de la cour, donnèrent aux Anglais unbeau champ pour s'agrandir en tout genre; et quoique Jacques Ier tint d'une main

faible, les rênes de ses royaumes, ses sujets n'en augmentoient pas moins leur commerce et leur crédit, sans concurrence et sans limites. Philippe III, fils de Philippe second, roi d'Espagne, laissoit à un favori sans mérite, le gouvernement de sa monarchie; et comme si elle n'eût point été assez affaiblie par l'insouciance du gouvernement, ce prince peu avisé, chassa six cents mille Mores de ses Etats, frappant ainsi d'un même coup, sur l'agriculture, le commerce et l'industrie. Quant au Portugal, j'ai déjà dit que ce royaume étoit devenu sujet de l'Espagne, et qu'il n'y avoit rien gagné, principalement à raison de la guerre avec les Hollandais. Mais avant que la domination des Rois portugais eût fait place à la domination espagnole, elle avoit frayé à la religion une route pour les Indes, et le commerce

portugais n'en avoit été que plus florissant.

Les peuples de l'Inde étoient idolâtres ; la vue de leurs idoles inspira aux conquérans de leurs richesses, l'idée de conquérir aussi leurs ames. Jean III, Roi de Portugal, zélé pour la religion, et peut-être aussi déterminé par la politique, crut avec raison, que ses nouveaux sujets seroient plus obéissans, s'ils devenoient chrétiens. Dans ces sentimens il fit ériger à Goa, un archevêché; plusieurs évêchés furent érigés dans ses autres domaines de l'Inde ; et François Xavier, d'une société nouvellement fondée par Ignace de Loyola, s'embarqua sur des vaisseaux portugais, pour porter aux Indiens la lumière de l'évangile.

Le voyage de François fut heureux ; le zèle, la patience et l'exemple des missionnaires convertirent un

grand nombre de sujets du Portugal ; d'autres peuples indiens marchèrent sur leurs traces, et la foi de Jésus-Christ fut annoncée jusqu'à la Chine. François mourut en odeur de sainteté, et sa sainteté fut prouvée depuis par plusieurs miracles ; il mourut, mais la bonne œuvre fut continuée. D'autres ouvriers se présentèrent en grand nombre pour cette abondante moisson ; Dominicains, jésuites, franciscains, prêtres séculiers et même des évêques, allèrent et vont encore aujourd'hui sacrifier leur vie dans ces pays lointains, pour y porter le christianisme.

Avec le temps, les conquêtes spirituelles servirent à l'avantage temporel, comme on l'avoit prévu. La religion catholique dominoit dans les possessions des princes catholiques ; et sous leur protection, les missionaires allèrent jusqu'à la Chine. On

porta dans ce vaste empire les arts de l'Europe; on en retira des marchandises précieuses, comme le thé, la porcelaine et les plus belles soies, qui font aujourd'hui un objet de commerce infiniment considérable.

Dans les possessions anglaises et hollandaises, la religion dominante étoit la religion des souverains; et de cette religion même, il résultoit un très-grand bien pour les habitans du pays; puisqu'ils apprenoient à n'adorer qu'un Dieu, à le craindre, à espérer un heureux avenir, et à redouter des punitions après la mort. De plus, leurs mœurs en devenoient plus douces, et la communication entre le peuple conquérant et le peuple conquis, en étoit plus sûre et plus facile.

Une fois que la porte de la Chine fut ouverte, les nations européennes y entrèrent, et eurent part aux pro-

ductions et au commerce de ce vaste Empire. Alors la France commençoit à tenir un rang parmi les puissances maritimes. Richelieu qui gouvernoit Louis XIII et la France, prit la Rochelle, abbatit les protestans, et faisant alliance avec la Hollande et la Suède, donna commencement à la splendeur de ce royaume. Il avoit ôté la Catalogne à l'Espagne, et s'il n'avoit pas contribué à faire rentrer le Portugal, sous l'obéissance de ses rois légitimes, au moins tira-t-il de grands avantages de cette révolution.

A mesure que l'Espagne s'affaiblissoit, la France devenoit plus forte. Ses vaisseaux parcouroient les mers avec plus de sûreté, ses alliés s'étoient multipliés, le nombre de ses ennemis étoit diminué. Le projet d'abaisser la Maison d'Autriche, embrassoit l'agrandissement du commerce fran-

çais. Et comment ce commerce ne se seroit-il point agrandi, avec la paix ou la prospérité des armes, dans un pays comme la France? Dans un pays qui produit en abondance toutes les choses nécessaires à la vie, et une infinité de choses de délicatesse et de luxe; qui avoit de beaux chemins pour conduire à ses ports, des ports nombreux et excellens pour la communication extérieure; des manufactures auxquelles présidoit déja le bon goût; et des modes qui dominoient déjà dans toute l'Europe?

La face du commerce fut alors bien changée. L'indigo, la cochenille, les bois du Brésil et de Campêche, l'or, l'argent, et toutes les productions de l'Amérique se répandirent par terre, dans l'intérieur de l'Europe, et passèrent par la France, dans tous les intervalles de paix; parce que la France étoit le grand

chemin de l'Espagne et du Portugal, pour envoyer toutes ces marchandises dans l'Allemagne, la Hongrie et la Pologne, qui n'avoient point de ports, ou qui n'en avoient qu'à leurs extrémités.

La révolution inouie qui conduisit sur l'échaffaut Charles premier, roi d'Angleterre, donna encore au commerce un mouvement extraordinaire. Cromwel, tyran, sous le nom de protecteur, mais avec plusieurs qualités d'un grand roi, prit la Jamaïque sur les Espagnols, les défit plusieurs fois, et publia le fameux *acte de navigation*, qui fut le plus grand mobile du grand commerce de sa patrie. Les Hollandais furent humiliés; Louis XIV accrut sa puissance sur mer autant que sur terre; il dompta Gènes et les régences barbaresques; il acquit des îles en Amérique, et partagea, pendant quelque temps,

avec l'Angleterre, la domination des mers.

Malgré tant de changemens, l'Espagne et le Portugal, quoique séparés, avoient encore, soit en Amérique, soit dans l'Orient, des possessions plus amples que celles d'aucune autre nation. Les métaux du Pérou, du Mexique, de l'Inde et du Brésil, couloient comme des torrens, dans leurs mains, mais ils s'en échappoient comme des torrens, parce que la France et l'Angleterre, avec leurs manufactures et leur industrie, attiroient les trésors de ces deux puissances.

Il y eut beaucoup de variations dans les guerres qui survinrent entre la France et l'Angleterre, et encore entre la France et d'autres peuples. Toutes ces vicissitudes influoient sur le commerce maritime, plus que sur le commerce de l'intérieur de l'Eu-

rope, où la France gagnoit toujours ; et même la communication étoit peu troublée sur la Méditerranée. En effet, comme l'effort de la guerre se portoit vers les Indes et les grandes Mers, et que la paix subsistoit entre la Porte Ottomane et l'Europe, la Méditerranée étoit encore plus fréquentée par les vaisseaux commerçans qui cherchoient un asyle dans cette mer, comme dans un port. Venise, depuis la perte de Chypre et de Candie, vivoit en paix avec les Turcs; Raguse, les Siciliens, les Sardes, Gènes, Livourne, l'Espagne méridionale, et plus que tous, les Français par Marseille, envoyoient à Constantinople et à Smyrne, et dans les autres échelles du Levant, toutes les marchandises de l'Europe.

De leur côté, les Turcs envoyoient en Europe plusieurs marchandises précieuses, dont nous avons déjà

parlé ; et de plus, le café, dont la boisson, connue depuis long-temps des peuples du Levant, fut communiquée par eux aux peuples de l'Occident, dans le temps dont nous parlons. Le café dont il s'agit, est le café d'Arabie, bien supérieur à celui d'Amérique. Peu de liqueurs ont eu une aussi grande réputation, et ont procuré plus de profit à ceux qui l'ont vendue ; ainsi florissoit le commerce malgré la guerre, et quand la guerre cessoit, il se ranimoit avec plus de force que jamais, parmi les puissances de l'Europe. Car, dans le fond, ces puissances ne font qu'une famille, dont les guerres sont véritablement des guerres civiles, et dont l'intérêt commun est la concorde et la paix.

De ce penchant que les nations européennes ont l'une pour l'autre, naquirent les changemens arrivés

dans les villes capitales, et l'extension du commerce avec les peuples les plus éloignés du centre de l'Europe. Paris et Londres parvinrent à la grandeur de Constantinople, qu'elles ont depuis surpassée; Lisbonne, Vienne, Madrid, Amsterdam et Naples, devinrent des villes du second rang; pendant que Venise, Milan et Gènes se soutenoient; pendant que Rome, avec sa dignité, avec sa majesté, avec ses grandes beautés antiques et modernes, se tenoit hors de rang, indépendamment de sa grandeur.

Les provinces maritimes de tout royaume, recevoient une nouvelle vie. Avec les grands chemins, et les autres moyens de communication, les provinces centrales participoient aux profits de la navigation; les plus petits fleuves étoient couverts de bateaux; on inventa les *diligences*

et les *coches*; on donna plus d'activité aux postes et au commerce des lettres; et les gazettes, ou *papiers-nouvelles*, furent multipliées.

Les royaumes du Nord prenoient part à tant d'avantages; le Dannemark eut d'excellens matelots et une flotte respectable; la Suède dut aux conquêtes du grand Gustave, deux bons ports en Allemagne; et sur la fin du siècle, Pierre depuis nommé le grand Czar, de Russie, et depuis Empereur, Souverain d'un pays jusqu'alors inconnu, jeta les fondemens d'un empire très-puissant par mer et par terre.

Il ne seroit pas juste d'omettre ici les noms des plus célèbres navigateurs qui, depuis Colomb et Vespuce leurs chefs, ont mérité la reconnoissance des hommes par leurs découvertes. Parmi ceux-là, puisque nous ne pouvons parler de tous, on dis-

tingue Sébastien Cano, vénitien, qui, le premier, fit le tour du monde ; Olivier du Nord, hollandais, et François Drac, anglais, qui firent le même voyage quelques tems après ; Magellan, portugais, qui découvrit un fameux détroit, et lui donna son nom ; Lemaire, français, qui découvrit un autre détroit avec la même gloire, et autres navigateurs moins connus. Nous parlerons en temps et lieu, d'Anson et de Cook ; mais il suffira d'observer pour le moment, que Flavio Gioia dont nous avons parlé, ne prévoyoit point les suites qu'auroit l'invention de sa boussole. En effet, par le moyen de cet amalphitain, d'un génois et d'un florentin, tous trois italiens, l'Italie qui étoit auparavant au centre du commerce, fut reléguée comme en un coin du monde, tandis que les autres peuples d'Europe se trouvoient

sur le grand chemin des deux Indes, avec toutes les facilités pour le commerce réciproque.

Or, cette communication entre les deux hémisphères, occasionna un accroissement incroyable de luxe. L'or et l'argent de l'Amérique joints à la quantité qui en étoit venue de l'Asie, augmentèrent le numéraire à un tel point, que la vaisselle des princes et des grands seigneurs, les statues des saints, les candelabres et les lampes d'église, furent bientôt d'argent, indépendamment des vases et ustenciles de plusieurs maisons particulières, qu'on fit du même métal. L'or ne pouvoit devenir aussi commun, mais il éclata bientôt dans les bijoux; et les calices des chapelles royales ainsi que de quelques cathédrales étoient d'or pur. Je ne parle point des galons, des broderies, des dorures pour ceux qui ne pouvoient

avoir mieux ; je me bornerai à dire qu'une superfluité remarquable en ce genre, se glissa dans toutes les conditions, et qu'un luxe aussi déplacé produisit de grands maux.

Un tel changement importoit sans doute au commerce ; mais ce qui s'y rapporte encore plus, c'est le haussement du prix des denrées, par lequel nombre de commerçans furent d'abord déroutés. Ce fut certainement un gain pour l'agriculture, du moins pour un temps ; les champs en devinrent plus précieux, à mesure que l'or et l'argent devinrent plus communs. Quelques politiques crurent alors que l'Europe étoit aussi devenue plus riche ; elle avoit plus de métaux, à la vérité, mais les métaux ne sont pas la véritable richesse.

Cependant, c'est à cette augmentation de l'or et de l'argent, que l'on doit attribuer l'accroissement de la

population dans les pays où l'industrie s'accrut à proportion de l'augmentation de ces métaux, qui par eux-mêmes ne produisent rien. Par cette raison, ni l'Espagne, ni le Portugal qui possèdent les mines, n'en sont pas devenus plus peuplés ni plus puissans; mais la France, l'Angleterre, la Hollande et tous les autres pays industrieux, en sont devenus plus peuplés, plus puissans, et par là, plus véritablement riches. Alors on vit en Europe les broderies et les étoffes de soies, d'or et d'argent de Lyon et de Tours; les toiles et les dentelles de Flandre, les draps d'Angleterre, les ciselures de Paris et de Londres, les tapisseries des Gobelins, et de plus, les modes françaises adoptées de Lisbonne jusqu'à Moscou. Et ce qu'il y eut de plus remarquable, fut que tous les ouvrages de l'industrie de certaines nations,

furent aussi vendus aux nations mêmes qui en avoient fourni la matière première.

L'Italie gagna beaucoup aussi à cette augmentation de l'industrie, parce qu'elle donna aux hommes de goût, les moyens d'acquérir ce qui n'étoit auparavant que l'objet de leur admiration stérile. On voulut avoir les beaux tableaux de Raphael, de Michel-Ange, du Titien et des Caraches; il y eut un concours d'amateurs pour le prix d'une belle statue, d'une gravure magnifique, d'une belle édition, d'une médaille antique du siècle d'Alexandre ou de celui d'Auguste. L'or se répandit en Italie par ce commerce d'un nouveau genre et d'un genre si honorable pour l'esprit humain. D'ailleurs, cette belle partie de l'Europe vendoit ses velours de Gènes, ses glaces de Venise, ses soies de Piémont; le prix de tous

ces objets étoit haussé, comme celui des marchandises ordinaires ; et les commodités de la vie, acquises par les riches, nourrissoient l'artisan laborieux des villes, et par contre-coup, l'habitant des campagnes. Les hommes, en général, n'en étoient peut-être pas plus heureux ; et l'Europe étoit menacée de la guerre la plus universelle et la plus terrible, qu'on eut vue depuis plusieurs siècles.

CHAPITRE IX.

Depuis la mort de Charles II, Roi d'Espagne, jusqu'à nos jours.

Cette menace ne fut pas sans effet. Charles II Roi d'Espagne mourut sans postérité en 1700. Avant sa

mort, la politique avoit voulu partager, entre plusieurs princes, la vaste étendue de sa monarchie. Charles indigné de ce partage, laissa tous ses royaumes à un seul héritier, qui fut le duc d'Anjou, Philippe de France, second petit fils de Louis XIV. Léopold, empereur d'Allemagne, étant de la maison d'Autriche comme Charles II, prétendit à l'héritage de ce monarque, et voulut l'assurer à Charles son second fils. De-là naquit une guerre de douze ans, qui réduisit la France aux plus grandes extrémités, dont elle sortit, pourtant, avec beaucoup d'honneur, puisqu'elle maintint Philippe sur le trône de l'Espagne et des deux Indes, en vertu des traités d'Utrecht et de Rastadt.

Néanmoins, l'Empereur Charles d'Autriche eut les Royaumes de Naples et de Sardaigne, avec le Duché

de Milan et la Belgique. La Sicile fut donnée au duc de Savoie, et les Anglais obtinrent des Espagnols tant d'avantages pour leur commerce, que leurs richesses en furent extrêmement augmentées.

L'Empire Ottoman ne prit aucune part à cette guerre ; la Méditérannée fut tranquille du côté du levant, et les trafiquants italiens, qui vivoient en paix, avec la Porte, exerçoient librement le commerce. Mais, sur l'océan, combien ne se donna-t-il pas de combats ? combien d'événemens remarquables et de la plus grande conséquence? Les flottes espagnoles furent défaites ainsi que les flottes françaises ; les trésors du Pérou furent la proie des Anglais et des Hollandais. La communication de la France avec l'Amérique et le Nord fut interceptée. Le commerce intérieur de la France ne souffrit pas

moins. Les malheurs de la guerre augmentèrent le désordre des finances, et nuisirent aux intérêts de tous les propriétaires; les arts, les manufactures, dont une partie avoit déjà passé aux étrangers, depuis la révocation de l'édit de Nantes, étoient si affaiblis dans le cœur de ce Royaume, qu'il restoit peu de l'industrie créée par Colbert. Heureusement cet état de souffrance dura peu, et la France fut bientôt rétablie.

Vingt ans de paix suivirent ce temps de calamité; le commerce recommença son cours ordinaire, et s'étendit par-tout à proportion des forces de chaque nation. Les chemins par terre et par mer, redevinrent libres de Cadix à Pétersbourg, et de Stokolm à Naples; les peuples aiguillonnés par l'espérance et le succès du gain, répandirent par-tout l'abondance; les négocians se multiplièrent et

furent favorisés, les princes assis tranquillement sur leur trône depuis la mort de Charles XII roi de Suéde, s'attachoient uniquement aux artsde la paix, dont le commerce est le principal; et tandis que l'Europe méridionale jouissoit d'un aussi grand repos, Pierre Ier Empereur de toutes les Russies, cherchoit les moyens d'introduire le plus grand commerce, dans le Septentrion.

Toutes les opérations de ce grand prince étoient dirigées vers le commerce. La civilisation de ses sujets, l'extension de son empire sur la mer Baltique, la fondation de Pétersbourg et de Cronstadt; l'acquisition d'Asof sur la Mer Noire; les canaux ou exécutés, ou projetés d'un bout de l'empire à l'autre; les chemins ouverts de toutes parts; enfin tous les moyens les plus efficaces furent employés pour rendre l'Empire Russe un des plus puissans de l'Europe.

Alors les regards des commerçans commencèrent à se tourner sérieusement vers le nord. Le Dannemark et la Norvège fournissoient déjà leurs sapins, la poix, les bestiaux ; la Suède donnoit le cuivre ; la Pologne les bleds par Dantzic ; mais la Russie pouvoit donner, et donnoit effectivement, les fourrures, le lin et les autres productions nationales ; et de plus, elle pouvoit fournir les marchandises de la Chine et de la Tartarie. Eh ! combien de marchandises ne pouvoit-on pas porter en Russie, en échange de ce qu'elle donnoit ? La soie ouvrée, le coton, les vins, les huiles, les fruits secs et délicats, l'indigo, la cochenille, le kina, le café, le sucre, les draps, les toiles et d'autres ouvrages des manufactures de France, d'Angleterre et de Hollande. Ainsi les Anglais et les Hollandais alloient, comme de plein

pied, à Riga, à Pétersbourg; ils y échangeoient, ils y vendoient, ils y achetoient, ils y exerçoient tout genre de commerce. Le Dannemark vit doubler ses impôts du Sund; la Suède rendit son négoce plus actif et plus florissant, parce qu'il avoit un nouvel aliment dans les ports de Russie; enfin la Baltique devint une grande mer, et le commerce y fut plus animé que jamais.

Les malheurs militaires arrivés à la Suède, avoient diminué sa puissance, sans rendre ses peuples moins heureux, puisqu'ils avoient la paix; et le roi de Prusse prit aussi quelque part au commerce, par ses ports de Poméranie et de Prusse. L'Allemagne paisible et tranquille s'adonnoit aux arts qui prouvent le repos des peuples. La langue allemande se polit, se perfectionna; et cette nation qui avoit inventé la poudre à canon et

l'imprimerie, eut à son tour des poëtes agréables et des ouvrages de goût.

Pendant ces vingt ans, l'Italie ne fut pas moins heureuse. Venise quoiqu'affoiblie, possédoit de grandes richesses et un commerce encore assez étendu ; Gènes et Livourne ouvroient leurs ports à toutes les nations ; Naples et la Sicile vendoient leurs denrées aux Français et aux Espagnols qui leur portoient les productions de leur terroir et de leur industrie.

Ce repos fut troublé par la guerre de 1734, mais qui dura peu. Le royaume des deux Siciles fut donné à une branche de la maison de France, et la Lorraine fut cédée à la France même par le duc François, qui reçut la Toscane en échange. Ce furent-là les principaux articles d'un traité de paix, qui, d'ailleurs, laissa

toutes les portes ouvertes au commerce général, et qui fournit aux négocians de nouvelles combinaisons, pour la réussite de leur trafic.

Au reste, les progrès du commerce dans ce siècle, furent incalculables. Le génie du négoce anima toutes les nations; les chemins furent agrandis et mieux entretenus; les charrois multipliés; le nombre des petits vaisseaux devint innombrable; l'art de la navigation fut mieux connu; l'architecture marine fut perfectionnée, et l'on assujétit à des règles certaines les variations de la boussole.

Ajoutons à tout cela, que le desir d'apprendre les langues étrangères, s'empara de tous les esprits. Jusqu'alors, les maîtres publics enseignoient le grec et le latin; étude infiniment utile, mais qui ne suffisoit pas à la communication avec les vivans. Au temps dont nous parlons, des maîtres

dans toutes les langues furent stipendiés par les souverains et par les villes. Les Italiens, les Anglais, les Espagnols, les Français, ou dans leur jeunesse, ou dans un âge plus avancé, marchoient à l'envi, dans le chemin qui conduit aux langues vivantes. On composa des grammaires pour les principaux idiômes de l'Europe; on lut avec plaisir et avec fruit, les traductions des meilleurs écrivains, et tout mur de séparation entre les peuples, fut renversé, ou du moins ébranlé.

La guerre de 1741 mit, d'abord, quelqu'obstacle aux progrès d'une aussi belle révolution. Charles VI, empereur d'Allemagne, et dernier mâle de la maison d'Autriche, avoit assuré par une loi, dite *la pragmatique sanction*, la succession de tous ses états héréditaires, à Marie-Thérèse, sa fille aînée; et la plupart des

puissances avoient garanti l'exécution de cette loi de famille. Mais à la mort de ce monarque, on attaqua de tous côtés la nouvelle reine. Tout le monde sait avec quelle fermeté cette princesse soutint cette guerre, et avec quelle gloire elle conserva toutes ses provinces, à l'exception de la Silésie. Louis XV, roi de France, gagna de son côté, de grandes batailles dans la Belgique, mais enfin tout ce qu'il avoit conquis, fut rendu par le traité de paix, et le commerce reprit son cours ordinaire. Il étoit temps que les malheurs des peuples fussent terminés. L'Europe après avoir éteint dans son sein, le feu des hostilités, rétablit aussi la paix dans les trois autres parties du monde, comme elle y avoit fait naître la guerre. Car c'est l'Europe qui fait le destin des habitans de la terre; et quoiqu'elle soit,

sans comparaison, la plus petite partie de la surface du globe, elle commande à l'Asie, à l'Afrique et à l'Amérique, en vertu de la supériorité du génie, et de la perfection de ses arts.

Le commerce des Français et des Espagnols avoit beaucoup souffert pendant cette dernière guerre. La France assez puissante par terre contre plusieurs ennemis, ne l'étoit point assez sur mer par la négligence du cardinal de Fleuri, et sa marine fut presque détruite par les Anglais. Le même amiral Anson, qui avoit fait le tour du monde, ruina plusieurs flottes françaises et espagnoles, et rapporta dans sa patrie des trésors immenses, avec une gloire qui n'étoit pas moindre. D'apres tant d'avantages de la marine royale anglaise, on peut juger combien florissoit le commerce de cette nation;

tout vaisseau français craignoit un corsaire; les Hollandais eurent aussi beaucoup de part au butin; mais leur pays étant menacé de près par Louis XV, ils donnèrent lieu à la fin de la guerre.

Aucune paix n'avoit été peut-être suivie d'un bonheur plus universel. Les négocians rendus à un commerce libre, s'appliquèrent à multiplier leurs correspondances; et cet espace de temps, qui s'écoula entre 1748 et 1756, est, sans doute, le temps le plus digne de remarque, à l'égard du commerce; parce que l'esprit de tolérance civile, qui n'est pas moins conforme au christianisme qu'aux lois de la société, se propageoit de plus en plus en Europe.

Ainsi, du moment que les hostilités cessoient, tout homme redevenoit le frère d'un autre homme, sans distinction de pays, de religion, ni

d'opinion. Et, dans le fond, pour un achat ou un échange de riz de Syrie, ou de café d'Arabie, de drap de France, de toile de Hollande ou d'étain d'Angleterre, à quoi serviroit une dispute sur les rêveries de Mahomet, ou sur l'intelligence de tel passage du Talmud ? Et pour demander à un ouvrier Chinois un service de porcelaine, qu'importeroit d'invectiver contre les pagodes de Nankin?

De la juste distinction entre la tolérance religieuse et la tolérance civile, naît l'union entre tous les hommes, rouges, blancs et noirs, sans approbation toutefois, des fausses religions que l'on doit combattre, non par la force ni par l'éloignement social, mais par l'instruction et le bon exemple. Ainsi la religion catholique ne doit jamais perdre ses droits; la règle de la foi et des mœurs ne doit, ni ne peut jamais être pliée;

mais l'union parmi les hommes doit subsister en son entier, et jamais il ne faut haïr celui que l'on veut convertir. L'abus de cette tolérance civile a rendu, je le sais, plusieurs personnes indifférentes à la religion; mais les mêmes principes de cette tolérance n'en sont pas moins inattaquables; car autrement, il s'en suivroit qu'on ne doit plus entretenir de feu dans les maisons, sous prétexte que le feu cause des incendies.

D'après ces réflexions, qui ne me paroissent pas nécessaires à rappeler à un homme vraiment chrétien, je puis assurer que le commerce, le premier lien de la vie humaine, après ceux de la nature et de l'amitié; le commerce, le vrai protecteur de l'agriculture et de l'industrie; je puis assurer, dis-je, que le commerce, sauf la suspension occasionnée par les guerres, a fait plus de

progrès depuis l'année 1700, qu'il n'en avoit fait depuis plusieurs siècles ; attendu les lumières que la vraie philosophie, et non l'incrédulité, a répandues par-tout. De ces lumières est née cette tolérance civile dont nous parlons ; cette liaison presque fraternelle entre des hommes de divers pays ; de-là est venue cette confiance réciproque ; de-là ce progrès des arts, par la communication plus intime des artistes, et par la facilité que l'art de l'imprimerie a donnée pour répandre l'instruction et l'esprit de société.

Le globe entier jouissoit de ce bonheur, quand un article mal entendu du traité d'Aix-la-Chapelle, remit l'épée de la guerre dans les mains des Français et des Anglais en 1756. Il n'est pas nécessaire d'écrire ici les évènemens de cette lutte longue et cruelle. Tantôt vainqueur,

tantôt vaincu, l'un et l'autre peuple souffroit, et avec ces deux peuples, toute l'Europe étoit en souffrance. L'Autriche, la Prusse, la Suède et enfin l'Espagne, furent en proie au même incendie; le Dannemark, le Portugal, la Hollande, la Sardaigne et l'Italie demeurèrent dans l'arêne, comme spectateurs, mais n'en souffrirent guères moins, parce que le commerce général étoit interrompu.

La paix de Paris mit fin aux horreurs de la guerre, et le commerce reprit aussitôt toutes ses forces; car, comme nous l'avons remarqué, le commerce est un lien nécessaire de la société. Ni les pertes de la France, ni les profits des Anglais, n'empêchèrent que la France ne fit tout aussitôt un commerce immense. Les plaies d'un corps bien constitué sont bientôt guéries, pourvu que les parties vitales ne soient pas blessées.

Les Anglais gagnèrent le Canada et quelques îles ; ils eurent les peaux de Castor ; ils ouvrirent une communication plus étendue avec les peuples sauvages ; ils donnèrent la main à leurs possessions le long de la mer, et demeurèrent les maîtres de toute la côte américaine, depuis le trentième degré, jusqu'au cinquantième. De-là, s'étendant jusqu'à la Jamaïque, ils tenoient les colonies espagnoles comme sous le joug, et favorisoient les établissemens portugais.

Toute nation ne peut être aussi heureuse ; mais quoiqu'un peuple ne gagne point de terrain, quoique ses richesses soient bornées, au moins peut-il tirer quelques avantages d'une longue paix. Les Danois et les Suédois, par exemple, prirent aussi quelque part au commerce des deux Indes, au moyen de deux petites îles, et les républiques d'Italie fai-

soient un profit plus considérable avec les nations que le grand commerce rendoit extrêmement riches.

On peut compter la nation hollandaise parmi ces dernières ; car elle étoit la maîtresse des plus riches possessions dans les Indes Orientales. Elle partageoit d'ailleurs avec les Français et les Anglais, le commerce de Siam, des Moluques et de la Chine. Les Anglais étoient puissans sur la côte de Coromandel, mais la France y avoit aussi des établissemens. Je ne parle point ici du commerce avec le Japon, commerce digne d'horreur, si on ne peut l'exercer sans impiété ; mais on doit compter parmi les avantages de l'Europe, la communication qu'elle a par mer, avec l'Empire du Mogol, avec la Perse, et avec le reste de l'intérieur de l'Asie.

Les liaisons des Européens avec

l'Amérique étoient encore plus multipliées, depuis qu'ils en retiroient en abondance des denrées aussi précieuses et aussi faciles à consommer que le sucre et le café. Nous avons déjà remarqué que le café étoit natif d'Arabie, qu'il étoit connu des Mahométans, et qu'il faisoit une branche de commerce pour les Vénitiens. Vers le milieu du dix-septième siècle, l'arbrisseau qui porte cette fêve fut transplanté d'Arabie à l'île de Bourbon, qui appartenoit et appartient encore à la France. Là, cet arbrisseau put, avec facilité, donner d'autres arbrisseaux, moyennant la fraîcheur des fêves; car une fêve sèche ne leveroit point, ou ne donneroit point d'arbrisseau à fruit.

Mais cette transplantation n'étoit pas d'une grande utilité aux Européens; parce que l'île de Bourbon n'est guères plus voisine d'eux que

l'Arabie. Un capitaine de vaisseau français, M. de Clieux, entreprit alors de porter en France quatre petits arbrisseaux de café, dans quatre vases, qu'il falloit arroser souvent. L'un des quatre périt dans la traversée ; les trois autres parvinrent à Brest, et de Brest à Paris ; et l'on a su que pour garantir de la sécheresse ces précieuses plantes, le capitaine se privoit quelquefois d'une partie de l'eau qu'il auroit bue. Les trois arbrisseaux furent placés au Jardin des Plantes, d'où bientôt après on en retira deux, qui furent transportés avec les mêmes précautions qu'auparavant, dans une des îles Antilles. On assure que tout le café de l'Amérique est venu de là. Il n'a pas été difficile, en effet, de passer d'une île à l'autre; et l'on peut croire qu'un si grand objet de commerce animoit tous les colons à cette transplan-

tation. Il seroit presqu'impossible d'évaluer aujourd'hui le gain prodigieux que toute l'Europe en retire.

Le sucre n'est pas moins précieux que le café pour les sommes qu'il produit à ses possesseurs; et de plus, il est infiniment utile pour la santé. Car il est peu de choses dans la nature, qui soient plus salutaires au genre humain, que ce sel végétal. Autrefois, les apothicaires seuls en vendoient; mais quoiqu'il soit devenu plus commun, il doit être toujours très-estimé, comme aliment, ou comme remède. Il étoit connu des Romains et des Grecs. Pline l'ancien, qui en parle, dit que c'étoit une production de l'Arabie et de l'Inde. La canne à sucre se trouvoit aussi en Sicile et en Barbarie, et s'y trouve encore aujourd'hui; mais on n'en fait point d'usage, parce qu'elle donne peu de sucre, et qu'il n'est

pas bon. Aulieu que la canne à sucre des Antilles, de Cayenne, du Brésil et de toute l'Amérique, entre les Tropiques, donne du sucre en abondance, et le donne très-bon.

On ne peut contester que les terres qui produisent des marchandises aussi précieuses, n'aient un grand avantage sur toutes les autres. L'Allemagne, la Suisse, la Pologne, le Dannemark, la Russie, la Suède et l'Italie font un grand usage de sucre et de café, sans avoir de colonie qui leur en fournisse; ils reçoivent donc ces denrées des Français, Anglais, Portugais, Espagnols et Hollandais; de sorte que les uns sont obligés de dépenser ce que les autres gagnent.

La Turquie boit le café d'Arabie, que nous appelons Moka; mais comme il est plus cher, parce qu'il est meilleur, plusieurs Turcs boivent du café de l'Amérique. Le meilleur

tabac vient aussi de cette partie du monde, ainsi que la cochenille, l'indigo, les bois de teinture, et quelques drogues précieuses, comme le kina et l'ipécacuanha. On pourroit même soutenir que les pays qui ont des mines d'or et d'argent sont moins utiles à l'espèce humaine, et peut-être moins profitables à leurs possesseurs, que ceux où naissent le sucre, le café, les épiceries, les drogues et autres productions de la terre qui fournissent aux délices de la vie.

Les succès des Anglais, qui n'ont point de mines, peuvent servir à prouver que cette assertion est véritable ; puisque de tous les royaumes commerçans, celui d'Angleterre est le plus riche, même en espèces. Son commerce dominoit alors sur les deux Indes, son gouvernement dictoit des lois à toute autre puissance maritime. La marine anglaise le dis-

putoit à toute autre marine connue; ses marins paroissoient commander aux vents, découvroient chaque jour de nouveaux pays ; dans les temps dont nous parlons, ils s'ouvrirent de nouvelles routes, comme le voyage du capitaine Cook l'a démontré, et ils signalèrent les efforts de leur génie, tant par la théorie que par l'expérience.

Un événement extraordinaire sépara de la métropole les colonies anglaises du continent américain. Le prétexte de la révolution fut un impôt sur le thé ; la véritable raison en fut la trop grande puissance des colonies, et l'esprit d'indépendance. Les députés des treize États-Unis se déclarèrent libres, élurent un général, et formèrent un congrès ou assemblée ; ils demandèrent au roi de France un secours qui fut donné, mais secrétement. Wasington, géné-

ral très-habile, avec des troupes peu exercées, mais animées de l'enthousiasme de la liberté, soutint les premiers efforts des Anglais. Ensuite, avec le secours des Français, donné même pendant la paix entre la France et l'Angleterre, ces nouveaux républicains firent prisonnière de guerre, une armée anglaise avec son général, et vinrent à bout de faire reconnoître leur indépendance. Leurs villes principales sont Boston, Philadelphie, New-yorck, déjà connues pour excellens ports, et devenues depuis plus riches, par l'augmentation du commerce propre au pays.

Il ne resta plus aux Anglais dans le continent de l'Amérique septentrionale, que le Canada, pays vaste, mais peu habité, et dont l'importance est néanmoins très-grande, à raison du voisinage de Terre-Neuve et de Louisbourg. De cette

révolution, naquirent de nouveaux intérêts de commerce entre les nations européennes. Les treize Etats-Unis eurent leurs alliés, et divisèrent ainsi l'Empire Britannique. On croyoit même qu'ils l'eussent affaibli; mais la guerre que les Anglais viennent de soutenir contre la France, a prouvé que ces insulaires avoient perdu du terrain, sans perdre de leurs forces. Ils ont même augmenté leur puissance dans les Indes Orientales, par la prise des possessions hollandaises dans l'île de Ceylan, la plus riche du monde; et ces possessions leur sont assurées par le traité d'Amiens.

C'est là tout ce que nous nous permettrons de dire des derniers évènemens extraordinaires qui ont eu lieu en Europe, depuis douze ans. La mémoire en est encore trop récente, pour qu'on puisse les écrire sans

craindre l'influence de la haine et de la partialité. Tant que les passions sont en mouvement, un écrivain est rarement sûr de posséder cette indifférence nécessaire à l'historien; c'est pourquoi nous laisserons aux auteurs qui viendront après nous, le soin de transmettre à nos neveux, le récit des faits qui ont signalé la fin du dernier siècle, et de leur influence sur le commerce.

Nous ne pouvons cependant terminer cet essai, sans observer que l'homme, privé de la connaissance de l'histoire, ne peut être bien instruit de ce que produit, dans la société, la communication d'intérêts entre les nations.

Que malgré l'opposition des princes, l'intérêt des nations se fait jour à travers tous les obstacles de la guerre; que cet intérêt des nations consiste dans leur utilité réciproque,

dont les motifs subsistent toujours ; que cette utilité réciproque suppose la bonne foi, parce que le commerce est anéanti par la fraude ; que pour le bien commun du genre humain, tout pays ne donne pas les mêmes productions, afin que les hommes soient liés par leurs besoins mutuels, comme ils le sont par leur origine commune ; et que Dieu, auteur de tout bien, ayant répandu la mer autour des terres, en apparence pour les séparer, a permis et même voulu que la mer, elle-même, servit de lien aux hommes les plus éloignés les uns des autres, et de moyen, pour faire luire sur tous les climats la lumière de l'évangile.

D'où il est évident, que toutes choses, et même les obstacles apparens, doivent contribuer à ne faire de tous les hommes, qu'une seule famille.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES,

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. I. *Origine, Antiquité et Noblesse du Commerce.* pag. 1
II. *Progrès du Commerce dans l'habitation des premiers hommes.* 9
III. *Emigration des peuples hors de la Grande Presqu'île.* 16
IV. *Commencement de l'établissement des Nations.* 25
V. *Augmentation de l'étendue du Commerce.* 34
VI. *Commerce parmi les nations établies.* 45
VII. *Nouveaux progrès du commerce.* 56
VIII. *Grandes révolutions en Orient.* 71
IX. *Carthage et Rome.* 80

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Depuis l'ère chrétienne, jusqu'à l'empereur Gallien.* page 99

II. *De Gallien, jusqu'à Constantin le Grand.* 105

III. *De Constantin, jusqu'à la division de l'Empire.* 117

IV. *De la division de l'Empire, au rétablissement de l'Empire d'Occident.* 129

V. *Du rétablissement de l'Empire d'Occident, jusqu'à la première Croisade.* 152

VI. *Depuis la première Croisade, jusqu'à la découverte du nouveau Monde.* 169

VII. *Depuis la découverte du nouveau Monde, jusqu'à la paix de Vervins.* 197

VIII. *Depuis la paix de Vervins, jusqu'à la mort de Charles* II, *Roi d'Espagne.* 216

IX. *Depuis la mort de Charles* II, *Roi d'Espagne, jusqu'à nos jours.* 236

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pag.	*lig.*	*au lieu de*	*lisez*
17	12	telle	tel
25	1	ses	ces
179	12	quoiqu'il	d'ailleurs il
230	12	le grand Czar,	le grand, Czar

DEPÔT DES LIVRES NOUVEAUX,

Chez LAURENS jeune, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, n. 32.

Le prix de ses impressions est très-modéré.

BONS LIVRES NOUVEAUX et autres, brochés.

Pour recevoir (franc par la poste) *on ajoutera* 30 c. à l'in-18, 75 c. à l'in-12, 1 f. 50 c. à l'in-8. et 3 fr. à l'in-4.

Littérature, Sciences, Arts, Belles-Lettres.

HISTOIRE ABRÉGÉE des Révolutions du commerce, ou Précis historique et raisonné des changemens que le commerce a éprouvés, à l'occasion des transmigrations, des conquêtes, des nouvelles découvertes et des révolutions politiques; depuis le commencement du monde, jusqu'à nos jours; par A. M. Chappus, in-12, beau papier. 2 fr.

Des TROPES ou DIFFÉRENS SENS, dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue. Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs et qui peut servir d'introduction à la Rhétorique et à la Logique, par Dumarsais; nouv. édit. revue, corrigée et augmentée, par M. l'abbé Sicard, gr. in-12, 2 f. 50 c.

NOUVELE BIBLIOTHÈQUE DE SOCIÉTÉ, PORTATIVE ET AMUSANTE, ou REPER-

toire curieux à l'usage des gens d'esprit et de bonne société, contenant un Choix d'Histoires nouvelles et divertissantes ; jolies Anecdotes ; Aventures plaisantes ; bons Mots ; Quiproquos ; Proverbes ; Naïvetés, Reparties ; Sermons facétieux ; Prédictions singulières ; Fables, Contes, Sonnets, Odes, Madrigaux, Epigrammes, Quatrains, Chansons de table et autres.

Accompagné d'une Analyse de la vie et des actions héroïques de Bonaparte, du général Joubert, des victoires remportées par les Armées françaises, avec le nom des Généraux en tête de chaque Armée. 2 vol. in-12, 3 fr. 60 c. et 5 f. franc de port.

La plus grande action de Bonaparte ; suivie d'un discours sur l'Émulation, ou réponse à cette question importante : l'Émulation est-elle un bon instrument de l'Éducation ? par un ancien professeur. 1 fr. 80 cent.

Entretiens sur le Suicide, ou Courage Philosophique, opposé au Courage religieux, et Réfutation des principes de Jean-Jacques Rousseau, de Montesquieu, de Madame de Staël, en faveur de Suicide, par M. N. S. Guillon, p. in-12, jolie grav. 2 fr. 25 c.

Le Retour du bon Pasteur, Sujet pastoral en vers, in-8°. 10 s.

Du gouvernement actuel des paroisses, brochure de 32 pages in-8°. 8 s

Lettres du curé de Gurcy, à ses paroissiens, seconde édit. in-8, 8 s

Du rétablissement de la marine française dans la pratique du catholicisme, in-8, 8 s.

chacune de ces 4 dern. brochures, *franco* 12 s.

Manuel du jeune négociant, ou élémens sur sur la tenue des livres, nouvelle édition, augmentée d'un tableau et d'un traité d'arithmétique décimale, comparée avec l'ancienne, in-18, 1fr. 25. c.

LES GÉORGIQUES DE VIRGILE, en 4 liv. nouv. trad. avec le latin à côté, par le citoyen

Raux, accompagnée de Remarques sur la traduction de Delille ; suivies d'une traduction du même Auteur, en vers latins, du poëme des cerises renversées de Mlle. Chéron, in-12, beau papier, plus de 400 p. d'imp. avec fig. 2 fr. 50 c. broché, et étiqueté. Il en a été tiré quelques exemplaires in-8. papier fin, à 6 liv. papier vélin. 12 f.

GÉOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE, enrichie de l'histoire naturelle et industrielle des divers peuples de la Terre, avec 3 cartes, gr. in-12 . . . . . 2 fr.

Nouvelle Grammaire latine, élémentaire, à l'usage des Écoles Centrales et des maisons d'éducation, d'après les méthodes de Dumarsais et de Lhomond ; in-12, 75 c.

Principes généraux et raisonnés de la langue latine, d'après les méthodes de Dumarsais et de Lhomond, divisé en 2 part. in-12, 1 fr. 25 c.

Aventures de Télémaque, nouvelle édition, avec une table raisonnée et hist. 2 vol. in-12, et deux nouvelles fig . . . . . 3 fr.

ALMANACH LITTÉRAIRE, ou les Etrennes d'Apollon, pour l'an XI, beau papier et belle impression, recueil choisi de jolies pièces en vers et en prose, avec une Notice des principaux Ouvrages qui ont paru pendant le cours de l'An X, petit in-12, avec figure, 1 fr 80 c

Il reste très-peu d'exemp. de l'an X, même prix.

Almanach des Physiciens, par le citoyen Lalande, Astronome, in-18, 1 fr.

Idem, basane, filet, l'exemplaire 1 fr. 50

Analyse raisonnée du système de Brown, contenant une méthode nouvelle et simplifiée de traiter les maladies in-8. 1 fr 25 c. 1 f. 50 c.

Essai sur la doctr. médic. de Brown, . . 75 c.

Tableau de l'agriculture Toscane, in-8 fig 4 f.

Discours sur la vénération due aux tombeaux, en vers, in-8. 8 s. et 10 s.

LA ROSE DU MONT-SNODON, ou les Cinq Rivaux, trad. de l'Anglais d'Emilie Clarke, petite-fille du colonel Frédéric, fils

du Roi Théodore de Corse, 2 vol. in-12, 2 fig. . . . . 3 fr.

L'Inconnu, ou Misantropie et Repentir, com. en 5 actes et en vers, beau papier, 8 feuilles in-8°. 1 fr. 20 c. franco 1 f. 50 c.

Manuel des Jardiniers et des Cultivateurs, à l'aide duque on peut cultiver soi-même son jardin avec agrémens et profit, 60 c. 75 c.

Nouveaux Dialogues des morts entre les plus fameux personnages de la Révolution française, nouvelle édition augmentée d'un Dialogue historique et politique entre un Français et un Anglais, in-8°. 2 fr. 50 c.

Le même, in-12 . . . . . 1 fr. 80 c.

Œuvres de Fr. Rivarol, contenant: Isman, ou le fatalisme, histoire persanne, deux fig. 2 volumes in-12, 2 fr. 50 c.

Les amours de Lysis et de Thémire, dans l'île de Délos, en 4 livres, du même, 1 vol. in-12, une grav. très-jolie. 1 fr. 25 c.

Mélanges de poésies, 1 vol. in-12, se vend avec les trois premiers vol. 5 fr.

Parfait (le) jardinier, ou nouveau traité sur la culture des orangers, des figuiers, &c. avec 2 grav. in-4°., b. . 5 fr. franco 6 fr.

Mémoires sur l'influence de l'air et de diverses substances gazeuses dans la germination des graines; in-8. 2 fr. 50 c.

Arundel et Henriette, ou les aventures de deux jeunes orphelins, suivi de Montfort, ou le Danger des Voyages, trad. de l'Anglais, 1 v. in-12, grav. . . . . 1 fr. 50 c.

Vies, Amours et Aventures de plusieurs illustres Solitaires des Alpes, ou les Malheurs des grandes passions, 4 vol. in-12, et 4 gravures. . . . . 5 fr.

Nouvelle Héloïse, 4 vol. in-12, fig. jolie Édition. 6 fr.

Histoire de deux illustres Familles, traduit de l'Allemand, 4 vol. in-18. 4 fr.

Traité des assolemens, ou de l'Art d'établir les Relations de récoltes, par Pictet, in-8. 3 fr.

(On trouve chez LAURENS jeune, rue s. Jacques n. 32, tout ce qui paraît de mieux en ce genre, et toutes sortes de Livres de piété.)

Les actes des apôtres, faisant suite aux évangiles, publiées par Saugrain, enrichis de 28 grav., 1 vol. in-4., pap. nom de jésus, velin. 100 fr.
idem. Pap. velin d'Essone. 60 fr.
idem. in-8. pap. velin. 30 fr.
Paroissiens, Rome et Paris, in-12, latin et français, rel. baz. 3 liv
— *Idem* rel. veau, doré sur tr. 4 liv.
Paroissiens romains, in-12, lat. et français, *même prix*.
Eucologe, in-12, lat. franç. *même prix*.
Paroissiens, Rome et Paris, in-18, lat. français. rel. baz. 2 liv.
— *Idem* rel. veau, d. s. t. 2 liv. 10s
Paroissiens romains, in-18, lat. fr. *même prix*.
Eucologes in-18. lat. fr. *les mêmes prix*.
Paroissiens, Rome et Paris, in-24, latin, rel. baz. 1 liv. 10s.
— *Idem* rel. veau d. s. tr. 2 liv.
Pensées Chrétiennes, in-24, rel. 18 s.
Nouv. testament de Mesenguy, in-12 rel. 3 l.
Epitres et Evangiles avec reflexions, in-12, 3l.
— *Idem* in-18 avec courtes réflex. 1 liv. 10 s.
Règles (les) de la bienséance, en caractères d'écriture, nouv. édit. considérablement augmentée, in-12, br. 1 l. rel. parch. 1 l. 5 s
Instruction pour la première Communion, par Regnault in-18. 1 fr. rel. 30 s.
Instruction pour la Confirmation, par Regnault, in-18, rel. 30 s.
Journées du Chretien, in-24, augm. rel. 20 s.
Journal des Saints ou méditations pour tous les jours du mois. 3 vol. in-12 rel. . . . 9 fr.
Guide et modèle des ames pieuses, in-12, 2 l. 10s
OEuvres choisies de Bossuet, 8 vol. in-4. br. papier superfin. . . . . 66 f.
Nouvelles heures paroissiales, à l'usage des jeunes personnes, in-32 rel. 1 l. 5 s

Comment. littéral sur tous les livres de l'anc. et du nouveau testament, par D. Calmet, 23 vol. in-4. rel. veau. . . . . 150 f.
Bibliothèque ascétique, 7 v. in-12, r. v. 18 f.
Traité de la religion, par Bergier, 12 v. r. 36 fr
Anti-condillac in-12. 75 c. 60 c.
Apologie de la religion chrétienne, par Bergier, 2 vol. in-12 rel. 6 fr.
Chaîne d'or (la) pour enlever les ames de la Terre au ciel; ouvrage nécessaire pour tous ceux qui veulent prendre soin de leur salut, in-12. 60 c. 75 c.
Pensées Ecclésiastiques pour chaque jour de l'année, par M. CARRON, 4 gr. vol. in-12, 9 fr. Les Pensées chrétiennes du même, 9 f.
Le pseautier en français, trad. nouv. par Laharpe in-12. 2 fr. 50 c. 3 fr. 25 c.

AUTRES BONS LIVRES.

Mémoires relatifs à la marine, par le citoyen Thévenard, vice-amiral, 4 gros vol. in-8°. de 530 à 580 pages chacun, avec un grand nombre de pl. et tableaux . . . . 24 fr.
Histoire générale des royaumes de Chypre, de Jérusalem, d'Arménie et d'Egypte, comprenant les croisades, et les faits les plus mémorables de l'empire Ottoman, et l'anéantissement de l'empire des Grecs, 2 vol. in-4°. fig. et cartes. 24 fr.
Voyages chez les peuples sauvages, ou l'homme de la nature, 3 vol. in-8°. fig . . . 15 fr.
Voyage d'Antenor en Grèce et en Asie, 3 vol. in-8°. de 1130 p., trad. par Lantier, 12 fr.
Voyages du jeune Anacharsis en Grèce, prem. édit. 7 vol. in-8. rel. fil. et atlas . . 50 f.
Le même, 9 vol. in-12. 18 f.
l'atlas séparément. 9 fr
Agriculture complette, ou l'Art d'améliorer les terres, 2 gros vol. in-12 fig. . . . 6 liv.
Dictionnaire de Chimie, par Macquer, avec supl. 5 vol. in-8. 25 fr.
Bibliothèque choisie de médecine, *Planque*, 31 vol. in-12 atlas de 201 pl. 50 fr.

LIVRES NOUVEAUX & autres brochés, qui se trouvent chez LAURENS J^E, *rue saint-Jacques, vis à-vis celle des Mathurins, n°. 32.*

Histoire naturelle de Buffon, 65 v. grand in-18, figur. classée par ordre de genres et espèces, d'après le système de Linnée, par Castel, d'environ 800 planch. représentant plus de 3000 sujets, imprimées avec soin sur papier d'Angoulême, cartonnés. 172 fr.

Histoire générale des Plantes de l'Europe, par Gilibert, 2 vol. in-8°. remplis de gravures en bois, représentant les plantes. 12 fr.

Maladies nerveuses (des), par Guillon-Pastel, Médecin, 1er. mém. . . . . 30 c.

Encyclopédie méthodique, 66 livraisons, brochées en carton, formant 205 vol. in-4°. de discours, et 33 vol. de planches. 1500 fr.

Idem, 33 vol. in-fol. rel. prop. en veau. 600 f.

— in-4. 45 v. 400 l. — 39 v. gr. in-8. 300 l.

Exposition d'un système plus simple de médecine, ou confirmation sur la doctrine de Brown, tr. de l'Italien, in-8. 5 f.

Articles vignes, raisins, vendanges et vins de toutes le qualités du monde, in-12, 2 fr.

Art de soigner les pieds; contenant un traité sur les cors, durillons, engelures, etc. 1 fr. 50 c.

Cours de Médecine légale, pratique et théorique, in-12. 2 fr.

Précis de la Médecine pratique, par Lieutaud, 4 vol. in-12. 8 fr.

Principes de Chirurgie, par Lafaye, in-12, 2 f. 50 c

Contes de la Fontaine, n. édit. sur papier fin d'Angoul. ornée de 85 fig. 2 v. p. in-12. 6 f.

Journal d'une Esclave Persanne, traduction libre de l'anglais, in-12. 1 f. 50 c

Mes matinées à Paris, ou voyage d'un allemand à Paris, et retour par la Suisse, 1 v. in-8. 5 f.

OEuvres dramatiques du comte Alfieri, traduit de l'italien par C. B. Petitot, 4 v. in 8. 15 fr.

OEuv. de Bourdaloue, 15 v. in-12, veau. 30 f

OEuvr. choisies de Fénélon, 6 v. in-12 fig. 15 f.

OEuv. complet. de Piron, n. éd. 9 v. in-12, 16 f.

(On trouve chez le même Libraire, tous les Livres qui sont nécessaires dans cette partie).

Abrégé de l'Histoire naturelle, d'après Buffon, 3 vol. in 8. ornés de 142 pl. 24 fr

Abrégé Historique de toutes les sciences et des Beaux-Arts, fig. 1 fr. 80

Abrégé de toutes les Sciences, ou Encyclopédie des enfans, in-12, fig. 1 fr. 80 c.

Abrégé des principes de la Grammaire de Restant, nouvelle édition, augmentée des principes généraux de l'orthographe, et d'un abrégé des Principes de la Langue Française, in-12. 1 f.

Abrégé de la gram. de Wailly, rel. parch. 1 f. 20

Abrégée de l'histoire grecque, trad. de l'anglais de Goldsmith, in-12, carte. 2 fr. 50 c.

Adèle et Théodore, ou lettres sur l'éducation par Mad. de Genlis; 4 vol. in-12. 10 fr.

Ami des enfans, par Berquin, 4 v. in-12, 8 fr.

Arithmétique de Barême, in-12, 2 fr.

Annales de la vertu, 5 vol. in-12, 12 fr.

Antiquités romaines, pet. in-12. rel. 1 f. 50.

Apparat (le petit), nouvelle édition, avec un Dictionnaire géographique, in-8, rel. en parchemin. 6 fr.

Appendix de Diis et Heroïbus poeticis, cum notis gallicis à Juvencio, in-24, relié en parchemin. 75 c.

— le même, ou abrégé de l'histoire poétique de Jouvency, nouvelle traduction, in-12, latin-français. 1 f. 50 c.

Art (l') de bien parler et de bien écrire, ou les règles de l'éloquence développées par les principes de la rhétorique latine, et soutenues d'exemples choisis, tirés des poëtes et des écrivains les plus célèbres, in-12 3 fr

— de peindre à l'esprit, ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs et poëtes français, par Wailly, 3 v in-8. 9 fr.

Atlas des enfans, ou nouvelle méthode pour apprendre la géographie, avec un nouveau traité de la sphère, in-8. 24 cartes. 5 fr.

Bible de Royaumont, in-12. rel. 3 f.
Bibliothèque des Villages, par Berquin, 1 v. in-8. 1 fr. 50 c.
Caractères de la Bruyère, 2 vol. in-12, 3 f.
cinq (les) premières leçons de l'A B C, 9 s. la d.
Comment. de César, lat.-franç. 2 v. 4 f 50 c.
Idem, latin avec des notes françaises. 1 f. 50 c.
Comptes faits, par Barême, gr. in-12, 2 fr. 50 c.
Cornelius Nepos, in-12, jolie édit. 15 s.
Cours d'études de Condillac auquel on a ajouté la langue des calculs, 10 vol. in-18. 10 fr.
Cours d'Etude, par Wandelaincourt, 8 vol. in-12, 12 fr.
Cours de langue allemande, in-8. 2 fr 50 c.
Cours complet de mathématique, à l'usage de l'artillerie & de la marine, par Bezout, 10 vol. in-8, 65 planches, gr. raisin . . 51 fr.
Celui à l'usage de la marine, 6 v. in-8, 27 fr
— Autre édit. 6 vol. in-8, 20 fr.
Cicéron (les offices de), traduits en français sur l'édition latine de Grævius, avec des notes et des sommaires de chapitres, par Dubois, de l'académie française, volume in-12, latin français, 3 f.
cours élémentaire d'histoire naturelle pharmaceutique, par S. Morelot; 2 v. in-8. 9 fr.
Cours de thêmes français-latin, ou nouvel élément de la langue latine, pour les 7e. 6e. 5e et 4e, 4 vol. in-12 rel. 10 fr.
Contes moraux, par Marmontel, 3 gros vol. in 18, figures, 3 fr. 60 c.
Q. Curtii, de rebus gestis Alexandri magni historiarum libri X, cum notis; in-12, 2 fr.
— *Id, cum notis*, in-24 rel. en parch. 1 f. 25 c.
Dialogues des morts anciens et modernes, fables et contes moraux, nouv. édition, par Fénélon, in-12, fig 2 fr. 50 c.
Dictionnaire d'Orthographe française, par Restaut, nouv. édit. augm. et suivie d'un vocabulaire géog. Poitiers. in-8. rel. . 6 fr.
Dictionnaire de Richelet, avec supp. rel. . 6 fr.
Dictionnaire latin, de Boudot, rel. 6 fr.
Dictionnaire abrégé de la fable, p. in-12, 1 f. 50 c.
Dictionnaire (nouveau) de poche de la langue

française, orth. de Voltaire, gr. in-12 de 600 p. 2 col. caract. nomp. 6 fr.

Dictionnaire de l'élocution française, par l'Ab. Fontenay, 2 gros vol. in-8°. 12 fr.

Dictionnaire universel des synonymes de la langue française, par Girard, Beauzée et Roubeau, 3 vol. in-12 7 fr. 50 c

Dictionnaire géographique et portatif, de Vosgien, n. éd., un gros vol. in 8°. 6 fr.

Dictionn. angl. français et français anglais, de Chambaud, 2 vol. in-4°. 25 fr.

Dictionnaire philosophique, ou introduction à la connoissance de l'homme, in-8, 3 fr.

Dictionnaire historique, anecdotique des hommes illustres, 3 gros vol. in-8, 12 fr.

Dithyrambe sur l'Immortalité de l'ame, suivi du Passage du Saint-Gothard, poëme traduit de l'anglais de mad. la duchesse de Devonshire, par Delille, in-18. pap. commun, sans figure. 75 c. pap. fin, avec figure, 1 fr. 50 c. pap. vélin superfin (*g. raisin*) br. en cart. avec fig. 5 fr.

In-12. pap. com. sans figure, 1 fr. pap. fin avec figure, 2 fr. pap. vélin superfin (*g. raisin*) br. en cart. avec fig. 6 fr.

In-8. pap. com. sans figure, 1 fr. 50 c. papier fin, avec fig. 2 fr. 50 c. pap. vélin superfin (*g. raisin*) br. en cart. avec figure. 7 fr.

De Viris illustribus Urbis Romae, in-24, 75 c.

École de la littérature, 2 v. in-12. 4 f 50 c.

L'Ecole des mœurs, 3 vol in-12. 7 fr.

Ecole des jeunes demoiselles, 2 v. in-12, 4 f

Ecolier vertueux, in-18. rel. 1 f. 80 c.

Education des filles, (Fénélon), in-18, rel. 30 f.

Education complette, ou abrégé de l'Histoire universelle, mêlé de Géographie et de Chronologique, par le Prince de Beaumont, 4 vol. in-12. 6 fr.

Egaremens de la Raison, ou le Comte de Valmont, 6 vol. in-12, fig. 15 fr.

Eleve de la raison et de la religion, ou traité d'éducation, 4 vol. in-12, reliés. 10 fr.

Entretiens, drame, et contes moraux, par madame Lafite, 2 vol. in-12. . . 3 fr. 50 c.

Essai sur l'entendement humain, par Locke, 4 vol. in-12, Amsterdam. 5 fr

Essai sur l'origine des connoissances, 2 v. r. 7 f

Esprit, maximes et principes du jeune Anacharsis, 2 vol. in-18, 1 fr. 50 c

Epitome Historiae sacrae, volume in-12, relié en parchemin. 90 c.

Etudes convenables aux jeunes demoiselles, 2 volumes in-12, 5 fr.

Frontini Stratagemeta, ex recensione Valart, editio nitidissima, in-12, 1 f. 80 c.

Flore des jeunes personnes, par Ségur, tr. de l'angl. avec 12 planches in-12 rel. . 4 fr. 50 c.

France (la) littéraire, ou dictionnaire raisonné des académies et des ouvrages des auteurs les plus célèbres, 4 vol. in-8°. . . . 10 fr.

Fables de Phèdre en latin, interlin. 30 c.

Fables de Lafontaine, 1 vol. in-12. . 2 fr. 50 c.

Idem, 2 vol. in-12, 250 figures, 6 fr.

Fables nouvelles, in-8. 30 c.

Grammaire française de Wailly, in-12, 3 fr.

Géographie de Buffier, avec cartes. 2 fr. 50 c.

Histoire ancienne, abrégée par Thallié, 5 vol. in-12, 12 f.

— romaine, par le même, 5 v. in-12, 12 fr.

— des révolutions romaines, par Vertot, trois volumes in-12. 7 f. 50 c

— des révolutions de Suède, par le même, 3 volumes in-12, le troisième traduit de l'anglais de Shéridan. 7 f. 50 c

Historiae Romanae res memorabiles, etc. in-12, 1786, relié. 2 fr. 50 c.

Horatii Flacci Carmina, cum notis Bond, ad usum scholarum, in-12 relié. 2 f. 50 c.

Horatii cum notis Piat, in-24, relié en parchemin. 1 f. 25 c.

Histoire et éloges des membres de l'académie française, morts depuis 1700, par d'Alembert, 6 volumes in-12, 12 fr.

Histoire naturelle des quadrupèdes et des reptiles, avec 16 grav. 2 f. 50 c.

Histoire naturelle des Volcans, par Ordinaire, vol in-8. avec une mappemonde volcanique, figures. 6 f.

Histoire universelle de bossuet, 2 v in-12, 5 fr.
Histoire de l'ancien testament, avec le latin à côté, in-12, 2 f. 50 c.
Les Homonymes français, nouv. édit. augm. par Philipon-la-Madelaine, in-8°. 4 fr. 50.
Introduction à la syntaxe latine, par Clarck, in-12, relié. 3 fr.
Introd. à la géog. et traité de la sphère. 1 fr. 80 c.
Introduction à la connoissance de l'Homme, par Borelly, in-12, 1 fr. 25 c
Instruction sur l'histoire d'Angleterre, par demandes et réponses, trad. de l'Angl. de Goldsmith, 2 v. in-8. ornés de 32 portr. 8 fr.
— *Idem*, l'Abrégé, in-12, 2 fr. 50c.
Les Jardins, ou l'art d'embellir les paysages, poëme par Delille, n. édit. in-18. 1 fr. 25 c.
Jérusalem Délivrée, ou Cours de Langue italienne, édit. interlinéaire; par Luneau de Bois-Germain, 3 vol. in 8. 12 fr.
Joseph, poëme en neuf chants, par Baitaubé, troisième édition, in-12 p. pap 2 f.
Lettres de cicéron à brutus, et de brutus à cicéron, traduites par Prevôt, in-12. 3 fr.
Le guide du voyageur à Paris, vol. in-18. 2 fr.
Le petit Buffon de la jeunesse, orné de belles gravures, par Délignon, 4 vol. in-18, 8 fr.
Lectures pour les enfans, ou choix de petits contes également propres à les amuser et leur inspirer le goût de la vertu, 3 v in-18. 3 fr.
Leçons de Gellert, 2 vol. in-8°. 7 fr.
Les leçons de la nature, ou l'histoire naturelle, la physique et la chymie, présentées à l'esprit et au cœur; 4 g. vol. in-12, 10 fr.
Lettres de Cicéron, trad. en français, par l'abbé Prévôt, nouv, édition, 5 vol. in-8°. latin-français. 21 fr.
Lettres à Emilie sur la mythologie par Dumoustier, 6 parties in-8, fig. broch. 9 f.
Maître italien de Vénéroni, avec un vocabulaire, in-12. 3 f. 60 c.
Manière d'écrire l'histoire, Mably, v. in-8, 2 f.
Manuel du naturaliste, ou dictionnaire d'histoire naturelle, 2 vol. in-8, 10 fr.
Manuel d'Epictète 2 v. in-18, 2 fr.

Maximes et pensées de Larochefoucault, vol. in-18, 75 c.

Métamorphoses d'Ovide, traduites en français, par Bannier, 3 vol. avec fig. 9 f.

Magasin des enfans, ou leçons d'une sage gouvernante, 4 volumes in-18, par madame de Beaumont, 2 fr. 50 c

Magasin des adolescentes, par le même auteur, 5 volumes, 4 fr.

Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit, dialogues, nouv. édition in-12. 2 f. 50 c.

Manuel des Enfants, contenant des principes de lecture, de morale, de grammaire, d'histoire, de géographie et d'arithmétique, par Boinvilliers, n. édit. in-12, parch. 1 f. 50 c.

Manuel lexique, 2 vol. grand in-8°. . . . 9 f.

Manuel (le) des sorciers, ou l'arithmétique amusante, in-18 . . . . 1 fr. 50 c.

Mécanisme de la langue française, avec tableaux et un jeu typographique, 7 fr. 50 c.

Métamorphoses d'Ovide, ornées de gravures, précédées de la vie d'Ovide, et un abrégé d'une histoire poëtique, 2 vol in-4°. oblong. 12 fr.

Méthode de lecture en 8 leçons, avec une idée de l'univers, par Averin, institut. in-12, 60 c.

Idem, l'abrégé, 50 c.

Modèle des jeunes gens, par l'abbé Proyart, gros vol. in-18. 1 fr. 20 c.

Morale de Marc-Aurele Antonin, traduction nouvelle, in-18, 75 c.

Moraliste (le) de la jeunesse, 2 vol. in-18, 748 pag. 2 fr. 50 c.

Mythologie (connoissance de la), par demandes et réponses, 1 v. in-12, 1 f. 80 c.

Nouveaux, (les) savans de société, ou recueil de jeux, 1 vol. in-12, 1 f. 50 c.

Nouveau secrétaire du cabinet, in-18, 75 c.

Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance, par Mme. de Genlis, nouvelle édition, in-8°. 4 fr. 50 c.

Nouveau théâtre sentimental, à l'usage de la jeunesse, 1 volume in-8, 3 fr.

Novum J. C. Testamentum, in-24. 1 f. 50 c.
Nouvelle bibliothèque des enfans, in-12, avec gravures, 2 f. 50 c.
OEuvres de Boileau, 3 v. in-12. 6 fr.
—les mêmes, 2 v. in-12, p. format, 5 f.
Ornemens de la Mémoire, in-12. 2 f. 50 c.
Ovidii Metamorphoseon libri XV, *cum notis gallicis et appendice*, in-12, 2 f. 50 c.
OEuvres de Montesquieu, nouvelle édition, 12 vol. in-18; *Didot*, 15 fr.
OEuvres complètes de Florian, 15 volumes in-18, avec figures, 15 fr.
OEuvres choisies de Gesner, in-12, 2 fr.
Oraisons funèbres, par Fléchier, in-12, 2 fr.
OEuvres de Virgile, trad. en Français, par Desfontaines, nouv. édit. 4 vol. in-12, 16 fr.
Paradis (le) perdu, de Milton, poëme, trois volumes in 12, 6 fr.
Préceptes de Rhétorique tirés de Quintilien, in-12, relié en parchemin. 1 f. 50 c.
Preceptiones Rhetoricae, volume in-12, relié en parchemin. 1 f. 50 c.
Prosodie latine, ou méthode pour apprendre les principes de la quantité et de la poésie latine, par Chevalier, in-8, nouvelle édition reliée en parch. 75 c.
Pensées ingénieuses des anciens et des modernes, in-12. 2 f. 50 c.
Pensées de Cicéron, franç. lat. ital. in-8. 3 fr.
Pensées de Cicéron, par l'ab. d'Olivet 1 fr. 25 c.
Petit (le) Trésor des artistes et des amateurs des arts, 3 volumes in-8, ornés de plus de 400 figures, 9 fr.
Les promenades champêtres, dialogues à l'usage des jeunes personnes, 3 v. in-12, fig. 5 f
Quadrille des enfans, ou nouveau système de lecture, in-12, fig. 1 fr. 80 c.
Roses (les) de l'éducation, ou variétés utiles, et amusantes, un vol. in-8. broché et étiqueté. 3 fr.
Religion (de la) poëme, par Racine, 2 f.
Réflexions sur la peinture et la poésie par Dubos, dernière édit. 3 gros vol. in-12. 6. fr.

Règles de la bienséance, ou civilité chrétienne, augmentée, in-12, 1 fr.

Sallustius, cum notis gallicis, in-24, relié en parchemin, 1 fr. 25 c.

Science des jeunes négociants n. édit. par Migneret, 2 vol. in-8 oblongs. 12 fr.

Sallustii opera quae extant, cum notis, in-12, 2 fr.

— *Idem, cum notis*, in-24. 1 f.

Second livre de l'enfance, ou petite grammaire simplifiée, terminée par des petites fables à la portée des enfans . . 36 s. la douzaine.

Selectae è profanis scriptoribus Historiae, in-12, relié en parchemin. 2 fr.

— le même, traduit, tout français, in-12, 3 fr.

— *è Veteri Testamento Historiae*, in-12, relié en parchemin. 1 f. 20 c

— le même, latin-français, in-12. 3 fr.

Stéréométrie, ou nouvelle réduction des bois carrés, grand in-8. sur raisin, avec tableaux. 3 fr. 4 f.

Tacitus (Corn.) juxta accuratissimam Lallemand editionem 1779, in-12 2 f. 50 c.

— le même traduit par Dotteville, 7 volumes in-12. 20 fr.

Terentius, cum notis Juvencii, in-12, 2 f 50 c.

Théâtre de Crébillon, 3 vol. p. in-12, 6 fr.

Traité d'éloquence, dans tous les genres, vol. in-12. 2 f. 50 c.

Théâtre de J. racine, 3 volume in-8. 6 fr.

Idem, 3 volumes petit in-12, 6 fr.

Traité de la poésie française, par mourgues, in-12, 2 fr. 50 c.

Traductions interlinéaires des six langues allemande, suédoise, danoise, anglaise, portugaise, hébraïque, g. in-8, 4 fr. 50 c.

Vocabulaire (nouveau) français, augmenté de plus de 4000 mille termes de sciences et arts, &c. par Wailly, 1 gros v. in 8. 6 fr.

Virgilius, cum notis Lallemant, in-12. 2 f 50 c.

— *Idem*, in-24, relié en parch. 1 fr. 25 c.

— le même, traduit par Barret, latin-français, 2 volumes in-12. 6 fr.

Traité de la chasse, de Xénophon, trad. en français avec notes et dissertations, par Gail, gr., in-18 . . . . . 2 fr.

Valère Maxime, trad. par Binet, 2 v. in-8. 4 fr.

La vraie manière d'apprendre à parler, à lire et à écrire correctement la langue française, terminée par 35 quatrains, in-12. br. 60 c.

Livres nouveaux et autres.

Abrégé de l'Histoire générale des Voyages, 32 vol. in-8°. et Atlas, in-4°. broché 60 fr. les tomes 22, 23 et suivants, se vendent à raison de 6 fr. le vol.

L'ami des jeunes femmes, ou les devoirs du mariage et de la maternité; in-12 fig. 1 f 50 c

Art de procréer les sexes à volonté, seconde édit. avec fig. in-8, augm. . . . . 6 fr.

Art d'améliorer et de perfectionner les hommes, par Millot, 2 vol. in-8. fig. 6 f.

Art de faire des Garçons, ou nouveau traité de l'Amour conjugal, in-12. . . 1 fr. 80 c.

Art de peindre et imprimer les toiles en grand et en petit teint, in-8°. 1 fr. 50 c

Avis au peuple, sur sa santé, par Tissot; 2 v. in-12. 3 fr. 60 c.

Bonheur (le), Poëme en six chants, avec des fragments de quelques Epîtres; par Helvetius, précédé de l'histoire de sa vie et de ses ouvrages, pet. in 8°. 1 fr 50 c.

Ce que c'est que la Franche Maçonnerie, etc., in-8. 2 fr. 50 c.

Confessions de J. J. Rousseau, 7 v. in-8. 18 fr

Considérations sur le Gouvernement de la Pologne et sur la réformation projettée 1 fr. 50 c.

Cours complet d'agriculture, par Rozier, édit. orig., 10 vol. in-4°. avec 270 planch. 90 fr.

Cours d'études encyclopédiques, rédigé sur un plan neuf, par Pagès, 6 vol. in-8°. avec Atlas de 64 planches ou tableaux. 36 fr.

Cours de morale religieuse, par M. Necker, 3 vol. in-8° 9 fr.

Cours pratique de commerce, à l'usage des agri-

culteurs, fabricans et négocians, par Neveu, 2 vol. in 8. 10 fr.

Cuisinière bourgeoise, n. éd. 1 v. in-12. 1 f. 50 c.

Cultivateur (le) anglais, 18 vol. in-8°. 96 fr.

Délices des Pays-Bas, ou description géographique et historique de dix-sept provinces belgiques, avec un dictionnaire historique des grands hommes, 7 v. in-12, 120 pl. 18 f.

Discours sur l'état actuel de la Politique et de la Science militaire en Europe, avec un plan sur la France politiq. et milit. in-12. 1 fr. 25 c.

Discours sur les mœurs, prononcé au Parlement de Grenoble, par M. Servan, 1 fr. 20 c.

Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres, par Bilguer, augm. par Tissot, in-12. 1 fr. 50 c.

Dissertation sur les fièvres pernicieuses, ou Ataxiques intermittentes, par Alibert, nouvelle édit., 5 grav. 1 vol. 5 fr.

Émile, ou de l'éducation, par J. J. Rousseau, 4 vol. in-12. 6 fr.

Essais Historiques, par J. Muller in-8. 1 f. 50 c.

Essais historiques sur les causes et les effets des révolutions, par Beaulieu, 2 vol. in-8°. de plus de 1000 p. 9 fr.

Essai sur l'art de rendre les révolutions utiles, 2 vol. in-8°. de près de 700 pag. 7 fr. 20 c.

Essai sur les moyens de perfectionner les études de Médecine, par Tissot, in-12. 1 fr. 80 c.

Essai sur les Maladies des Gens du Monde, par Tissot, in-12. 1 fr. 80 c.

Faune parisienne, Insectes, ou histoire abrégée des Insectes des environs de Paris, par Walcknœr; 2 forts vol. in-8., et sept belle. planches. 12 fr.

Histoire de l'abdication de Victor Amédée, comment il remonte sur le trône, in-8. 1 fr. 25 c.

Histoire gén. de la chine, 12 v. in-4. br 60 fr

Histoire philosophique de la révolution de France, par Fantin-Désodoarts, 4e. édit. 9 vol in-8°. 33 fr.

Histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne, par Azuni. 2 vol. in-8. 12 fr.

Histoire du Monde primitif, 7 vol. in-8°. avec Atlas, 21 fr

Lettres de M le Ch. de Boufflers, in-8.° . 1 fr.

Lettres sur l'Imagination, in-8. 2 fr. 50 c

Lettres Athéniennes, ou correspondance d'un agent du roi de Perse, résidant à Athènes pendant la guerre du Péloponèse; traduit de l'anglais par Mathieu Christophe; 4 vol. in-12, ornés de 12 portraits. 12 fr.

Loisirs du Chevalier d'Eon, 13 v. in-8°. 36 fr.

Mélanges de Littérature, d'histoire et de philosophie, par d'Alembert, 5 v. in-12, 12 fr.

Maison rustique. n. édit. 2 v. in-4. fig. 26 f.

Mémoires de Sully, 8 gros vol. in-12. 15 fr.

Mémoire sur la Plique Polonaise, in-8.° 1 fr.

Mémoires (deux) sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée, fondée sur des expériences faites sur des animaux, par Haller, in 8. fig. 3 fr.

Méprises d'Arras, par Voltaire, in-8. 75 c.

Observations sur le Divorce, par le Comte d'Antraigues, in-8 . 1 fr.

OEuvres complettes de Vadé, ou recueil complet des opéra-comiques, parodies et pièces fugitives; n. édit. 6 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

— de Montesquieu, 12 v. in-18, *Didot.* 15 fr.

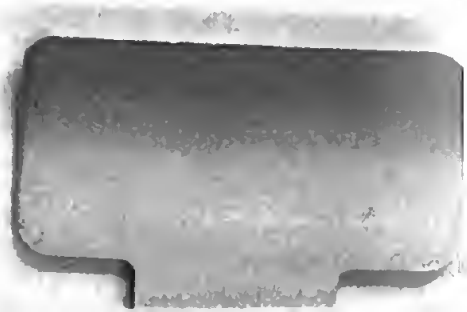
— de Mably, dern. édit. 15 vol. in-8. 45 f

— de J. J. Rousseau, édit. Poinçot, 39 v. in-8. br. superbes figures, 140 fr.

Id. 37 v gr. in-18. fig. rel filets, d. s. t. 92 fr.

Précis de l'histoire universelle, ou tableau historique représentant les vicissitudes des nations, par Anquetil, deuxième édit. augmentée, 12 vol. in-12. 24 fr.

Philosophie de la nature, 7 v. in-8. fig. 35 f

Tous les Livres de ce Catalogue & ceux annoncés chez nos Confrères, seront envoyés (sans aucun frais de commission) *dans les Départemens et Pays étrangers aux personnes qui payeront comptant, en adressant leur demande au Citoyen* Laurens je. rue Saint-Jacques, n. 32, vis-à-vis celle des Mathurins.

AL A01 1472018